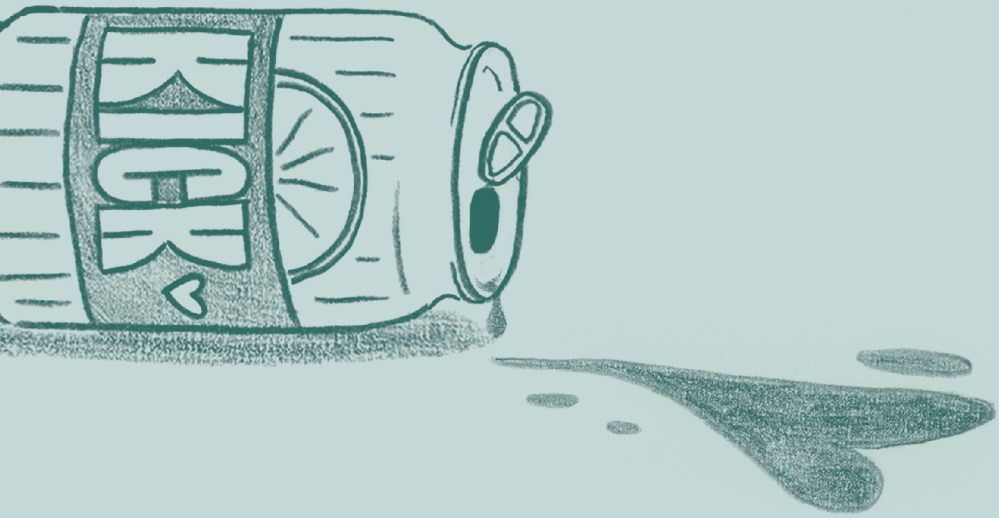
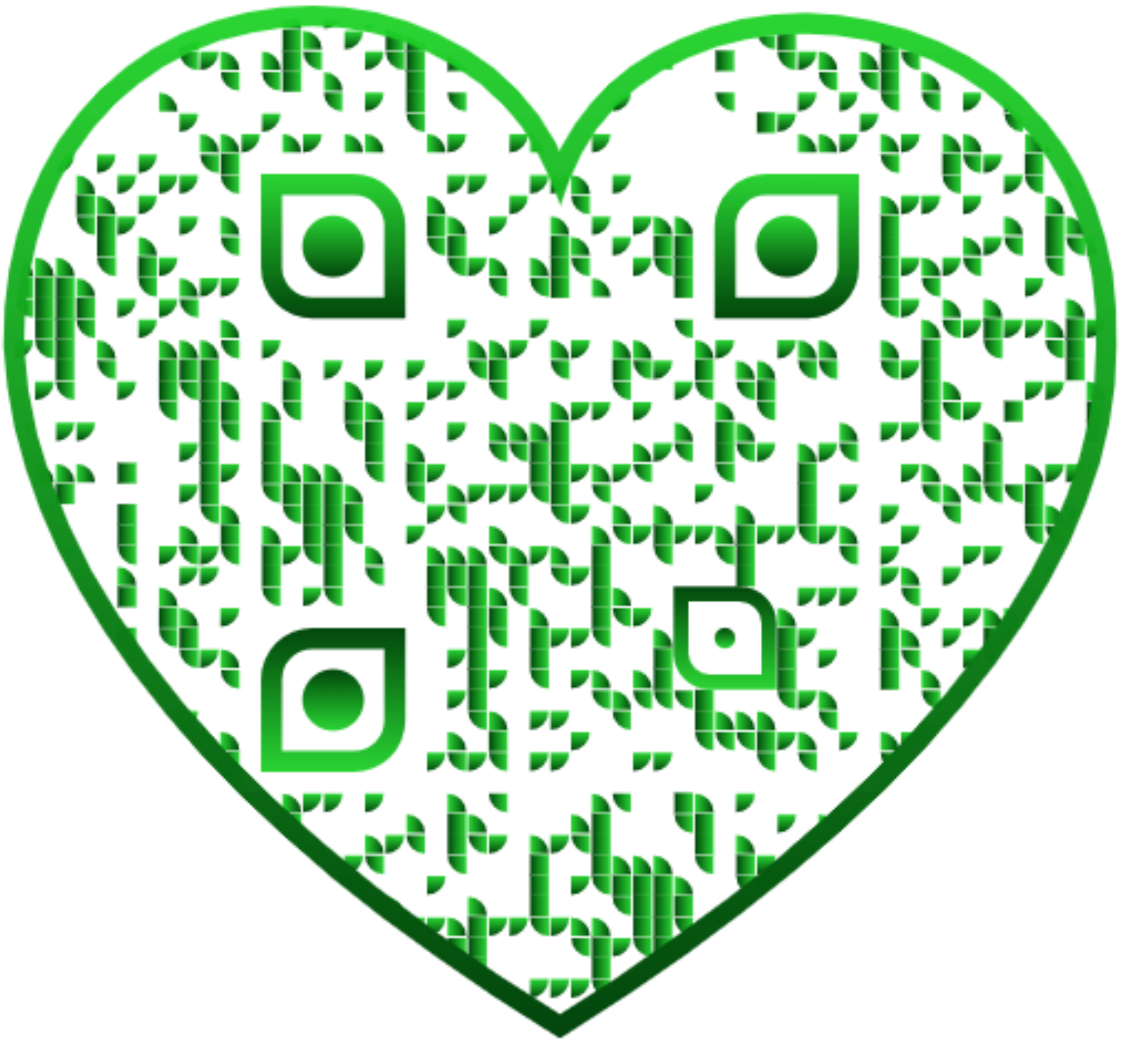
Elle *r'viendra* pas, *Camille*

Journal d'un amoureux
(un peu niaiseux)

GUILLAUME
PINEAULT





Premiers papillons dans le ventre, premier french, première peine d'amour… Parfois, on préférerait ne pas se souvenir de ces moments. Or, pour l'humoriste Guillaume Pineault, c'est chose impossible : il a beaucoup (trop) de mémoire et n'a rien oublié de tout ça.

Avec un incroyable talent de conteur teinté de sensibilité et d'autodérision, il déroule le fil de sa vie amoureuse, de ses émois d'enfance aux idylles de la trentaine, revisitant une à une ses anciennes flammes. Autant de récits ponctués de tendresse, de lamentables débarques, de blessures qui transforment, d'instants d'extase et d'embarrassants faux pas, comme nous en avons tous vécu.

C'est cute et déchirant. Et très drôle aussi.
Souvent, tout ça en même temps.

© Félix Renaud

Guillaume Pineault
Humoriste, maintenant auteur, mais jamais joueur de water-polo pour l'équipe du Québec

Préface :
Rose-Aimée Automne T. Morin

Illustrations :
Alexandra Dion-Fortin

9782925078760
cardinal

Elle *r'viendra* pas, *Camille*

Texte : Guillaume Pineault
Illustrations : Alexandra Dion-Fortin
Direction artistique : Studio Miles
Édition : Joëlle Landry
Révision : Maude Labelle
Correction : Annie Trudel

Direction de la production : Mathilde Bessière
Direction générale : Antoine Ross Trempe

Publié par :
Les Éditions Cardinal
7240, rue Saint-Hubert
Montréal (Québec) H2R 2N1
editions-cardinal.ca

Dépôt légal : 2022
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
ISBN : 978-2-925078-76-0

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

Canada

Nous reconnaissons avoir reçu l'aide financière du gouvernement du Québec – Crédit d'impôt remboursable pour l'édition de livres et programme d'Aide à l'édition et à la promotion – SODEC.

©2022, Les Éditions Cardinal
Tous droits réservés

ISBN : 978-2-925078-76-0
Imprimé au Canada

FSC

Bien qu'il s'inspire en partie d'individus bien réels, cet ouvrage est une œuvre de fiction.

Elle *r'viendra* pas, *Camille*

Guillaume Pineault

Pour toi.

Oui oui, toi qui lis ces lignes, en ce moment.

Je ne sais pas si ça s'est déjà fait, mais c'est vraiment à toi que je dédicace ce livre.

(Faudrait être un peu tas pour commencer la première page de texte en te disant : « Ouais, le livre que tu t'es procuré, je l'offre à quelqu'un d'autre. »)

Merci de me lire, j'espère que ça te fera du bien.

Préface

L'autre nuit, j'ai googlé tous les garçons que j'ai aimés dans ma jeunesse.

Ils y sont passés un à un : les juste beaux admirés de loin, les flammes éphémères, celles inavouées, les anciens amoureux. C'était comme une pulsion. J'avais soudainement besoin de comprendre leur trajectoire et leur niveau de bonheur (oui, ça se devine avec deux statuts Facebook publics et une page LinkedIn).

J'avais tant pensé à eux, jadis... Je vouais cette nuit de ma mi-trentaine à essayer de les cerner pour une ultime fois.

C'est qu'il est mystérieux, le cœur de l'adolescent.

Surtout à une époque où tu peines toi-même à te comprendre. Tu te bâtis un système de valeurs, tu te cherches des repères, tu ressens tout à la puissance 10. C'est épuisant.

Ça fait que pour te sortir un peu de toi-même, tu plonges dans l'autre. Tu te laisses avaler par le moindre frisson, t'endors en te demandant si le gars pense à toi, repasses ses faits et gestes en essayant de les décoder...

Pourquoi n'a-t-il pas fait les premiers pas ? Pourquoi les a-t-il faits ? Pourquoi la méchanceté ? La gentillesse ? L'attrait, la possessivité, le rejet, le désir, les regards doux, les mots cons ?

Qu'est-ce qui se tramait sous les casquettes Volcom ?

Une adolescence à tenter de déchiffrer les jeunes baveux aux mains noueuses et aux yeux joueurs qui me donnaient envie d'exister pleinement... De passer de fille à femme désirée.

Cette nuit-là, je me suis endormie en faisant un deuil. J'aurais beau fouiller les moindres racoins du web, jamais je ne saurais ce qu'avaient vécu ceux qui m'avaient jadis chavirée. (D'autant plus que l'objet de mes plus grands fantasmes adolescents ne semble pas croire aux réseaux sociaux. Une vieille photo sur Google Image est tout ce que j'ai réussi à trouver à son sujet.)

J'étais prête à laisser derrière moi une jeunesse pas si claire, avec tous ses fantômes incompris et un sourire tendre.

Puis, est arrivé ce livre.

Je repense à ma rencontre avec Guillaume Pineault et j'en ris. Évidemment qu'il serait celui qui, sans avertissement, me donnerait les clés que je cherchais…

On travaillait sur la même émission, lui et moi. On analysait l'actualité pour un public adolescent, entourés d'humoristes et de communicateurs passionnés. Il avait une grande gueule, de l'autodérision et beaucoup d'intelligence. Il n'aimait pas les légumes et pouvait nous dire ce qui clochait avec notre corps quand on avait mal au dos. Pour le reste, il était plutôt insondable. Pas le plus vulnérable de la gang, certainement pas le plus « livre ouvert » non plus.

Mais qu'est-ce qui se passait sous sa casquette ?

Au fil des saisons, il s'est révélé… On a découvert l'introspectif, le romantique, l'homme qui se questionne. Le conteur, évidemment.

C'est ce gars-là qui, aujourd'hui, me permet de saisir une part de ceux qui ont hanté ma jeunesse. Jamais, à l'époque, n'avais-je imaginé la douceur de l'amitié masculine, le rôle que peuvent jouer des parents dans la construction des repères intimes de leur fils, le poids de la pression des pairs, les mystères et splendeurs du désir adolescent ou encore la difficulté de poser des limites quand tu n'aimes pas décevoir.

C'est une belle incursion dans le cœur d'un garçon que Guillaume nous offre là. Elle est teintée d'indulgence, de transparence et, enfin, de réponses.

Ce soir, je dormirai tranquille.

(Mais si jamais tu lis ça, Vincent S., ce serait quand même bien que tu te crées une page Facebook, question que je puisse savoir ce que tu deviens.)

— Rose-Aimée Automne T. Morin

Introduction

On était en pleine pandémie. Ma passion première – monter sur scène – était sur pause. J'ai eu envie d'écrire, sans la pression d'être drôle. Je me suis demandé quel sujet je maîtrisais le plus. Ah oui, ma propre histoire !

On m'a souvent dit que j'étais un sensible et que j'avais une mémoire de fou. J'ai donc décidé de mélanger les deux dans ce récit, en discutant des femmes de ma vie. Ce livre est polyvalent : si tu l'aimes, il se lit bien, si tu l'haïs, il se câlisse bien dans le feu, si tu l'adores, tu peux le donner au suivant.

Fun fact : lorsque j'ai fait la liste des dames qui m'ont fait évoluer, j'étais assis au café Lézard, sur Masson. Ben oui, comme Vincent Vallières. C'était gênant de réaliser que j'écrivais des noms de filles, numérotés dans un document Word… Comme un gars sans âme qui se valoriserait par ses conquêtes. Mais détrompez-vous, cette liste est composée de filles, de femmes, de pelleteuses de coin de cœur, de personnes qui m'ont permis de cheminer, chacune à leur manière, en m'aidant, en m'aimant, en me bouleversant et parfois même en me rejetant.

Ça commence par la femme qui m'a donné la vie, et je ne sais toujours pas comment ça va se conclure…

8 octobre 2020

Quand j'ai commencé à parler de mon petit projet secret d'écriture, c'était pour que ce ne soit plus un secret, et surtout pour me botter le cul à écrire les pages que vous vous apprêtez à lire. J'en suis à 14 pages, je ne sais même pas si le projet verra le jour, mais j'ai du plaisir à l'écrire, à chercher de l'information, à creuser dans mes souvenirs et à rappeler des vieux amis. En plein pic de pandémie, je ne peux voir personne en ce moment, donc je revisite mes anciennes flammes.

8 janvier 2021

Ça ne va pas mieux dans le monde. Présentement, on a un couvre-feu à respecter… Couvre-feu ou pas, on va quand même visiter mes anciennes flammes. Couvre-feu, flammes… ça se rendra pas à la *cut* finale cette joke-là !

Note de l'éditrice : *Ben oui, Guillaume ! Ça s'est rendu !*

21 avril 2021

J'peux pas croire. Je viens de rencontrer Les Éditions Cardinal… ILS VONT PRODUIRE *(PUBLIER, Guillaume)* MON LIVRE. J'ai peut-être un peu menti sur le nombre de pages auquel j'étais rendu. Ils m'ont dit « on compte en mots ». J'ai peut-être un peu menti sur le nombre de mots. J'ai peut-être même un peu DOUBLÉ le nombre de mots… 9 000 ou 18 000, qui verra la différence ?

Note de l'éditrice : *Euh… MOI.*

8 octobre 2021

Un an, jour pour jour, depuis que j'ai commencé. Je suis rendu en 2002, j'ai 19 ans. Je suis passé au travers des bouts que je redoutais, mais le pire reste à venir.

16 décembre 2021

La pandémie ne s'améliore pas, Noël est en péril… ce sont les seuls mots que j'écrirai aujourd'hui.

5 janvier 2022

Aujourd'hui, c'était censé être l'avant-première de mon one man show à Québec. Mais OMICRON en a décidé autrement. Reconfinement, retour à l'écriture. Assez hâte qu'on *print* ça, ce livre-là.

11 février 2022

Rien.

3 mai 2022

Je poursuis l'écriture sur les femmes de ma vie dans un café et, à la table à côté, un gars essaie de convaincre une fille que l'amour est une utopie et qu'être en couple, c'est n'importe quoi. Que de vouloir une seule partenaire pour la vie et fonder une famille, c'est se formater à la société.

J'aurais le goût de lui dire : « T'as pas encore trouvé l'amour, mon ami. » (Sincèrement, j'aurais plus envie de lui donner une petite claque derrière la tête.) Mais si je me fie au visage de la dame, je ne crois pas qu'elle a besoin d'être convaincue qu'ils ne sont pas des âmes sœurs.

J'ai mis mes écouteurs, *noise cancelling*, et j'ai parti la playlist « I'm writing a love story ».

20 mai 2022

L'été s'en vient, pis le deadline de livraison de mon manuscrit aussi... J'aurais jamais cru que ça aboutirait à quelque chose de concret.

Je suis rendu à l'été 2003, dans la grande histoire de mes amours.

Ce que je m'imaginais être ultra-plaisant est maintenant extrêmement lourd, parce qu'on rentre dans la ligne des échecs amoureux qui font mal.

Mais Joëlle, ma script-éditrice *(on dit «éditrice» dans le monde du livre, Guillaume)* m'a fait un horaire à respecter, et comme elle sait que je suis issu d'un système universitaire rigoureux, ça me motive de remettre mes devoirs à temps.

J'ai comme une relation amour-haine avec Joëlle. *(C'est quoi le ratio, tu dirais ?)* J'suis content quand elle est satisfaite et j'suis stressé quand elle me sort des deadlines. Mais ça stimule ma créativité. Elle me met des notes en commentaire «puncher plus fort», «je supprimerais ce passage», et de temps en temps, elle met un cœur.

Je pense que c'est le but de ce livre. Que vous ayez envie de mettre un petit cœur dans la marge de certains passages.

Joëlle, j't'avais pas promis de mention dans le livre, mais c'est ben le seul chapitre où je pourrai mettre un vrai nom ! *(Allô !)*

Ah, et on a trouvé une SOLIDE ILLUSTRATRICE qui va mettre de la vie dans ce livre-là, c'est malade !

21 mai 2022

Là, je me demande sincèrement pourquoi je m'inflige ça. C'est pas toujours facile de se rappeler qu'on s'est fait sacrer là, même quand ça fait longtemps, qu'on a refait notre vie et qu'on est heureux. Mais de se replonger dans l'état où on était et l'écrire, c'est pas facile. Le prochain livre sera fictif, laisse-moi te le dire !

23 mai 2022

Encore pogné en 2003... et je dois écrire une intro pour expliquer que je suis conscient que c'est délicat, écrire un livre sur les femmes qui m'ont marqué et que j'ai fréquentées. La quête de ce livre n'est toujours pas claire, par contre j'aime ce que ça provoque comme réflexion.

2 juin 2022

Bon, Joëlle frappe encore. J'ai un deadline final. Le 24 juin. Je connais les chapitres qui s'en viennent. Ça va être une dernière ligne droite rocailleuse.

12 juin 2022

L'étau se resserre, je sens que la fin approche et pourtant, il reste tout de même un estie de gros chunk à écrire. Mes états d'âme pour la journée seront minimisés pour maximiser l'écriture des derniers chapitres. J'espère que ça va être bon tantôt.

18 juin 2022

Je viens de changer la playlist pour « Writing sad poetry ». Je suis rendu à mi-chemin du plus long chapitre, et j'pense que je réalise des choses beaucoup trop tard. Pas un regret de « j'veux revenir avec cette personne », mais un regret de « j'aurais pu mieux faire bien des choses ». Comme relire son journal intime et se dire « j'étais donc ben lourd ». Vous pouvez faire l'exercice en relisant de vieux statuts Facebook, c'est parfois lamentablement drôle. Bon, venez-vous-en avec moi, je m'en vais écrire mon refus à l'École nationale de l'humour, un autre beau moment !

19 juin 2022

Estie. Je suis finalement passé au travers. Vivre une rupture, c'est pas facile. Ben bâtard, la revivre en l'écrivant, c'est pas la chose la plus agréable du monde non plus.

Note de l'éditrice : *Répétitif – je supprimerais.*

J'espère qu'en bout de ligne, ce livre me permettra de faire la paix avec toutes ces histoires. J'ai toujours eu tendance à être ultra-nostalgique. *Oh shit, quelle surprise ! Pour vrai, Guillaume ? Le fait que tu te souviens de chaque détail de tes petites amies de la maternelle nous avait mis la puce à l'oreille.*♥

Il doit rester 3-4 jours d'écriture et je vais être passé au travers. Je me demande un peu ça va être le fun pour qui, ce livre-là. Ça doit être là que l'édition entre en jeu. Bonne chance, Joëlle. *(Merci !)*

21 juin 2022, 23 h 49

Pouvez-vous croire que j'ai mis le point final à la première version de mon manuscrit ? Merci,
bonsoir,
bonne nuit !

J'vais *te marier*

Manon Pineault

Je vous présente MA personne préférée *of all time* : ma mère.

La phrase qui sert de titre sur le top du livre que vous tenez, elle n'est pas de moi. C'est une citation pure et dure de ma mère.

Chez Manon P., la franchise est sans équivoque, prépare-toi ti-gars, tu vas grandir vite !

Ceci étant dit, Mom, c'est ma *préf* pour une multitude de raisons, notamment : son amour inconditionnel, son écoute, son empathie, sa gentillesse, son soutien indéfectible et son gâteau éponge au chocolat. Si tu *feeles* de travers, je te conseille une pointe de sa tourtière, et si tu veux marcher sur la fine ligne entre bonheur et mal de cœur, prends-toi un ou plusieurs carrés de son sucre à la crème !

Si tu veux juste te sentir bien, jase avec elle.

Ça part !

À l'âge de 3-4 ans, n'ayant pas côtoyé un million de femmes, mon projet était clair. Je suis allé voir ma mère et je lui ai dit : « Quand je vais être grand, j'vais te marier. »

Comme ma mère ne voulait pas me blesser, elle m'a expliqué qu'elle était déjà prise par mon père et qu'elle ne pouvait pas marier deux hommes. Rien à voir avec l'inceste et tout le tralala, c'est juste que son cœur était déjà pris. Bien joué !

Pouvez-vous croire que je me suis fait refuser ma première demande en mariage ?

J'ai laissé mijoter tout ça, (la nuit porte conseil qu'ils disent...), et le lendemain, au réveil, je suis allé la voir en lui annonçant : « J'ai pensé à ça, Maman. Plus tard, je vais en marier une neuve. »

C'est là que s'est amorcée ma conquête pour trouver la bonne (ou pour me venger de ma mère).

Mais *c'est pas* une fille !

Caroline

1989
6 ans

Je ne sais pas à quel âge on commence à s'intéresser aux filles. En fait, je ne sais même pas comment Caroline est arrivée dans ma vie. Probablement parce qu'à cet âge-là, ceux qui habitent sur ta rue sont impérativement tes amis. Si une fille habite sur ta rue ET a une piscine, c'est ta meilleure amie. Si la piscine est creusée avec un tremplin et une glissade, prépare ta dot, ça se pourrait qu'un jour, tu demandes cette fille en mariage.

Caroline, je la trouvais différente des autres filles. Elle était cool et sportive, elle faisait du skate banane comme nous, et elle était très encline à ce qu'on se parte notre business d'entraide du voisinage comme dans *Tirelire, combines et cie*.

En fait, c'était la *tomboy* du quartier. Je ne m'étais jamais rendu compte que je ne la considérais pas comme les autres filles jusqu'à ce que ma mère, devant toute la famille, dise : « Guillaume a une petite amie », et que la famille s'exclame : « Ohhhhh ! Quand est-ce que tu nous présentes ta blonde ?! »

Moi : Hein ? Qui ça ?

Ma mère : Caroline.

Moi : CAROLINE ?! Mais c'est pas une fille !

Ma mère : Ah non ? Ben c'est quoi d'abord ?

Moi : Ben Caroline, elle est comme nous autres.

Quand j'étais ado, et pendant une portion de ma vie adulte, j'ai cru que l'amitié gars-fille n'existait pas. Ben, du haut de ses 6 ans, le jeune Guillaume m'a servi une bonne leçon. En plus, il n'y avait pas vraiment de chance qu'elle et moi on forme un couple.

Je l'apprendrai vraiment plus tard, mais Caroline et moi, on trippait sur les mêmes filles.

Plus marquante que je ne le croyais dans mon existence, la première ligne de mon CV est liée à Caroline : dérochage de champs de blé d'Inde à vache.

Le premier week-end (qui a aussi été le dernier), j'ai fait 28 $ clair, deux journées de sept heures. Mais mon gros fun, c'était l'après, quand Caroline et moi on allait conduire le quatre-roues dans le bois… On l'appelait le vieux *road runner* orange.

C'est là que j'ai commencé à avoir des sentiments. Je me suis mis à remarquer sa beauté, son allure sportive, sa force, sa silhouette. Je pense que, tranquillement, j'étais tombé en amour avec… le quatre-roues.

Ce week-end-là, j'ai découvert le dur labeur, le Kraft Dinner pis le jeu de société *Destin*. J'en revenais pas que Caroline avait deux maisons. Une de ville avec une piscine creusée, une de campagne avec un quatre-roues.

C'est étrange, mais je n'ai aucun souvenir d'elle outre ces moments-là. Quand j'ai ouvert mon album de finissants du secondaire, j'ai réalisé, à ma grande surprise, qu'elle n'y était pas. Je ne sais même plus si elle était à mon école après le primaire. Mais chose certaine, je n'aurai jamais d'autres amies de fille aussi aisément, sans aucun malaise, attirance ou malentendu !

Et c'est comme ça que je perdrai mon premier véritable amour. Jamais plus je ne croiserai le vieux *road runner* orange.

La *petite* cuillère

Zoé

1992
9 ans

C'était au camp de jour Les Salines, à Saint-Hyacinthe. Il y avait mon meilleur ami de jeunesse, Xavier, son petit frère Félix, et Nicolas. Selon mes souvenirs, mon moniteur, c'était Peter Pan. Dès la première journée, il nous avait dit : « Vous comprenez que je ne m'appelle pas vraiment Peter Pan, mais Olivier Trudeau… » C'est cet été-là que je suis passé de p'tit gars à homme.

Désillusion totale, fin du monde imaginaire, Peter Pan est mort. T'auras beau dire BangArang Rufio, personne va te trouver cool ! Je venais de perdre toute ma naïveté. Quoique…

J'avais pas encore saisi que Peter Pan, c'était pas le chlore de la piscine qui rendait ses yeux crissement rouges. Il me restait quand même un petit fond de candeur !

Quand je dis que cet été-là, je suis passé de p'tit gars à homme, c'est pas seulement à cause de l'aveu du moniteur sur sa véritable identité, mais bien en raison de ma première rencontre avec…

un magazine *Playboy*.

Mais, comme toute bonne scène érotique, débutons par les préliminaires en installant le scénario et l'environnement. Dans ce cas-ci : le camp de jour.

On passait l'été entre la maison et le parc des Salines. J'adorais l'autobus. Quand j'y repense aujourd'hui, c'était probablement le moyen de transport le moins *safe* du monde : plusieurs jeunes enfants en hystérie totale et sans supervision dans une boîte en métal jaune qui roule à 100 km/h, pas de ceintures de sécurité.

Bref.

Généralement, avec Xavier, on s'assoyait sur le banc avec la bosse de roue. C'est là qu'il y avait le plus de contrecoups. Pis on trippait quand Léo le chauffeur jumpait l'*overpass* de l'autoroute 20. Des fois, ça tapait tellement dans l'essieu qu'on allait cogner au plafond.

Un autre plaisir qu'on avait, c'était de se coucher en dessous des bancs et de ramper jusqu'à l'avant du bus. La rumeur dit qu'on pouvait voir en dessous des jupes des filles. Mais sincèrement, j'ai pas souvenir d'avoir vu de fille en jupe au camp Les Salines. Et *anyway*, j'avais aucun intérêt pour les filles, encore moins pour ce qui pouvait se trouver sous leur jupe. Mon gros fun, c'était surtout de me placer en position skeleton, bras le long du corps, tête par en avant, pis de me laisser glisser quand Léo freinait sec !

Guillaume! Quand est-ce qu'il arrive le Playboy*?! Vas-tu vraiment nous décrire ta* ride *de bus pendant trois pages?! En plus, tu viens de nous dire que t'avais aucun intérêt pour les filles.*

Laissez-moi le temps d'installer le scénario.

Donc.

Le gros *highlight* du camp de jour des Salines, c'était pas tant les deux semaines que ça durait, où on passait notre temps à faire de l'hébertisme et à jouer dans les bois… C'était la dernière soirée, où on campait tous au parc. Et ça se terminait par le voyage aux glissades d'eau de Bromont.

On s'en fout de ta glissade, à quand le Playboy*?*

Le soir de notre dernière journée au camp, les animateurs rassemblaient tous les groupes autour d'un énorme feu, et là, c'était le festival des histoires de peur : le fou à la hache qui déchire les tentes, Marie Blanche, Candy Man et j'en passe. Jusqu'au moment où Dingo (l'animateur des 10-12 ans) sortait sa *guit* et grattait deux-trois accords de tounes connues, comme *Julie* des Colocs, des chansons à répondre et les classiques de camps de jour : *Y'avait des crocodiles, Pis de la gomme, Boom achicaboom, Chasser le lion*… J'ai toujours été mauvais pour chanter, mais

autour d'un feu, en groupe, quand ma voix se confond avec celle des autres, ma confiance triple. J'ai aussi réalisé avec le temps que ma confiance en moi était accentuée par la validation d'un groupe, de mes pairs, ou d'une blonde. L'inverse est aussi vrai : elle est facilement ébranlable par ces mêmes personnes !

GUILLAUME, LE PLAYBOY *!!!*

Avant d'arriver au moment fatidique, j'veux juste vous dire que ce soir-là, j'ai fait la découverte des guimauves grillées dans le feu.

1992
9 ans

OH. MON. DIEU !

J'haïs ça pour mourir.

Pouvez-vous me dire c'est quoi le plaisir de se brûler le palais avec de la gélatine en ébullition ?! En contrepartie, j'aimerais souligner que directement sortie du sac, sans la mettre sur une branche souillée, c'est comme croquer dans un nuage : un délice sucré, une merveille du monde ! Et moi qui pensais que ce serait ça, ma grande découverte de la soirée…

Pendant le carnaval de l'incinération de guimauves, les gars de ma tente sont venus me chercher en catimini, en me disant : « On a quelque chose de secret, qu'on peut juste aller voir dans la tente. » Quand il y a un secret, tu veux toujours être du bon bord, c'est-à-dire dans la gang qui le sait. Alors pendant que Pichenotte et Libellule expliquaient comment trouver la Grande Ourse et que tous les regards étaient rivés au plafond de la planète… je me suis poussé en douce pour rejoindre le club sélect de six gars de 9 ans, qui avaient en leur possession… un *Playboy*. (On y est arrivés !)

C'est JP qui avait volé ledit *Playboy* dans la collection de son père. Chose qu'on apprendra sur le tard : quand tu piges dans une collection, prends pas le dernier élément apparu. On n'avait pas n'importe quel *Playboy*, c'était le numéro du mois courant : juillet 1992[1], avec sur

[1] Numéro dans lequel il y avait également une entrevue avec Michael Keaton et Nicole Kidman, dont on se contre-torchera tous amplement.

le *cover* nulle autre que Pamela Anderson en cowgirl de denim, dans une position suggestive. Juste avec le *cover*, j'avais eu ma seconde révélation de la soirée (après les guimauves crues) : j'allais beaucoup aimer M^me^ Anderson pour les prochaines années !

Mais.

Le problème avec les camps de jour, c'est que quand la famille veut un break, elle envoie généralement toute la marmaille en même temps. Donc quand Félix, le plus jeune des deux frères Viens, s'est rendu compte que Xavier n'était plus autour du feu, il s'est dirigé vers notre tente. On lui empêchera violemment l'accès :

« VA-T'EN T'ES TROP JEUNE ! »

Vous voyez, Félix, il était du mauvais bord du secret. Et comme tout bon secret géré par des enfants de 9 ans… dix minutes plus tard, on entendait hurler dans les moustiquaires : MA GANG DE COCHONS* !

*Voir page 194

Pognés en flagrant délit par Dingo, Pichenotte, Peter Pan et le délateur de 7 ans.

Notre punition : donner la revue aux animateurs et ne jamais en reparler. Le petit Félix avait bien négocié les conditions de sa délation : changer de tente pour pouvoir être avec son grand frère. Ce qui créait automatiquement un débalancement inacceptable au sein de l'homéostasie d'une tente six places. Un tirage de courte paille plus tard, j'étais en train de me déplacer avec mon oreiller et mon *sleeping* vers la tente des enfants.

C'est là que Noémie Rousseau a dit : « Y'a une place dans notre tente. » Et jadis, en 1992, les mœurs étaient différentes. En gros, des moniteurs et monitrices de 15-16 ans n'avaient absolument aucun malaise à laisser dormir un jeune homme de 9 ans avec cinq filles du même âge.

Honnêtement, dans ma mémoire, il y avait Noémie, Zoé et trois filles floues en arrière-plan.

Noémie, c'était comme Fifi Brindacier. Elle avait de grands yeux bleu-vert, des *freckles*, une longue chevelure rousse, un *spacer* entre les palettes. Elle était dotée d'une gentillesse incomparable et d'un grand amour pour les animaux. C'était la première fois de ma vie que je voyais une fille avec deux tresses, une de chaque

côté, qui descendaient devant les épaules. Elle avait l'air de tripper sur moi, je pense même qu'il y avait une certaine réciprocité... mais parfois, *timing is a bitch*, qu'ils disent.

timing is a bitch
timing is a bitch
timing is a bitch

Parce qu'à côté d'elle, au moment précis où je suis entré dans la tente, se trouvait Zoé. Une fille d'une beauté pas comme les autres. Une beauté rare, une beauté sans effort, une beauté à insulter quiconque oserait se comparer. On aurait dit un ange, avec de grands yeux pleins, couleur noisette, et des cheveux d'un blond aveuglant... Eau, chlore, sable, sueur, craquia, rien ne pouvait venir à bout de mêler ce grand champ capillaire doré. Un visage cuit à la perfection par le soleil d'été, un regard perçant, mais pas menaçant... attendrissant. Quand elle a dit « Salut Guillaume », j'ai pogné une débarque à l'intérieur de moi-même.

Zoé : Tu dors avec nous ?

Noémie : Oui.

Moi : ...

Zoé : Veux-tu dormir à côté de moi ?

Moi : ...

(Mais qu'est-ce qui s'est passé ? J'ai-tu perdu connaissance dans la tente avec les boys *quand les moniteurs nous ont surpris avec Pamela Anderson ? Est-ce que c'est le fruit de mon imagination ? Les guimauves crues, ça fait-tu halluciner ?)*

Noémie : Ça peut être à côté de moi, aussi.

Par politesse, j'ai dit : « Ah ben je peux me mettre là, entre les deux. » Certains diront que c'était plus opportuniste que poli. Mais en toute honnêteté, sans aucune méchanceté, Noémie était rendue dans le flou, avec les trois autres filles de la tente. Je n'avais d'yeux que pour Zoé…

Avec ma lampe de poche, j'ai éclairé mon spot pour m'installer. Je me suis glissé dans mon *sleeping* vert forêt, avec des vrais lions en imprimé à l'intérieur. Je me suis couché sur le dos, entre les deux filles, question de ne pas « ignorer » Noémie.

J'ai éteint ma lampe de poche, et instantanément, j'ai dit : « Bonne nuit. »

J'entendais la tente des gars à côté : « OUUUHHHHHHH OUUUHHH GUI GUI EST AVEC LES FIIIIILLES… »

Et les moniteurs : « SILENCE… ON SE TAIT, on a une grosse journée demain ! »

Si ça n'avait pas été la nuit, on aurait vu que j'étais rouge tomate à la grandeur de la face, tellement j'étais gêné. Sortie de nulle part, Zoé m'a chuchoté à l'oreille :

« J'peux-tu te jouer dans les cheveux ? J'aime ça. » J'ai répondu : « OK. »

J'ai eu des frissons du top de la tête jusque dans les orteils.

On s'est endormis en cuillère, chacun dans notre sac de couchage. J'étais la petite cuillère, et j'ai adoré ça. J'avais l'impression qu'on était Jason Priestley et Jennie Garth dans *Beverly Hills 90210*. J'avais vu un épisode où Kelly s'endormait en cuillère avec Brandon, et je trouvais que ça faisait tellement adultes établis et en amour.

Ça aura été ça, le fait saillant de mon été, mon secret le mieux gardé à ce jour. En fait, ça aura été le fait saillant de tous mes étés au parc Les Salines.

J'ai recroisé Zoé dans un cours de Croix de bronze pour devenir sauveteur. On avait 16 ans. Je la trouvais encore aussi magnifique. Ses yeux, ses cheveux, sa peau, tout avait mûri à la perfection. Elle n'allait qu'en embellissant, son regard était toujours aussi attendrissant et déstabilisant… Je ne sais honnêtement pas si elle se souvenait de moi. On s'est fait un week-end de révision des méthodes de sauvetage avant l'examen final, son frère, une autre fille de notre cours, elle et moi. On a pratiqué le bouche-à-bouche sans jamais vraiment le faire. Tout au long du week-end, je me suis rappelé la nuit *90210* sans jamais aborder le sujet.

REVIENS-EN, T'AVAIS 9 ANS !

Dix ans plus tard, alors que je vivais à Montréal et que j'étais dans une passe amoureuse cahoteuse, je me suis ramassé avec deux amis de gars, le soir du jour de l'An, un peu seul et un peu saoul. On était au bar le St-Hub de Saint-Hyacinthe (oui oui, la rôtisserie) où il y avait musique, bière et festivités panées pour passer de l'année 2009 à 2010.

Elle est apparue au loin, avec ses mêmes cheveux dorés, ses yeux noisette et son sourire aux dents parfaites.

Zoé : Guillaume Pineault ?

Moi : Zoé ?!

Zoé : Mon *partner* de tente !

Moi : Hein ?

Zoé : Ben oui, le premier gars avec qui j'ai couché. Ben… dormi !

Moi : De quoi tu parles ?

Je me rappelle de chacun des détails, Les Salines, la tente, les cheveux, la petite cuillère, je sais câlissement de quoi tu parles !

Zoé : Tu te rappelles pas ? Mon cousin vous avait stoolés avec votre *Playboy*, pis t'avais dû changer de tente.

Moi : Haha ! Tu dois faire erreur… Pas mon genre.

Zoé : Ben là ! Haha, j'pas folle, t'avais un *sleeping* avec des lions dedans… En même temps, ça t'a peut-être juste pas marqué.

Si ça m'a marqué ? Hey, je suis en train d'écrire ça dans un livre.

Moi : Ça s'peut haha ! Qu'est-ce que tu deviens ?

Elle était rendue courtière en immobilier avec deux enfants, une séparation et, clou du spectacle, un nouveau chum pilote. Un chum qui ne semblait pas saisir la chance qu'il avait d'être avec la Queen des Salines. Un chum qui, de loin, me fixait violemment. À minuit, pendant le décompte du *Bye Bye* qui jouait en sourdine sur les télés du triste St-Hub, j'ai texté ma blonde par politesse. Zoé, elle, a fait une étreinte à son chum.

À minuit et une, on était de retour l'un devant l'autre, à chuchoter comme si on était dans l'illégalité complète. Elle m'a confié ne pas savoir si elle était avec le bon gars. Dans un élan d'ébriété, je lui ai confirmé, avec absolument aucun fait à l'appui, qu'elle n'était pas avec le bon gars.

Soit il était doté d'une capacité hors du commun à lire sur les lèvres à distance, soit je ne chuchotais pas tant que ça, mais on m'a averti que je me ferais péter la yeule si je continuais à jaser avec Zoé.

Nos chemins se sont séparés, mais nos regards sont restés accrochés, à un bar de St-Hub de distance. Il semblait y avoir de la querelle entre elle et lui… Au *last call*, il est allé à la salle de bain, elle est venue me dire

au revoir en secret en me collant des *corner kisses* sur chaque coin de la bouche.

On ne se reverra plus jamais en personne. Elle restera avec lui un bon bout, aura un autre enfant, on deviendra amis Facebook. Son profil dit maintenant : célibataire.

Ce soir-là, j'ai compris que malgré le manque de confiance, c'est bien, des fois, d'écouter son cœur au moment présent.

Comme quand on dit non à un *refill* de salade de chou, mais que dans le fond, on aurait voulu en reprendre.

Crisse que mes métaphores sont à retravailler...

Je ne suis pas en train de dire que la transition entre 2009 et 2010, dans les effluves de filets de poulet et de sauce aigre-douce, c'était précisément le bon moment, loin de là. Mais si cette personne avait réussi à me bouleverser à trois reprises depuis 1992, j'aurais peut-être au moins pu lui en glisser un mot.

C'est *beaucoup* de liquide

Kelly

Kelly, c'était la sportive du primaire. Elle était belle comme un cœur, j'avais flashé sur elle pendant la photo de classe. Elle portait une robe style matelot. À ce moment-là, je m'étais dit : « J'aimerais donc ça être le capitaine de son bateau. » Avoir su que son bateau c'était le Titanic, j'aurais peut-être dû m'abstenir.

Si elle m'a marqué, ce n'est pas en raison de la photo de classe, mais plutôt à cause du contrôle de sa vessie.

En fait, cessons de tourner autour du pot

et utilisons les vrais termes : elle a pissé dans ses culottes la première semaine de la 1re année du primaire, et elle avait dû finir la journée commando, dans des pantalons de gars récupérés aux objets perdus.

Certains riaient d'elle. Moi, j'ai trouvé qu'elle s'était démarquée du lot et je ne l'ai jamais oubliée de tout mon primaire… Et comme toute bonne pisse dans les culottes dans une classe du primaire, c'est généralement une autre personne qui s'en rend compte en hurlant :

« HAAAAAAA AAAAAAAAA AAAAAAAAA AAAAAAAAA AAAAAAAAA D'LA *PISSE* PARTOUT ! »

Je me souviens encore de son regard apeuré et de toutes ses larmes, et je me disais : « Ça, c'est beaucoup de liquide en même temps… »

Le destin nous tiendra à l'écart en ne nous plaçant pas dans la même classe pendant plusieurs années consécutives. Mais je m'assurais de la croiser aux récréations. Et par la croiser, je veux dire l'observer.

Elle atterrira à nouveau dans ma classe en 5e année. Je n'aurai jamais cessé d'être en amour avec elle par-dessus la tête. Étant un gars assez rapide en affaires, ça m'aura seulement pris cinq ans pour finalement lui avouer mon amour, au début de l'été 1994, au moment d'apprendre qu'elle devait déménager à Varennes.

On avait les pieds dans le sable dans la section modules de la cour d'école Roméo-Forbes, qui consistait principalement en des jeux crissement trop dangereux pour des enfants et une couple de pneus de tracteur.

« Veux-tu qu'on sorte ensemble ? »

J'avais opté pour la fabuleuse phrase suivante : bien *timée* avec la pétarade de feux d'artifice de la Saint-Jean. Ce à quoi elle avait répondu : « *Let's go !* »

Je ne comprenais pas l'anglais, mais je comprenais le langage corporel. Ç'a duré cinq mois. Cinq mois à distance. Je l'ai vue une fois à la fin de l'été, quand on avait fait un *sleepover* pour sa fête.

C'était la journée d'été parfaite : une longue bataille de balounes d'eau et bien de la baignade, sous un soleil plombant… J'avais des abdos d'enfant, une serviette jaune avec une montgolfière multicolore dessus et, pour agrémenter tout ça, y'avait un bol de crottes de

fromage sur le bord de la piscine. En plus, la règle « pas de baignade pendant une heure après avoir mangé » était levée. Tout était parfait.

Ma mère avait payé le cadeau que j'avais choisi pour ma bien-aimée, une jaquette rose de Minnie Mouse, achetée à plein prix chez Zellers, « où le prix le plus bas fait loi ». La jaquette, Kelly l'avait déballée et aussitôt enfilée pour la porter toute la soirée.

Ça m'avait fait sentir drôlement important et accompli.

Moi, j'avais mon t-shirt mauve du Croteau et je séchais dans mon maillot, qui allait également être mon pyjama. On s'est donné un bec bien sec derrière le divan et ensuite, on a bu l'équivalent de notre poids en Orange Crush. On a dormi dans le sous-sol avec nos amis respectifs du même sexe, dans des pièces séparées.

Dans la chambre des gars, j'étais gêné d'annoncer mon exploit de bec parce que Kelly Phaneuf, c'était le coup de cœur de mon meilleur ami JF Fontaine. Tellement qu'il l'avait écrit dans son garde-robe :

3 x 3 Phaneuf + 1 = Fontaine...

L'histoire nous apprendra plus tard que c'était sa petite cousine, pis que c'était ben correct que ce message-là reste dans le garde-robe.

Jus *de* raisin

Geneviève

La distance aura eu raison de ma relation avec Kelly. Malgré mes tentatives de me rendre à Varennes en vélo avec mon CCM Black Ice noir, je me butais toujours à la réalité : ne pas pouvoir embarquer sur l'autoroute. Je m'arrêtais sur le viaduc au dessus de la 20 en me disant : « Un jour, je pourrai me rendre… » Malheureusement, il me manquait un petit six ans avant d'avoir mon permis.

Y'a pas juste la distance qui avait fait son œuvre, y'a aussi les filles du programme international qui étaient débarquées à Roméo-Forbes en 6e année. Les filles les plus brillantes arrivaient chez nous. C'était la première fois que j'étais confronté à des jupes carreautées avec des bas qui s'arrêtent aux genoux.

J'avais tellement pas de *guts*, et tellement pas les notes pour être en international… Par contre, tous mes chums de gars l'étaient. C'est Nicolas qui m'a présenté Geneviève.

Pendant une journée pédagogique, on s'est parlé au téléphone durant cinq heures. Elle m'a dit : « Je pense que je t'aime », j'ai répondu : « Je pense que moi aussi. » Elle a dit : « Mais t'as pas une blonde ? », j'ai répondu : « Bouge pas, je te reviens. » J'étais avec Nicolas.

Nic : Ben laisse Kelly.

Moi : Hein ? Ben j'peux pas faire ça.

Nic : Moi je peux le faire...

Moi : Tu ferais ça ?!

Nic : Check ben...

Nic prend le téléphone.

Geneviève : Qu'est-ce qui se passe ?

Moi : Attends, Nic est sur l'autre ligne...

Nic : Oui allô, Kelly s'il vous plaît.

Kelly : Oui, allô ?

Nic : Ouais, Guillaume a rencontré une nouvelle fille.

Kelly : Hein ?

Nic : Ouin, c'est ça, y t'aime pu...

Kelly : Ben là...

Nic : Bye.

Nic : C'est bon, t'as pu de blonde.

Moi : Geneviève ?

Geneviève : Oui ?

Moi : Ben c'est ça, là j'suis célibataire.

Geneviève : Ah oui ?!

Moi : Faque je te confirme que je t'aime.

Geneviève : Moi aussi.

Ha ! Si seulement l'histoire se finissait ici. Mais non. Un certain samedi matin de 1994, j'ai reçu un appel. J'avais encore une moustache de jus de raisin.

Ma mère : C'est pour toi.

Moi : C'est qui ?

Ma mère : Kelly.

Moi : Hein ?!

J'ai pris le combiné.

Moi : Oui allô ?

Kelly : Attends une seconde.

Mère de Kelly : Oui, c'est Françoise !

Moi : ...

J'entendais Kelly pleurer en arrière, et j'ai compris que ça se pouvait, faire de la peine aux autres... Je n'avais jamais eu assez confiance en moi pour réaliser que des gens pouvaient être tristes que je sorte de leur vie.

Françoise : Ça ne se fait pas ce que tu as fait...
T'es pas un homme, Guillaume Pineault.

Se faire chicaner par ses parents, c'est quelque chose. Quand ta propre mère utilise ton prénom et ton nom de famille pour t'interpeller, généralement, c'est pas pour te dire : « Guillaume Pineault, je t'ai fait ton gâteau favori accompagné d'une *batch* de biscuits au beurre de peanut. »

Mais quand la mère de ton ex de 11 ans t'appelle pour te dire : « T'ES PAS UN HOMME GUILLAUME PINEAULT »

ça te revire le moral et le système digestif sur un crisse de temps. Et qu'est-ce que tu réponds à quelqu'un qui a 35 ans d'expérience de plus que toi dans la vie et qui vient de casser ton existence en une seule réplique ?

Moi : OK.

Françoise : Faque là, tu vas t'expliquer avec ma fille.

Moi : ...*

Kelly : Oui allô ?!

**Note de l'auteur maintenant adulte : MAIS À QUOI TU T'ATTENDAIS, FRANÇOISE ? ON DEMEURE À 30 MINUTES DE CHAR PIS ON A 11 ANS...* GIVE ME A FUCKIN' BREAK*!*

Moi *(la voix aussi tremblotante que les jambes)* : Oui, c'est ça, je pense que je ne t'aime plus, Kelly.

Kelly : OK !

Moi : Je ne voulais pas te faire de peine, j'espère qu'on va rester de bons amis.

(FUCK NON, CRISSE QUE NON !)

Kelly : OK !

Moi : Bye.

Clac ! Elle a raccroché sans me répondre.

Ma mère : Ça va mon gars ?

Moi : …

Dans un silence complet, j'ai quitté la cuisine, je me suis rendu à la salle de bain et j'ai vomi mon jus de raisin. Rien de plus, rien de moins. C'est fort, les émotions.

Mon père m'a ensuite emmené au hockey du samedi. Sur la glace, j'habitais à peine mon équipement.

Je me rappelle avoir entendu pour la première fois l'expression suivante : « PINEAULT COUDONC, t'es pas dans tes bottines… » T'auras jamais si bien dit, coach !

Dans le char, sur le chemin du retour, j'ai raconté l'histoire à mon père, qui m'a expliqué en long et en large dans une discussion d'homme à homme polie, sensée, réfléchie et respectueuse, que je n'avais effectivement pas opté pour la meilleure façon d'agir lors de ma rupture. Une fois à la maison, ma mère m'a réconforté en me disant de ne pas m'en faire et que Kelly ne s'en rappellerait pas le jour de ses noces.

Mais tenez-vous bien, ce n'est pas la fin de l'histoire. Trois-quatre mois ont passé. Nicolas, qui l'avait recroi-

sée, m'a ramené une lettre qu'elle m'avait écrite. Naïf, je m'attendais à quelque chose comme : « Je te pardonne, j'ai encore des sentiments pour toi, comment vas-tu ? »

Mais elle ne tenait pas de la patte du poêle, la Kelly. *(Pour les non-initiés, disons que la pomme n'était pas tombée loin de l'arbre.)* La lettre se résumait en une page de *bashing* sur moi et de détails sur son nouveau copain bien plus *nice* qui lui, au moins, était en secondaire 1. Elle me disait qu'ils *neckaient* tous les soirs, qu'il était full déniaisé, que ça irait sûrement plus loin, pis qu'en plus parfois, ils buvaient de l'alcool en cachette.

Ma réaction a été immédiate. J'ai écrit à sa mère et j'ai joint la lettre de Kelly à la mienne. À ce qu'on dit, je ne suis pas un homme ?

CHECK-

MOI

BEN

ALLER :

Bonjour Françoise,

Je me rappelle notre discussion, selon laquelle je n'étais pas un homme.

Voici ce que j'ai reçu de la part de votre fille. Enfin, elle semble avoir trouvé un vrai homme.

J'aimerais ne plus jamais recevoir de lettre de votre fille, ni de téléphone de votre part, merci de votre compréhension et passez de joyeuses fêtes.

Cordialement,

Monsieur Guillaume Pineault

Bref, je suis arrogant depuis bien plus longtemps que je le pensais !

Pour ce qui est de Geneviève, ça durera six mois. C'est niaiseux, mais j'étais en amour par-dessus la tête, sans jamais comprendre comment une fille du programme d'études internationales pouvait aimer un gars ordinaire du programme régulier. Comme si les amours se devaient de fitter avec les bulletins.

On aura fait durer le suspense de septembre 1994 à mars 1995. Je ne me rappelle rien de cette relation, mis à part un soir de party d'Halloween, chez moi, avec JF, Nicolas, Luc, Mélodie et Geneviève. On discutait avec, en trame de fond, des films de peur à TQS. Et là... Nicolas a posé la question fatidique : « Avez-vous déjà frenché, vous autres ? »

Moi : Non, toi Nic ?

Nic : Ben non, j'ai jamais eu de blonde.

JF : Moi non plus.

Luc : Nope.

Mélodie : Jamais de la vie, arke.

Geneviève : ... Oui...

Moi : Ben là, arrête de mentir, on a jamais frenché...

Geneviève : C'était pas avec toi non plus, c'était avec mon ex.

C'est là que j'ai compris que les gens viennent avec un passé, un bagage qui leur est propre, des expériences, et que j'ai rien à voir là-dedans. Pour la plupart, ces moments s'étaient produits alors que je n'existais même pas dans leurs pensées, et qu'on était des inconnus.

Mais, étrangement, ce partage de Geneviève m'avait impressionné, fasciné, angoissé, confronté… jusqu'à ce qu'elle dise : « Veux-tu qu'on le fasse ? »

Moi : Euh NON.

J'EN AVAIS ENVIE, MAIS J'AI CHOKÉ. C'est-tu ça, de l'autosabotage ?

J'ai dû attendre le secondaire 2 pour apprendre c'est quoi un très mauvais french, et le secondaire 5 afin d'apprendre à frencher adéquatement.

Et mars 1995 est arrivé. Toujours sans avoir frenché, je goûterai à ma propre médecine. Je me ferai crisser là, dans un appel téléphonique venant de Mélanie Painchaud, la meilleure amie de Geneviève. Mais je ne demanderai pas à ma mère de l'appeler pour la chicaner !

Un cœur d'enfant, ça guérit vite. Pas toujours comme il faut, mais ça guérit vite.

RAISIN

Bulle *de* singe

Jacynthe

C'était la première fois de ma vie que je jouais à *Vérité ou conséquence*.

Je me rappelle que :

- Luc avait dû boire un *shot* de crème de menthe du bar à alcool du sous-sol.
- Mélodie avait dû lécher le plancher d'un bord à l'autre de la pièce.
- JF avait dû faire une déclaration d'amour à Raphaëlle, et ça avait fonctionné, parce qu'elle était tombée amoureuse !
- Pis moi, moumoune comme je suis, j'avais opté pour « vérité ». J'avais donc dû répondre à la question suivante : « Avec laquelle des filles ici présentes tu sortirais ? »

C'est là que l'angoisse a commencé.

Comment répondre sans blesser personne, mais sans me mettre dans marde… Vouloir plaire à tout le monde à tout prix, c'est tough *en verrat…*

Avoir su, j'aurais léché le plancher moi avec, c'est toujours ben moins pire que de boire de la crème de menthe !

OK, je pense que je l'ai. Je ne peux pas dire Raphaëlle, parce que JF lui a fait une déclaration. Pas la grande sœur de Raphaëlle non plus, parce qu'elle a genre trois ans de plus, c'est beeeeeen trop vieux pour moi… Pas Mélodie, parce que c'est clair qu'elle pis Luc se trippent

dessus, déjà que j'ai volé Kelly à JF. Donc, par élimination, il reste Jacynthe.

Moi : Bah, je sortirais avec Jacynthe.

Jacynthe : Ben moi j'dirais pas non, Guillaume !

Il était rendu 22 h. On est sortis et on a joué à la cachette dans la noirceur. Il n'y avait jamais de couvre-feu chez JF, on était plus libres, ses parents étaient tellement cool.

Pendant la première partie, tout le monde est allé se cacher. Jacynthe, elle, est venue me retrouver à la fin de mon décompte…

Moi : Ben là, faut que tu te caches, Jacynthe !

Elle s'est approchée, a tenté un french… j'ai pas vraiment compris ce qui se passait. Ç'a été un premier (et un dernier) bec manqué. À la partie de cachette suivante, Jacynthe comptait. Je me suis caché en grimpant dans l'arbre, juste à côté de la « base » où on comptait. Se cacher en hauteur, pas loin, c'était généralement mon truc pour gagner. Sauf que ce soir-là, une fois grimpé, je ne suis jamais sorti de ma cachette. Je les ai observés, toute la gang, me chercher. Longtemps. Tellement longtemps qu'ils ont lancé une mini battue en criant mon nom, mais pas trop fort… Et JF, en état de panique, a eu la bonne idée d'appeler chez nous, pour voir si je n'étais pas rentré.

Sur la ligne dure, c'est mon père qui a répondu. Il était rendu 23 h. C'est là que la VRAIE battue a débuté. Quand j'ai vu mon père retontir chez JF, je me suis demandé si je n'étais pas mieux de rester perché pour le restant de mes jours.

Je suis descendu de l'arbre, ainsi que dans l'estime de mon père.

Il était fâché, mais posé (c'est comme pire). On est rentrés dans la Chevrolet Caprice bleue, à propulsion, avec différentiel barré. Les pneus ont crissé, mon père a crissé lui aussi, parce que tout ce dont je me souviens, c'est : « 11 h, CRISSE ! »

On restait à exactement 1,6 km de chez JF. Généralement, ça prenait cinq-six minutes se rendre… Ce soir-là, le retour s'est déroulé en deux minutes. Deux longues minutes rapides… Les stops étaient américains, la limite de vitesse était facultative, et l'ambiance n'était crissement pas à la fête.

La partie de cachette n'a pas été difficile ce week-end-là, on pouvait facilement me retrouver, confiné à ma chambre… interdit de sortie.

Le lundi suivant, lever de ma sentence, libération sous condition de respecter le couvre-feu imposé. Ce jour-là, Jacynthe m'a invité à aller la voir jouer au baseball. Elle était la lanceuse. Je n'ai rien retenu du match, parce que je ne trippais pas baseball, que je ne voulais pas être là, et que je ne voulais surtout pas de blonde.

À un moment, je vois que Jacynthe lance la balle, et que la frappeuse adverse envoie une flèche directement sur elle. Plus précisément sur le pouce de Jacynthe, provoquant quasi instantanément un amas de sang sous son ongle. Elle est rentrée au banc en pleurant et

en disant : « Ahhhh non, j'ai une bulle de sang ! » Moi, dans l'estrade vide, j'avais mal compris. J'ai répliqué : « Hein ?! Une bulle de singe ? »

« UNE BULLE DE SANG, 'STIE DE CON ! »

Ces belles paroles ont marqué la fin d'une relation qui aura duré une partie de cachette, un week-end en détention et une ennuyeuse partie de baseball qui s'est terminée dans une lamentable défaite de 9-1 pour les Tigresses de Saint-Joseph.

Le *t-bar*

Mélodie

Si vous pensez que c'était bref avec Jacynthe, attendez de lire ça…

Les gars m'ont dit que j'aurais dû comprendre à la sortie classe-neige, pendant le voyage de ski de 6e année au mont Saint-Bruno. En début de journée, en remontant une pente en *t-bar*, Mélodie s'était plantée et le *t-bar* suivant lui avait éclaté le dos. Ç'a l'air super lent, de loin, mais à -20 °C, un coup de barre de métal dans la colonne, ça peut être handicapant. Un peu comme un *slap-shot* dans une baie vitrée… Il peut y avoir 87 lancers de Al MacInnis qui résonnent dans l'aréna au grand complet sans que rien ne se passe, mais un dégagement relax de Patrick Roy et CLAW ! la vitre éclate. Il s'agit de trouver le point de friction et tout s'écroule. Cette journée-là, le *t-bar* avait trouvé le point de friction de la colonne de Mélodie.

Quand les ambulanciers sont arrivés, elle a demandé à notre prof que je l'accompagne dans l'ambulance. Un système de « le premier qui trouve Guillaume l'informe » avait été mis en place.

> Le prof : Mélodie demande à ce que tu l'accompagnes, mais la décision te revient.

Mon cerveau : Ça va être plate en maudit à l'hôpital, mes parents ont payé pour le ski, j'ai du fun avec mes *boys*…

Moi *(bien caché dans mon cache-cou)* : J'aimerais mieux rester ici, je pense…

Le prof : C'est bien correct de même, Guillaume, amuse-toi !

Bon, sachant que son accident la paralyserait au point de finir ses jours en fauteuil roulant, je regrette amèrement mon choix aujourd'hui.

Si vous vous sentez mal à l'aise à la lecture de ces lignes, cessez ! C'était une blague ! Elle est en pleine santé, aucune séquelle !

Je ne sais pas si on peut faire une blague de même quand on écrit un livre, mais je m'en torche… quasiment autant que de l'accompagner dans l'ambulance.

Sérieusement, quand j'ai appris qu'elle avait de l'intérêt pour moi, j'étais un peu déchiré. C'était effectivement une jolie petite fille. Tellement que sur toutes les photos du primaire, ma mère me disait : « Elle est vraiment belle elle, toujours habillée propre, bien peignée, bien arrangée sur chaque photo… Ça ferait une belle petite blonde ! »

Hey, c'était pas assez d'avoir refusé ma demande en mariage, tu vas pas sélectionner mes dulcinées en plus, Maman… Mais elle avait raison, la mère : elle était belle, Mélodie. Le blond blanc parfait de ses cheveux bouclés, les yeux clairs… Mais outre le fait que je la trouvais extrêmement petite, y'avait aussi le fait que mon ami Luc la trouvait de son goût…

Et moi, j'avais pas vraiment le cœur à l'amour.

Luc, JF et moi, on était dans le sous-sol. On parlait au téléphone avec Raphaëlle, qui était la blonde de JF depuis sa déclaration-d'amour-vérité-conséquence, et avec Mélodie. De fil en aiguille, dans une discussion

mains libres gars-filles, Mélodie a avoué « publiquement » qu'elle était en amour avec un de nous trois.

Fin du mode mains libres, Luc prend le combiné.

Luc : Oui allô, c'est avec qui ?

Mélodie : C'est-tu vrai que Guillaume sort plus avec Jacynthe ?

Luc : Ben y'a comme jamais tant sorti avec.

Mélodie : Ben, moi je sortirais avec…

Luc *(en chuchotant, une main sur l'émetteur du téléphone)* : Bon ben, elle est en amour avec toi.

Moi : Hein ? Ben là… toi là-dedans ?

Luc : M'en crisse, *man*.

Moi : Ben là, t'es-tu certain ?

Luc : Oui oui !

Moi : Hum… OK.

Luc : Y fait dire que OUI…

Mélodie : Haha ! OK !

Moi : Qu'est-ce qu'elle a dit ?

Luc : Elle a ri…

Moi : Elle a ri ? Ben voyons… raccroche !

Luc : Heu… hey… bye.

Le téléphone sonne deux minutes plus tard.

Moi : Oui allô ?

Mélodie : Ben là, on sort-tu ensemble ?

Moi : Euh ben, finalement non.

Mélodie : Haha ! OK, bye.

Luc : Comment elle a réagi ?

Moi : Elle a ri pis elle a raccroché.

Luc : Ben voyons…

Luc ne m'en a jamais voulu. Mélodie non plus, d'ailleurs. Avec le recul, je ne comprends toujours pas ce qui s'est passé dans ma tête ce soir-là. Je retiens seulement que d'être indécis, visiblement, c'est quelque chose qui remonte à loin chez moi. J'pense que des fois, je voulais des choses juste parce que mes amis les voulaient. Comme avoir un vélo Black Ice comme Nicolas, une casquette des Charlotte Hornets comme Luc, un Super Nintendo comme JF. Être suiveux ne me mènera nulle part.

Cash, *sexe*, drogue

Roxanne

Là, il faut que je vous explique quelque chose : je suis un bébé de septembre, du 27 pour être précis. Selon les lois scolaires, l'âge au 30 septembre détermine l'année d'entrée à l'école. Ce qui fait que moi… j'étais toujours le plus jeune de ma classe.

En 1995, j'étais un p'tit gars de 11 ans bien gêné, qui faisait son entrée en secondaire 1. J'étais habitué à faire partie des sportifs de l'école, je faisais la loi dans les cours d'éduc. Mais rendu au secondaire, disons que

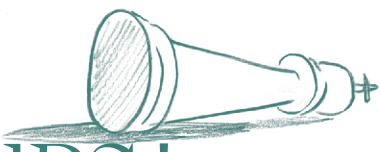
j'ai appris à faire la file pour le micro-ondes en tabarouette.

Je portais chaque jour une magnifique salopette Levi's dénichée dans la section des rabais du Pantorama de Douville, à Saint-Hyacinthe. J'avais mes souliers SUGI achetés chez Croteau et mon chandail *smiley face* pour être aussi cool que ceux qui avaient le vrai chandail officiel de Nirvana… même si je ne bernais personne avec mon chandail qui provenait d'un abonnement au *Safarir*.

Faque vous ne serez pas surpris d'apprendre que ça faisait pas trop le *line-up* pour me frencher.

Pis comme je ne savais pas vraiment comment m'intégrer, je m'étais inscrit au club d'échecs le midi. Club sélect, dans lequel j'ai compris, après un seul passage, que je ne serais jamais Bobby Fischer. Je m'étais fait mettre échec et mat en deux coups…

DEUX COUPS !



Se faire juger dans un club d'échecs, faut le faire.

Je me sentais tellement seul, du haut de mes 11 ans. Tout le monde avait 12, s'en allait sur ses 13 ans. L'écart ne semble pas si grand, mais il y avait quand même une énorme différence sur la croissance (et sur la puberté).

En plus, à l'école Casavant, où j'allais, les secondaires 1 et 2 étaient ensemble. Il y avait donc aussi des jeunes de 14 ans, en plus des doubleurs de 15 ans… Ça commençait à faire un bon *gap*.

Au moins, j'ai toujours été grand. Même quand j'étais petit. Et j'avais la face que j'avais : longue, avec des *freckles* et une coupe champignon. Je ressemblais à s'y méprendre aux frères jumeaux H. J'les nomme pas parce que ces gars-là existent pour vrai, pis que ce sont de véritables machines à tuer. Un est boxeur, l'autre est ceinture noire de kung-fu. Bref, les frères H., tu les faisais pas chier.

Je me rappelle qu'un gars qu'ils intimidaient avait fini par faire venir son père à l'école pour leur faire peur et

les remettre à leur place. Ben… ç'a fini que les jumeaux ont pété la gueule au père…

Et comme je leur ressemblais, j'avais un genre de réputation par intérim. Je la méritais pas, mais je l'haïssais pas non plus. Le jour où on m'a empêché l'accès à la bibliothèque, sous prétexte que j'étais banni, j'ai compris que la ressemblance était plus *big* que je le pensais.

La ressemblance n'avait pas que ses désavantages, elle m'avait aussi permis de profiter d'un malentendu et de jaser avec des filles *out of my league*. Une fille de leur gang m'avait même parlé par erreur en pensant que j'étais un des jumeaux.

On aurait dit que l'inaccessible était soudainement devenu accessible. Je jasais avec ces filles-là plusieurs midis par semaine. Elles m'apprenaient des expressions comme CSD (cash, sexe, drogue)… Je me trouvais ben hot d'utiliser ça dans nos échanges, même si j'avais jamais touché à aucune de ces lettres… Ni le C, ni le D, pis encore moins le S. Je le sais, c'est moi qui écris et je sais ce qui s'en vient !

Avec elles, j'ai appris que c'est cool, un gars déniaisé qui prend les devants (respectueusement). J'ai aussi àappris un peu d'origami, comment plier une feuille de cartable en forme de lettre qui se tient toute seule.

J'avais des correspondances avec des filles qui avaient deux ans de plus que moi. Mais celle sur qui je trippais, ben verrat d'cul, elle finira par sortir avec un des deux vrais jumeaux.

Par procédé d'élimination, j'suis donc tombé en amour avec Roxanne, la fille qui avait des broches avec des élastiques. Elle aussi, de son bord, ça devait être les frères H. qu'elle aimait mais, par procédé d'élimination, elle s'est rabattue sur leur sosie poche !

Une autre belle relation d'une fin de semaine. On avait mangé des sandwichs au baloney avec des Yum Yum nature. Je ne me rappelle sincèrement pas si on s'est même donné un bec.

À la fin du week-end, le téléphone a sonné, et même dans le timbre de la sonnerie, on dirait que je savais ce qui s'en venait.

Roxanne : Il faut que je te dise quelque chose...

Moi : Tu vas me laisser c'est ça ?

Roxanne : Écoute, c'est que, c'est pas toi, tsé...

Moi : Hey, laisse faire, je le savais.

Clac, raccroché au nez. J'ai appelé Luc…

Luc : Oui allô ?

Moi : Gros Luc, je suis célibataire.

Luc : Euh, je le sais *man*.

Moi : Hein ? Ben là, qui te l'a dit ? Ça vient de se passer pis t'a connaissais même pas, Roxanne.

Luc : Quoi ? De qui ça ?!

Moi : Ah, j'ai eu une blonde pendant deux jours.

Luc : Wow, ça devait être vraiment solide… Faque viens-tu jouer au hockey ?

Il n'aura suffit que d'une *ride* en vélo et de deux-trois *slap-shots top net* pour que mon estime soit complètement reconstruite. Le nombre de choses qu'on a réglées en slappant des roulettes de *tape* sur la porte de garage du 1375, des Seigneurs… On pensait que les roulettes de *tape* maganaient moins la porte… mais ça fâchait autant la mère de Luc !

La *péteuse* de *gueule*

Sandra

Elle ne l'a jamais su, mais je l'ai aperçue dès la première journée d'école. Sandra. Châtaine-blonde bouclée, avec une longue chemise ouverte sur une camisole blanche, des jeans troués et des Doc Martens noirs délacés. On aurait dit une version adolescente de Courtney Love. Je la trouvais sublime. Elle ne s'en laissait imposer par personne : ni les profs, ni les gars, ni Christine Côté, la *bully* de la classe.

Le 27 septembre (jour de ma fête), pendant notre cours d'écologie au parc, à côté de la piscine municipale Laurier, j'ai eu mon premier échange avec Sandra.

On allait observer différents arbres et, pendant un moment sans la supervision du prof, mes « camarades » m'avaient beurré la face. Ç'a l'air que c'était la coutume, à l'anniversaire de quelqu'un, de le barbouiller avec des Sharpie. Je vous confirme que les élèves de ma classe s'en étaient donné à cœur joie.

En l'écrivant aujourd'hui, on dirait que je me questionne à savoir si ce n'était pas du *bullying*. Mais je me rappelle qu'à ce moment-là, je ne m'étais pas débattu. J'étais content : j'étais le centre de l'attention.

J'avais la chienne de Christine Côté et, d'une certaine façon, j'étais soulagé qu'elle me barbouille au lieu de me lancer des insultes, comme je l'avais déjà vue faire. C'est là que Sandra a surgi et a dit : « OK, j'pense que

c'est assez, Christine... » Et Christine s'est arrêtée net. Sandra m'a dessiné un cœur sur la joue et m'a souhaité bonne fête.

J'apprendrai plus tard que Sandra avait déjà un peu éclaté la face de Christine, dans une bagarre de cour de récré.

Sandra, elle m'attirait autant qu'elle m'effrayait. Elle était déjà revenue d'une heure de dîner avec le nez cassé et la chemise pleine de sang. Je me rappelle lui avoir demandé si elle était OK. Elle m'avait juste répondu : « Tu devrais voir l'autre. »

Je n'ai jamais revu Sandra après le secondaire 1, mais elle m'aura quand même appris à ne pas me laisser marcher sur les pieds. Je ne dis pas que je l'ai toujours appliqué... Encore à ce jour, j'ai parfois de la difficulté à imposer mes limites.

Mais c'est pas rare que je me demande : « Qu'est-ce que Sandra aurait fait, elle, dans ma situation ? »

L'expé-rience

Catherine

J'ai beau ressasser mes souvenirs concernant Catherine, je ne sais toujours pas comment ça se fait qu'on s'est croisés, jasé, fréquentés, frenchés et laissés.

Je suis en secondaire 2. C'est le début de l'automne. Je fais du skate avec Xavier. J'ai acheté mon skate à rabais à Ti-Ben Brodeur. Ça m'avait pris 7 semaines à coups de 5 $ pour rembourser ma mère.

MONEY WAS FLOWING, YOU KNOW!

À ce moment-là, Xavier était encore « un ami », surtout parce qu'on vivait dans la même rue. Xavier et Ti-Ben allaient au privé, moi j'allais à l'école secondaire Casavant, au régulier. Très, très régulier.

Je vous explique.

Cours de maths. Le prof : Michel Tardif. Lorsqu'il arrive à mon nom à la prise des présences, il lève la tête.

Moi : Présent.

Michel Tardif *(dont les yeux sont encore plus accentués par les lunettes qu'il a sur le bout du nez…)* : PINEAULT… Le fils de Michel Pineault ?

Moi : Euh, oui ! (J'avais aucune idée que mon père était à ce point populaire.)

Michel Tardif : Tu lui demanderas pourquoi il a fini son secondaire 15 minutes après tout le monde.

Mon père a terminé son secondaire après tout le monde parce qu'à la fin de l'année, lui pis ses chums avaient attaché leurs chaises après les cordes qui font remonter les stores des grandes fenêtres et, au timbre de la dernière cloche, ils avaient swigné leurs chaises par les fenêtres dans la cour.

L'idée était bonne, mais le résultat peu discret. Des gros stores jaunis dégueulasses en métal rigide… le vacarme que ça avait dû faire. Les gars avaient été obligés de remonter leurs chaises, d'arranger les stores et de nettoyer la classe avant de partir.

Ben, ces stores dégueulasses là, j'avais les mêmes… 31 ans après mon père !

J'apprendrais par la suite tous ses mauvais coups (et les punitions), tels que la course des mouches pas d'ailes, le cousin qui déjeune au lieu de prier, rester debout sur une chaise avec une gomme collée sur le nez dans la classe des filles, mon grand-père qui

snap un prof[2]*, les chaînes de pupitres, mais surtout l'anxiété scolaire dont j'ai hérité !*

Je m'écarte un peu, mais ça vous donne une idée. Si je vous parle de mon grand-père, c'est pour remplir du temps, car je ne me rappelle rien de Catherine.

En fait, voici ce dont je me rappelle : Catherine et moi, on est au centre d'achats, sur un banc devant le Zellers, et je lui flatte le dos par mimétisme, comme Billy Crystal le faisait dans *When Harry Met Sally*.

Sortie de nulle part, elle m'a embrassé. C'était mon premier french… mon premier mauvais french, en fait.

Beaucoup de langue, trop de salive et aucun plaisir.

[2] Tout part d'une histoire où le gars assis à côté de mon oncle à l'école avait reçu la tablette de son pupitre sur la tête. Le prof avait demandé qui lui avait fait ça, et cet élève avait décidé de pointer, à tort, le jeune frère de mon père. Le professeur, un frère pratiquant, un descendant de la lignée de Dieu, avait asséné une mémorable gifle au visage de mon oncle. Assez mémorable pour que mon oncle ait la main imprégnée dans le visage jusqu'au souper. Mon grand-père, cinq pieds deux pouces, fort comme un bœuf sur les stéroïdes, quand il a vu les empreintes digitales sur la joue de son plus jeune, il lui a demandé de lui raconter l'histoire avec la plus grande exactitude possible.

Mon père m'a relaté que Grand-'pa a déposé sa fourchette en disant : « Je reviens. » Il s'est calmement levé de la table et est parti d'un pas assuré vers l'école, qui se situait exactement à 37 secondes à pied. Son repas n'avait pas eu le temps de refroidir quand il est revenu de sa petite visite à l'école. Il s'est assis calmement à la table et il a dit : « Mon fils, ton prof fait dire qu'il s'excuse. Bon appétit ! » Aucun des enfants Pineault n'a plus jamais eu de réprimandes violentes suite à ça, et le grand tableau en ardoise de la classe avait désormais une fissure qui n'a jamais pu être expliquée.

Je suis parti de là avec tellement d'angoisse.

On était dans le garage de Xavier, je regardais les gars faire des *slides* sur des rails qu'ils s'étaient fabriqués eux-mêmes, avec des matériaux payés de leur poche, avec leur argent de camelot. J'étais assis sur mon skate Element cheap et trop pesant, le souffle coupé par une angoisse que je ne comprenais pas, au milieu d'un groupe d'amis à l'intérieur duquel je croyais ne pas cadrer.

Xavier : Ça va, *man* ?

Moi : Non… j'fitte nulle part, j'suis poche en skate, j'ai pas une cenne, pis je me sens tellement tout seul à mon école.

Xavier : Ben t'as une blonde, c'est cool, non ?

Moi : J'ai pas de blonde !

Xavier : Euh, la fille, Catherine, c'est pas ta blonde ?

Moi : NON ! Ben… j'veux pas, en tout cas !

Xavier : Ben t'as juste à y dire, c't'aussi simple que ça.

Xavier, il savait pas c'était quoi la peur. Il ne voyait que le fun dans chaque situation. Il s'était fait un téléphérique du top de son garage jusque dans sa piscine au fond du terrain. Moi, premier réflexe : « Si la corde pète, on meurt… » Lui : « Imagine la belle drop *qu'on peut se faire dans la piscine, en partant du toit, ça va être malade. »*

1996
13 ans

Personne ne s'est jamais blessé.

Je n'ai jamais fait le

Il m'a dit : « Tu le fais là, maintenant, je vais être à côté de toi ! » Il a pris le combiné du téléphone dans le garage, j'ai composé le numéro de Catherine. Elle a décroché. Dans une discussion concise, je lui ai avoué que je n'avais pas de sentiments amoureux. Elle m'a demandé si on pouvait rester ensemble et essayer de se connaître plus, Xavier m'a fait des gros yeux, sachant que j'allais probablement abdiquer. J'ai donc répondu : « On peut être amis, mais ça ne sera pas plus que ça. » Elle a répondu : « D'accord, merci. »

Je dis pas que, lors de ce téléphone, j'ai eu le même fun que de faire une *drop* du garage à la piscine, mais j'ai eu un feeling similaire à celui que tu dois ressentir quand, finalement, la corde du téléphérique a pas pété. Comme quoi, parfois, s'écouter (avec l'aide des autres), ça peut faire vraiment du bien.

téléphérique.

La *mèche* blonde

Ève

C'est en écrivant ces lignes que je réalise que durant ma jeunesse, c'était l'été, en pause d'école, que je rencontrais des filles et que je leur accordais le plus clair de mon temps (problème que je garderai d'ailleurs toute ma vie).

Ève, elle avait une mèche blonde dans les cheveux. C'était la première fois que je voyais ça. Elle était sportive (un plus), et elle avait les yeux verts. Je la trouvais physiquement de mon genre, mais on n'avait rien en commun. En fait, je pense qu'on se tapait sur les nerfs, qu'on haïssait les amis de l'autre et qu'on s'était mis à se tripper dessus en se niaisant…

Ç'a été deux mois de discussions interminables au téléphone. J'aurai appris que c'est toujours préférable de raccrocher le combiné adéquatement AVANT de parler dans le dos de son interlocutrice.

Je n'oublierai jamais ce moment.

On était dans le sous-sol chez JF, je parlais avec Ève au téléphone. Je raccroche, je regarde JF et lance :

« NON MAIS ELLE GOSSE, QUELLE CONNE ! »

Dans les secondes qui ont suivi, on reçoit un message sur mIRC[3]. JF me regarde et éclate de rire.

Moi : Quoi ?

JF : *MAN*... j'pense que t'as pas raccroché le téléphone.

Moi : Oh... HAHAHAHA !

À ce jour, Ève et moi, on est théoriquement encore ensemble, car on ne s'est jamais officiellement laissés. Après cet appel, on ne s'est jamais relancés ni refréquentés. J'ai eu la chance, quelques années plus tard, de travailler avec elle comme sauveteur. On gardera éternellement cette chimie et ce réflexe de s'écœurer sans aucune bonne raison ; ça devait être notre façon de se montrer qu'on s'appréciait...

[3] mIRC : My Internet Relay Chat. Une des premières plateformes de *chat* sur Internet. C'était seulement accessible pour nous chez JF, car c'était le seul qui avait Internet. C'est le premier à l'avoir eu chez lui, en 1996-1997. Mais sa famille n'a jamais eu de four à micro-ondes ; ses parents disaient que ça donnait le cancer.

Isuzu *Impulse*

Alexandra

Visiblement, je n'avais toujours pas intégré le principe selon lequel c'est OK de dire « mes sentiments ne sont pas réciproques à ton égard » quand j'ai rencontré Alexandra.

C'était la fin de l'été, juste avant d'entrer en secondaire 3. On passait toutes nos soirées chez Dave Villeneuve, pour la simple et bonne raison que ses parents n'étaient jamais là ; on avait accès à une maison, une grosse télé, un Sega Genesis, une console 3DO et une perruche. Pendant qu'on jouait à *Gran Turismo*, les filles faisaient faire des *tricks* à Papille la perruche.

C'est pendant une course que Dave m'a dit : « Elle est pas pire Alex, hein ? » Pour être honnête, je la trouvais parfois cute, mais sans plus. Ça dépendait des jours.

Par contre, je la trouvais ultrasympathique, charmante et tellement attentionnée. Elle s'intéressait à moi dans les partys, elle me parlait autant qu'elle m'écoutait et elle riait à toutes mes niaiseries. Elle riait pratiquement trop.

Ce soir-là, lorsque la nuit était tombée et que les cools avaient sorti leurs bouteilles de Tornade illégalement achetées au dep du coin, les moins cools, nous, on s'était isolés dans la chambre de Dave. Je le trouvais tellement chanceux d'avoir un lit queen à son âge. Faut savoir que moi, j'ai eu un lit simple jusqu'au cégep, sur un mur mitoyen avec la chambre de mes parents.

On était assis sur le lit, côté passager, alors que Michael et Marie-Élaine se frenchaient côté conducteur. Alex et moi, on jasait de tout et de rien, mais surtout, on se regardait dans les yeux et c'est comme si plus rien autour existait, tellement que quand Dave est entré dans sa chambre, il a lancé :

Coudonc, avez-vous pris que'qu'chose ?

On était tellement fusionnés que je me souviens avoir entendu la question et ne pas arriver à y répondre. Perdu dans son regard, je la trouvais magnifique.

Dave était retourné boire avec les cools, en fermant la lumière.

Dans la noirceur de la chambre de Dave, on n'entendait que les bruits de langues qui se liaient et se déliaient à côté.

Alex : Veux-tu t'étendre avec moi ?

Moi : OK ?

On a jasé jusqu'à s'endormir face à face sur l'oreiller. On a été réveillés par le « hum hum » d'un attroupement dans le coin de la chambre.

Ce week-end-là, ça s'était décidé : on était un couple.

Et parfois, ça arrive dans les couples, un débalancement d'amour. Mais là, tristement, c'était un ratio 90-10…

Un soir, je me suis décidé à avoir la conversation qui commence par « faudrait qu'on se parle ». Elle m'a scoopé en me disant : « Justement, je voulais t'appeler, Guillaume. Je sors de l'hôpital, j'ai eu un gros accident de voiture, j'ai reçu plein de vitre dans les yeux, en ce moment je ne vois pratiquement rien. »

Moi : Hein ? Quand ? Comment ? Est-ce que tes parents et toi êtes OK ?

Alex : J'étais pas avec mes parents.

Moi : Tu conduisais ? Mais t'as même pas de permis.

Alex : Non, j'étais avec mon ami John.

WHO THE *FUCK* IS JOHN?!

Moi : Qui ?

Alex : Mon ami John, il est plus vieux, il me faisait un lift en revenant de chez Marie-Ève.

Moi : Ah, euh… Pis y'est-tu OK, John ?

Alex : Non, il est dans le coma…

Moi : Oh mon Dieu, as-tu dit dans le coma ?

Alex : Oui. De quoi tu voulais me parler ? Ça avait l'air important.

Je me disais en moi-même à quel point ça serait lâche de la quitter à ce moment précis. En plus, avec des éclats de vitre dans les yeux, ça devait pas être super bon de pleurer…

Moi : Ahhh, ben je voulais simplement savoir si tu voulais faire quelque chose ce soir avec moi, Luc pis du monde de la gang.

Alex : Mets-en… À ce soir ! Je t'aime à la folie.

Moi : Euh, moi aussi… bye.

Le soir venu, on est dans la cour chez mes parents. Alex est arrivée en vélo, accompagnée de Marie-Ève. Du plus loin que je pouvais l'observer, je n'apercevais aucune lésion oculaire.

Les gars : Salut les filles !

Moi : Hey, tes yeux sont pas pires !

Marie-Ève : Oui, ils lui ont mis un produit, ça aide à cicatriser super vite.

Alex : Mais je vois encore vraiment flou, j'ai eu ben de la difficulté à voir en m'en venant.

JF : Ah, mais vous auriez pas dû prendre de risque pour rien, on aurait pu jouer à *NHL*, nous autres.

J'ai toujours aimé la subtilité désarmante de JF. Quand t'as besoin de connaître tes quatre vérités, c'est LA personne à aller voir.

Alex : Ah ben ça nous dérange pas de vous regarder jouer.

JF : Nous regarder flou, tu veux dire !

Alex et Marie-Ève : Haha, est bonne JF !

Luc me chuchote à l'oreille : « Tu le sais, hein, que c'est de la crisse de marde, son histoire d'accident, pis de yeux qui cicatrisent en une journée ? »

Moi : Tu penses ?

Luc : Check ben !

Luc : Alex, c'était où ton accident ?

Alex : Sur la 116, près de Saint-Hyacinthe.

Luc : T'arrivais d'où ?

Alex : Saint-Hilaire

Luc : Quel type d'accident ?

Alex : Un face-à-face.

Luc : T'es chanceuse de pas avoir le nez cassé, avec les *airbags*.

Marie-Ève : Y'en avait pas.

JF : T'étais là, Marie-Ève ?

Marie-Ève : Non, mais je connais l'auto de John.

Luc : C'est quoi son char ?

Alex et Marie-Ève : Un Isuzu Impulse

Luc : Quelle couleur ?

Marie-Ève : Coudonc, c'tu un interrogatoire ?

JF : Ben non, il s'intéresse à vous, les filles !

Luc : Faque, quelle couleur ?

Alex : Blanc.

Marie-Ève : Ouin, blanc !

Luc : Ç'a du fesser fort si lui y'est dans le coma.

Alex : Vraiment fort.

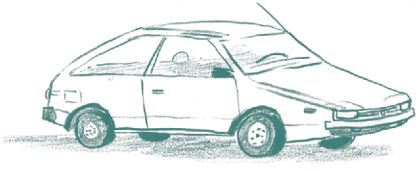
Luc : T'as été chanceuse en maudit.

Alex : Vraiment chanceuse.

Moi : Bon ben, je pense qu'on peut aller jouer à *NHL*.

Luc : Attends, dernière question… Y'est hospitalisé où ?

Alex : Euh… À Saint-Hilaire…



JF : J'savais même pas qu'il y avait un hôpital à Saint-Hilaire…

Marie-Ève : Ben non, Alex, t'es mêlée, c'est à Saint-Hyacinthe…

Moi : Hey, peu importe, ce qui compte, comme ma mère dirait, c'est que tu es en santé.

JF : C'est ben vrai, on est bien contents que tu sois en pleine santé après ton face-à-face.

Luc : Un cadeau du ciel.

On est descendus au sous-sol et on a joué à *NHL 1995* au Super Nintendo pendant toute la soirée, jusqu'à ce que les filles se tannent des remarques des gars telles que : « Beau plaquage, on dirait le face-à-face d'Alex. Y doit voir flou ! » Ou encore : « C'te but-là, je le dédie à John, dans le coma à l'hôpital de Saint-Hilaire… »

Les filles : On va faire un boutte, nous autres.

Moi : On se rejase bientôt.

Alex : Bye, je t'aime Guillaume.

Moi : Soyez prudentes sur le retour.

Une fois les filles parties.

Moi : Les gars, c'était pas subtil votre affaire.

JF : On était aussi subtils que la véracité de son histoire.

Luc : C'est-à-dire PAS PANTOUTE.

Moi : Vous pensez ?

Je suis du type ultranaïf. J'ai toujours cru qu'il y avait du bon dans tout le monde et été du genre à me faire des accroires.

Luc : Voyons Pineault, c'est sûr que tu niaises.

JF : On devrait appeler à l'hôpital.

Luc : Oui !!!

Je l'ai fait. J'ai appelé à l'hôpital de Saint-Hyacinthe. La dame au téléphone m'a poliment mentionné : « Je ne peux rien divulguer des informations personnelles des dossiers que nous avons, mais je peux quand même vous dire qu'il n'y a pas de John dans le coma ici. »

Et dans mon grand déni classique, on a poussé nos recherches un tantinet plus loin. Le lendemain, afin de clarifier les choses une fois pour toutes, on a appelé dans les cours à scrap et les garages sur la 116 entre Saint-Hilaire et Saint-Hyacinthe, afin de savoir si une Isuzu Impulse avait fait son entrée récemment. Et pour boucler la boucle, Luc avait appelé chez Alex en se faisant passer pour un « ami ».

Mère d'Alex : Oui allô ?

Luc : Salut, j'appelais pour savoir comment allait Alexandra.

Mère d'Alex : Ah, elle n'est pas là pour l'instant, je peux prendre le message ?

Luc : Est-ce qu'elle est à l'hôpital pour des tests pour ses yeux ?

Mère d'Alex : Hein ?!

Luc : Alexandra a eu un accident de voiture, et comme elle a eu beaucoup d'éclats de vitre dans les yeux, on voulait être certains qu'elle est OK !

Mère d'Alex : Je pense que vous avez le mauvais numéro…

Luc : Non non, c'est la bonne. Alexandra Lafleur. C'est juste qu'avec John dans le coma… on s'inquiétait.

Mère d'Alex : Qui parle, là ?

Luc : C'est son ami Jean-Benoit, vous lui direz de me rappeler quand elle ira mieux, au revoir.

Clic.

Dans la soirée, j'ai eu un appel d'Alex. Elle voulait savoir si j'avais téléphoné chez elle en me faisant passer pour « Jean-Benoit ». Je lui ai juré que *MOI*, je n'avais pas appelé.

Alex : Je te crois pas, Guillaume Pineault.

Moi : Ben moi, je ne crois en rien ton histoire d'accident.

Elle m'avait raccroché au nez.

Ç'a marqué la fin de la relation. On ne s'est jamais vraiment reparlé de ça. On s'est recroisés rendus à la polyvalente. Je l'ai eue dans certains de mes cours

de secondaire 4 et 5, mais elle restera tout de même plus une connaissance qu'une amie.

C'est là que j'ai compris, dans mon cerveau d'ado, que ça faisait clairement trois-quatre relations avec le même *pattern*, où je n'étais pas certain de ce que je voulais, de ce que je recherchais ou de ce que j'attendais de l'autre.

Je me sentais bien seulement avec mes amis de gars, et je n'avais plus vraiment d'affinités avec les filles… Au point où je m'étais questionné : « Coudonc, j'suis-tu gai pis je le savais pas ? » La réponse était non. Je n'avais aucune attirance envers les hommes, mais j'en étais aussi à un point où aucune des filles que je côtoyais ne m'attirait non plus.

J'ai vogué dans ce feeling de latence émotionnelle pendant un an et demi.

Elle *r'viendra* pas, *Camille*

Camille

Mon arrivée en secondaire 3 n'a pas été facile. Je passais d'une minuscule école à la polyvalente Hyacinthe-Delorme, où fusionnaient les niveaux 3-4-5 de plein d'écoles différentes.

Étrangement, même si je retrouvais plusieurs de mes amis dans cet établissement scolaire, je me sentais un peu seul.

Afin de fuir cette solitude et de ne jamais être une seconde dans ma tête, je m'étais forgé un horaire présidentiel. Je passais le plus clair de mon temps dans les piscines du centre culturel et du cégep, à m'entraîner au water-polo. Ça avait lieu les matins (avant l'école), les soirs et les week-ends. Je passais 14-15 heures par semaine à la piscine, en plus de travailler comme camelot au quotidien, tout en essayant de ne pas échouer à mes cours.

Je me valorisais beaucoup à travers le sport. Et mon coach avait mis en place un système de pointage en attribuant des bourses aux meilleurs joueurs, je mettais donc les bouchées doubles pour nager encore plus vite et perfectionner la précision et la puissance de mes tirs au but, ce qui m'a aussi donné la réputation d'être un « mangeux de ballon ». Un but valait deux points et une passe en valait un, vous comprendrez donc que je n'étais pas le plus grand passeur.

J'avais une technique infaillible pour compter : tirer directement dans la face du gardien au premier lancer de la *game*... Par la suite, je savais que j'étais dans sa tête et j'avais plus de facilité à compter.

Vous vous dites sûrement que je m'éternise sur des détails inutiles au sujet du water-polo, et vous n'avez pas tort. Mais c'est pour vous démontrer à quel point c'était le centre de ma vie.

Le water-polo m'a donné le sens des responsabilités, m'a montré la ponctualité, l'assiduité, la rigueur et le dépassement de soi. Il m'a donné une *shape* de nageur et les capacités physiques pour réussir les tests de sauveteur. Il m'a offert une échappatoire et une zone de défoulement à l'âge ingrat de l'adolescence, et a donné un sens à ma vie pendant plusieurs années.

Surtout, il m'a permis de me faire un cercle d'amis que j'ai encore à ce jour !

Petit bond dans le temps

Le secondaire 3 se termine, je poursuis ma *run* de journaux, je coache maintenant le water-polo pendant l'été, je passe donc la majeure partie de mon temps à la piscine Saint-Joseph.

Mon statut de meneur parmi les pointeurs de water-polo me donnait une certaine assurance et une

confiance en moi, et il paraît qu'à ce moment-là, je dégageais bien malgré moi un certain charisme.

J'étais maintenant invité dans des partys de monde que je ne connaissais pas, notamment les filles de l'international.

Novembre 1998. J'avais été invité dans un party privé au sous-sol chez Émilie Bellefeuille. J'étais le centre de l'attention dans cette soirée exclusive, un peu comme l'invité spécial au *Dîner de cons*, mais dans le bon sens.

Contrairement à elles, je n'étais pas issu de l'international, moi. J'étais au régulier, j'étais donc différent, et en plus, je les faisais rire.

(Bon, plus j'y pense, plus ç'a l'air du *Dîner de cons*...).

Bref, pour ces filles, j'étais mystérieux, comique et sportif. J'étais crissement heureux d'être dans ce sous-sol-là. Camille et Joanie, je les avais remarquées à mon arrivée à la PHD, mais je n'avais jamais vraiment osé leur adresser la parole. Et ce soir-là, tout était parfait au party VIP. Je ne sais pas comment ça s'est produit, mais tout était aligné pour moi, il n'y avait pas de malaise, je n'avais pas de creux de vague, les discussions étaient fluides, j'étais drôle et divertissant, les gens riaient, tout semblait rouler de mon bord. Je me sentais bien.

Avant que nos vélos se transforment en citrouilles, Nicolas et moi avons pédalé comme jamais jusqu'à mon domicile familial, avec l'énergie de deux gars qui sortent d'un party parfait. On est débarqués dans le sous-sol, on a ouvert le divan-lit et on a débriefé notre soirée. Je ne sais pas si Nicolas était en mission secrète, mais j'ai le souvenir qu'il me questionnait pas mal et me demandait de lui expliquer ce qui m'attirait chez chacune des filles.

Je lui retournais les questions, ce à quoi il répondait : « Moi, je les trouve toutes belles, les filles, mais je les connais depuis quatre ans. Toi, c'est nouveau, dis-moi sur qui t'as trippé. »

OK.

Bon, Émilie : un véritable cœur sur deux pattes, cette fille-là.

Je m'abstenais de faire des commentaires sur ce qui m'attirait chez elle, parce qu'elle sortait avec JP (le gars qui, quand on était plus jeunes, m'avait montré mon premier *Playboy*). Je lui devais bien ça, ne pas tripper sur sa blonde.

Joanie : cheveux noirs, yeux bruns, jolie, *funny*, mais on dirait que je ne la comprenais pas. Avec elle, ce n'était jamais clair si elle riait AVEC moi ou DE moi. C'est le

genre de fille qui, pendant que tu te confies et que tu es investi émotionnellement dans un sujet, peut tout arrêter pour dire : « Man*, ton majeur droit est* weird. » Et tu ne peux pas l'envoyer chier, de peur que tout le monde ne regarde que ton majeur afin de confirmer qu'il est *weird*. En passant, mes majeurs sont ben corrects, c'est juste des doigts foulés de gars de water-polo.

MAIS CAMILLE…

Camille, j'aurais pu en parler toute la nuit : j'avais remarqué, scruté, observé, admiré chacun de ses traits, chacune de ses paroles et chacun de ses rires… Mais question de ne pas avoir l'air trop intense, l'ado en moi avait répondu à Nic : « Camille, elle est cool c'te fille-là. »

Camille, elle était plus que « cool ». Elle émanait la gentillesse, l'empathie, l'écoute, la tendresse, le bonheur, tout ça dans une beauté admirable. Une aurore boréale. Un spectacle que tu ne peux jamais arrêter de contempler. La regarder dans les yeux me terrorisait, me gênait et m'apaisait à la fois. Un regard unique, soit dit en passant, car elle portait des verres de contact mauves.

Elle était petite et menue, elle avait les cheveux presque jusqu'aux fesses, une camisole à bretelles spaghetti qui dénudait ses épaules délicates et qui permettait d'observer la découpe parfaite de ses clavicules. Elle avait un rire qui soulage les souffrances, un rire que j'essaierais toute la soirée d'aller chercher et d'alimenter… Mon seul et unique but, désormais, ne sera plus d'avoir des bonnes notes à l'école, d'être le premier compteur au water-polo ou de faire du cash comme camelot pour pouvoir m'habiller au Escapade Boardshop, non. Mon seul et unique but sera de faire rire Camille.

Rire au point de faire perler ses yeux et dériver ses verres de contact mauves. Quand elle riait, ses joues se creusaient à l'avant pour former de magistrales fossettes, et se gonflaient à l'arrière comme celles d'un enfant au cœur pur qui stocke des bonbons en réserve.

Camille, elle n'avait besoin d'aucun maquillage. Le simple reflet de ses lèvres humectées naturellement avait été suffisant pour me faire frissonner dans la colonne quand elle les avait posées sur mes joues en me disant : « Bonne soirée, c'était super le fun, j'espère qu'on va se recroiser bientôt. »

Ce à quoi j'avais répondu : « VRAIMENT. » (Le mot le moins exact pour répondre à cette affirmation.)

C'est tout ça qui se cachait, en réalité, sous : « Camille, elle est cool c'te fille-là. »

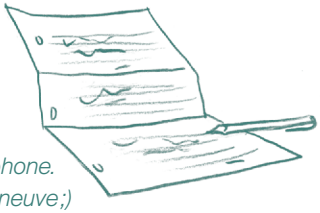
Après l'interrogatoire de Nicolas, je m'étais endormi en pensant à Camille et à ses yeux mauves.

Un mois plus tard, après quelques soirées à jaser au téléphone avec les filles en duo avec Nicolas, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai écrit une lettre à Camille pour lui avouer mon amour.

Je pense que ce sera mon « Je t'aime » le plus rapide sans connaître immédiatement le dénouement. Au stylo bleu, sur une feuille lignée, j'ai terminé la lettre comme ceci :

[...] C'est suite à ce party que je n'ai cessé de penser à toi... Je crois que c'est cette soirée-là que je suis tombé en amour. J'ai attendu tout ce temps pour te le dire parce que j'étais gêné, et je sais que tu es sortie avec J.V. et je ne voulais pas lui faire de la peine en allant trop vite...

Mais là je te le dis,
Je t'aime.
Guillaume



P.-S. – Voici mon numéro de téléphone.
P.-S. – J.V., c'est pas Jacques Villeneuve ;)

Je lui ai remis la lettre le soir du vendredi 4 décembre 1998.

Ce soir-là, le téléphone a sonné. J'ai laissé deux sonneries (de courtoisie), mais en réalité, j'étais rentré en courant de l'autobus à la maison et j'étais assis dans ma chambre à côté du téléphone, d'un coup que...

Ç'a été le début de mon premier amour. Apparemment, on vit trois grands amours...

Je confirme sans l'ombre d'un doute que celui-là, c'était le premier d'une belle trilogie.

Avoir une blonde au secondaire, c'est le top. Jamais plus tu n'es seul. Tu sais automatiquement où aller quand la cloche sonne, tu sais avec qui tu dînes, tu sais avec qui tu te rends jusqu'à la porte de ta classe. Tu le sais qu'à la Saint-Valentin, tu ne vivras pas le malaise de « je vais-tu recevoir une carte dans le courrier du cœur ? ».

Si tu te sens seul, si tu veux parler, si tu veux t'amuser, si tu veux frencher, si tu veux un câlin, tu as accès à cette personne, en exclusivité. Camille a nettement embelli mon secondaire. Je n'ai jamais eu autant envie d'aller à l'école.

Notre premier party « de couple », c'était chez Anthony Flibotte, en milieu plus rural. Les gens s'étaient naturellement divisés en groupes dans le sous-sol. Nous,

on était dans la chambre d'Anthony. Camille assise en tailleur (dans le temps, on disait assise en Indien), moi couché sur le dos, elle qui jouait dans mes cheveux. On s'était embrassés et, gêné, j'avais dit : « Je n'ai jamais frenché. » Elle était partie à rire.

C'était faux. J'avais déjà « mal frenché » en secondaire 2, mais je ne voulais pas qu'elle le sache. Elle m'avait dit :

« T'en fais pas, on va pratiquer. »

La première affaire que j'ai faite, une fois les langues dénouées après ce premier « bon french » ? Je suis sorti en courant pour aviser mes chums de gars que c'était la chose la plus exceptionnelle au monde. Ils étaient contents pour moi, mais, sans m'en rendre compte, je tournais le fer dans une plaie dont je ne connaissais pas l'existence.

C'était pas juste ma première VRAIE blonde, c'était pas juste mon premier BON french, j'étais également le premier de mon cercle d'amis à vivre tout ça. J'étais le pionnier d'une gang en pleine puberté, dans ce long périple vers l'épanouissement sexuel. Et c'était la même chose pour Camille.

On a franchi chacune des haltes dans un respect mutuel, en prenant notre temps. Je me rappelle même qu'elle lisait un livre sur la sexualité, un peu dans le

genre de *Full sexuel*, qui sortira un peu plus tard. Elle me lisait les passages qu'elle trouvait importants et intéressants.

On avait établi toute la confiance possible dans nos entourages, en prenant notre temps. On avait passé nos premières soirées seuls dans le sous-sol à écouter des films, à se coller et à s'embrasser. Quand nos parents nous demandaient de monter à l'étage ou faisaient une descente surprise, on n'était jamais pris en flagrant délit. On respectait les couvre-feux. On était des ados modèles.

Ce qui nous a amenés à faire nos premières expériences de la sexualité… ailleurs que dans nos domiciles. C'est la beauté des différents types d'éducation. Chez les Pineault, il était hors de question qu'une fille dorme dans mon lit. Même chose chez Camille. Par contre, chez le père d'Émilie, on pouvait rester à coucher lors des partys. Même chose chez Gros Luc. Une fois par année, à son anniversaire, il faisait un énorme party. Tout le monde pouvait dormir au sous-sol, aucune inspection parentale. C'était des partys classés 16+.

XXX

Notre première fois a eu lieu quatre mois après nos débuts, le soir de la fête à Gros Luc, ce qui a aidé à graver la date à tout jamais dans ma tête. C'était aussi le week-end du tournoi cadet de water-polo à Saint-Hyacinthe (et le week-end des recruteurs pour l'équipe du Québec).

J'y ai joué le match de ma vie… On perdait 10-4 à la mi-temps. Ce soir-là, Simon Langelier (mon centre) et moi sommes devenus Pippen et Jordan. J'ai compté 7 buts sur des passes parfaites de Simon, pour terminer le match 11-10.

Je suis arrivé au party les yeux encore chlorés, gonflé à bloc de notre victoire à l'arraché, mais surtout, très heureux de retrouver Camille hors de nos balises parentales.

Qui disait party entre amis disait couples dispersés qui se frenchent dans le sous-sol, gars qui grattent la guitare comme des rock stars sous les regards de quelques groupies sur la Boomerang, pendant que les jaloux sans talents musicaux se rabattaient sur la Black Label.

De mon côté, je ne buvais pas, je ne consommais pas de pot non plus, j'étais trop dans le sport, et surtout trop peureux des effets secondaires. Mes parents, encore plus peureux que moi, m'avaient bien « drillé »

comme quoi c'était illégal, le mal en personne, un ticket première classe pour

LES FLAMMES DE L'ENFER

Pour vous donner une idée, la première fois que j'ai voulu fumer, j'ai soufflé DANS le joint. J'étais donc le porte-étendard de la vision de mes parents et, par le fait même, le chum un peu gossant qui disait à Camille qu'elle ne devrait pas boire et encore moins fumer...

La soirée battait son plein, jusqu'à ce que le coup de la fatigue sonne et que la fête s'estompe. Les plus courageux ont continué à jaser au salon, les moins chanceux sont retournés chez eux, et les autres ont commencé à aller se coucher.

«Les autres», c'était nous autres. Gros Luc, tel un gentleman, nous avait laissé sa chambre, à Camille et moi et à nos amis Émilie et JP. On s'y est dirigés un peu nerveusement.

Émi et JP étaient au pied du lit sur un matelas gonflable, Camille et moi avions le grand lit queen surélevé. Sous l'immense couette, le son est devenu feutré comme un soir d'hiver, nos corps se réchauffaient, nos mains se baladaient et nos langues s'unissaient. On s'aimait. Et soudainement, dans le noir, JP nous lance quelque chose.

Émi : Tenez les amis !

Moi : C'est quoi ?

(IL FAISAIT NOIR, OK ?)

JP : Pas mal certain que tu sais c'est quoi !

Camille *(en chuchotant)* : C'est un condom, veux-tu qu'on l'essaye ?

Je ne sais pas s'il existe une émotion au-delà de l'extase… Mais je n'y suis pas parvenu immédiatement. J'ai ressenti un immense bonheur, parfaitement balancé entre excitation et angoisse totale, quand mon cerveau est retombé hyperconscient de mon environnement (une fin de party dans une chambre, une porte pas barrée, et Émi et JP au pied du lit).

Moi : T'es certaine, t'as pas peur qu'on nous entende ?

Camille : On a juste à prendre ça doux, sans faire de bruit.

Gros Luc est entré dans la chambre, saoul de sa fête de 16 ans, et s'est couché directement sur le plancher, du côté droit du lit…

Camille et moi, on s'est tassés le plus loin possible vers la gauche et, patiemment, on a attendu d'entendre les respirations qui nous prouveraient que tout le monde dans la pièce dormait officiellement. Le plus subtilement possible, aux petites heures du matin, on a consommé notre amour pour la première fois. On a dormi collés et, le lendemain matin, je (mon père) suis allé la reconduire chez elle. J'ai passé le reste de la journée couché sur le dos, dans mon lit, à repenser à chacun des instants de ces 2 minutes 30 secondes.

Jusqu'à ce que, à 14 h 37, mon père passe devant ma chambre et me dise : « C'est à quelle heure ton match aujourd'hui ? »

Moi : FUCKKKKKKKKKKKKKKK !

Mon père : Qu'est-ce qui se passe ?

Moi : Je jouais à 11 h et à 16 h.

Mon père : Bon ben, on part dans pas long pour ton match de 16 h…

J'ai tenté la technique « comme si de rien n'était ». Je suis arrivé en maillot sur le bord de la piscine pour le match de 16 h. Je me suis échauffé avec les gars qui étaient en crisse contre moi (en raison de la défaite du matin), mais c'était rien comparé au coach. Il m'a à peine regardé, il ne m'a pas adressé la parole, et il ne m'a pas fait jouer. J'ai passé les quatre quarts sur le banc à regarder mon équipe perdre sans rien pouvoir faire.

J'ai terminé le tournoi deuxième meilleur compteur en ayant manqué deux matchs. À la fin du tournoi, quand les recruteurs ont soumis la liste des joueurs de Saint-Hyacinthe qu'ils voulaient sur l'équipe du Québec, il y avait trois noms : moi, Simon et un autre gars. Seulement deux gars ont été envoyés. Ça fait 23 ans de ça, Coach est maintenant un de mes meilleurs amis, et je ne rate aucune occasion de le lui remettre sous le nez.

Coach : As-tu checké les filles au polo aux Olympiques ?

Moi : Depuis 1999, quand je regarde du polo, je pleure. Ça me rappelle trop l'équipe du Québec.

Coach : C'était comment ton show à Brossard ?

Moi : Le public était en feu, un peu comme moi pis Simon dans la remontée de sept buts.

Coach : Veux-tu aller au cinéma ?

Moi : Pas autant qu'aller sur l'équipe du Québec, mais OK !

Un peu comme mon aventure avec l'équipe du Québec, mon histoire avec Camille s'est terminée sans que je ne le décide.

Un an et demi à cacher des condoms dans la pochette de ma raquette de ping-pong, à manger des crèmes glacées au Palais des 1000 glaces, à faire du vélo

entre Saint-Joseph et l'Assomption, à revenir de l'école à pied pour passer le plus de temps possible avec elle, à signer présent à toutes les sorties scolaires qui pouvaient l'impliquer. Elle m'a appris à faire du snowboard, à vaincre ma peur des manèges, à compléter mes devoirs de math 436, elle m'a fait connaître Tori Amos, Cake et Louis Armstrong. Elle m'a organisé mon premier *surprise*, elle m'a fait vivre mon premier amour, elle m'a soutenu dans mes *ups and downs* (du refus à l'École de police à ma crise d'appendicite, en passant par mon deuil interminable de l'équipe du Québec et à notre animation du gala de fin d'année), en plus de m'accompagner au bal de finissants.

Camille, elle a été super sur toute la ligne. C'était unanime. Mes amis, ma famille, les profs, tout le monde était sous son charme.

Et moi dans tout ça, j'ai quand même réussi à tranquillement trouver le moyen de douter de son amour. J'ai perdu confiance en elle en me faisant croire que c'était parce que j'étais anti-drogue et anti-alcool, alors que j'étais surtout psychorigide. J'ai compris, beaucoup plus tard, que c'était en MOI que je n'avais pas confiance. Avec toutes mes craintes et mes réflexes de sabotage, j'ai réussi à la repousser. Je ne comprenais pas comment une fille aussi extraordinaire et aimée de tous pouvait m'aimer, moi.

Je suis devenu un cœur insécure sous une carapace d'orgueil.

Je ne sais pas combien de fois j'ai dit la phrase : « C'est sûr que tu vas me laisser, tu dois tripper sur quelqu'un d'autre. » Ce moment a fini par arriver.

Au bal, elle était de loin la plus belle de la soirée. Plusieurs des filles regrettent leur choix en se voyant en couleur pastel sur des photos des années plus tard. Camille y était allée en toute simplicité, dans une magnifique robe blanche.

On était à table en train de parler de l'été à venir lorsqu'ils ont annoncé la reine et le roi du bal de la promotion 2000.

La reine est nommée : Michelle Boies.

Le roi ?

GUILLAUME PINEAULT

Mon manque de confiance ne réalisera pas tout de suite que c'était mon nom qui venait d'être nommé. Je me suis levé pour aller à la salle de bain, puis j'ai entendu Camille me dire : « Tu t'en vas où ? C'est toi le roi du bal, c'est malade ! »

Au bal, puis à l'après-bal, tout le monde n'avait que de bons mots. On a passé une soirée magnifique, car ce soir-là, ma couronne avait donné un boost à ma

confiance. Il y avait Dieu, la reine Élisabeth, pis moi. Je n'aurai peut-être pas de statue à mon nom, mais tout le monde se rappellera que j'étais le roi du bal, promotion 2000.

(PERSONNE NE SE SOUVIENT DE ÇA !)

Mais comme toute bonne chose a une fin, le naturel est revenu au galop.

Notre histoire s'est terminée dans un party, le 27 juin 2000 (cinq jours après le bal). C'était chez Ben Gosselin[4], un gars qui avait été renvoyé de l'école parce qu'il vendait du pot. J'étais fâché parce que Camille avait fumé une puff. Je l'ai fait sentir inadéquate en l'ignorant et en étant bête toute la soirée… Elle a fini par me traîner dehors et, sur le trottoir, dans le plus grand des calmes, m'a dit :

« Guillaume, je t'aime, mais je vais avoir besoin d'une pause pour réfléchir. Considère que c'est terminé. »

Je suis resté muet, complètement brisé de l'intérieur et dans un déni profond. Je suis parti en vélo vers la maison.

[4] Ben était de loin le gars le plus populaire de la polyvalente. J'apprendrai le soir de ce party que selon les votes, c'était lui, le roi du bal, mais qu'en raison de son expulsion de l'école, j'étais arrivé bon deuxième et que j'avais donc été le roi du bal par intérim.

La nuit porte conseil, mais je n'ai pas dormi de la nuit. J'ai donc attendu une journée de plus avant de la contacter... Le surlendemain, première heure, je l'ai appelée en pleurant : « Ça se peut pas, j'm'ennuie trop. » Elle m'a réitéré son besoin d'avoir du temps, tout en me rassurant qu'elle aussi s'ennuyait.

Elle a décidé de partir en Ontario, deux semaines chez sa tante. Deux semaines que j'ai occupées en écrivant une longue lettre d'amour d'adolescent en détresse... 27 pages

RECTO
VERSO

avec des photos, des paroles de chansons en anglais, des poèmes horribles et beaucoup d'espoir.

Mes chums étaient au rendez-vous. J'avais eu beau les avoir négligés un peu dans la dernière année et demie, ils s'étaient donné le mandat de me changer les idées. On était quelques-uns à s'être fait remercier de nos services amoureux à la fin de l'année scolaire. La séparation a aussi coïncidé avec mon entrée dans le fabuleux monde des sauveteurs, comme « temps partiel » à la piscine Saint-Joseph.

C'est donc en pleine peine d'amour que j'ai fini par accepter de boire de l'alcool avec les chums et les sauveteurs dans le seul bar qui ne cartait pas rigoureusement à la porte : La Québécoise. Quatre soirs de suite, j'ai procédé à m'ouvrir la face à la Coors Light cheap coupée avec de l'eau pour 2,50 $ le bock. Chaque soir se terminait de la même manière : au-dessus de la poubelle en face du bar. Des souvenirs magiques. L'avantage d'avoir 16 ans, c'est le foie flambant neuf.

1er juillet 2000. C'était le troisième mariage de mon grand-père. Toute la famille était réunie et tout le monde, sans exception, me demandait pourquoi je n'étais pas accompagné. Jusqu'à ce que…

Ma tante Carole : Guillaume, elle est où Camille ?

Ma mère :

ELLE R'VIENDRA PAS, CAMILLE

J'entends encore l'écho résonner dans le haut plafond de l'église…

ELLE R'VIENDRA PAS, R'VIENDRA PAS, DRA PAS… CAMILLE … MILLE, MILLE….

Le soir du 5 juillet, j'étais de retour à La Québécoise en train de poursuivre la tradition quand une main s'est posée sur mon épaule.

Je me retourne. Camille était là, de retour de l'Ontario à l'avance…

Camille : On peut se parler à l'extérieur ?

Moi : Oui, bien sûr, t'es déjà revenue !

Camille : Oui, j'm'ennuyais trop.

La chaleur que j'ai eue dans le cœur à ce moment-là !

Camille : J'm'ennuyais trop… de tout le monde.

Moi : J'comprends.

Camille : T'as l'air bien, Guillaume. Ça te fait full bien, ton collier de billes de bois.

Moi : C'est les sauveteurs, on s'est tous acheté ça, c'est ben à' mode y paraît… Toi aussi t'as l'air bien… As-tu pris le temps de réfléchir un peu ?

Elle s'est mise à pleurer. J'ai pas eu besoin de mots, j'avais compris à ce moment-là que ce n'était pas des larmes de joie. Je l'ai prise dans mes bras. Elle s'est blottie en pleurant davantage[5].

Moi : C'est correct…

[5] Étrangement, je sais que les larmes de joie coulent vers les coins extérieurs des yeux, alors que les larmes de tristesse coulent vers les coins internes. Faque je sais que Bruce Willis a des fausses larmes à la fin d'*Armageddon* !

Camille : J'veux tellement pas te faire de peine.

Moi : Je vais passer au travers… sois pas triste pour moi. (Je me suis mis à pleurer aussi.) Je te jure que je vais être correct, fais-toi z'en pas, j'veux juste pas que tu sois triste.

Camille : J'peux pas croire que c'est toi qui me consoles !

Dans une longue étreinte, j'ai attendu que les saccades de son diaphragme en sanglot s'apaisent.

Camille : Veux-tu un lift ?

Moi : Oui, si tu veux. J'ai une lettre pour toi ; même si ça change rien, j'aimerais ça te la donner.

Elle m'a déposé à la maison, je lui ai donné l'immense lettre dans une enveloppe jaune cachetée, on s'est fait un dernier câlin et elle est repartie dans sa Tercel bleu marine.

Je suis rentré, les yeux comme des barricades qui tiennent à peine le coup. Mon père, qui avait reconnu la Tercel, m'a dit : « Ça va mon fils ? C'était Camille ? »

Moi : Elle r'viendra pas, Camille…

***

La vie fait bien les choses, les amis étaient plus dispos que jamais. Il y a une solidarité chez les garçons, un genre de code d'honneur inébranlable, que j'ai

observée au fil des ans. Même si un de nos *boys* nous a délaissés pendant une semaine, deux mois ou sept ans, quand il tombe au combat de l'amour, on se précipite à la rescousse.

Cet été-là, JF et Luc ont été mes bouées de sauvetage, mes gardes du corps, mes Jedis contre la morosité. On se tenait pas mal occupés avec notre nouvelle passion : sortir veiller illégalement.

Jusqu'à ce qu'arrive l'inévitable.

Mi-juillet, deux semaines après ma séparation, Gros Luc débarque chez moi : « Faut que je te parle, Slim[6]. » Je me disais : « Coudonc, qui est-ce qui est mort pour que ce soit aussi solennel comme préambule ? »

Gros Luc : Assis-toi

Moi : Tabarnane, t'es donc ben intense Big, ça va-tu ?

Gros Luc : C'est Camille...

Moi *(le souffle coupé)* : ...

Gros Luc : Elle a un nouveau chum. Je suis désolé, *man*.

[6] Comme je l'ai toujours appelé GROS LUC ou BIG LUC, il s'était mis à m'appeler Slim, depuis la sortie de la chanson *The Real Slim Shady*, d'Eminem, le 18 avril 2000. Ça restera à jamais.

J'étais assis, abattu, désemparé. J'avais beau être en position verticale, j'avais l'impression que j'étais une flaque qui gisait au sol, comme si on m'avait arraché la colonne d'un coup sec. On venait de me percer le cœur.

Soudainement, plus rien n'avait de sens... Je défilais en boucle la dernière année et demie, additionnée à la semaine de pause, et aux deux semaines post-rupture...

OÙ ?

QUAND ?

QUOI ?

COMMENT ?

POURQUOI ?

Mais surtout...

QUI ?!

Gros Luc : C'est William.

Moi : Hein ? Ben non !!

William, c'était devenu un ami en secondaire 5. On se connaissait, on s'était déjà affrontés au hockey. On s'était liés d'amitié dans la conception du gala de fin d'année, que j'animais avec Camille et ses amies. On était les deux comiques du groupe.

Gros Luc : Paraît que quand William a su que c'était fini, il est allé cogner chez Camille pour lui avouer son amour… J'pense pas qu'ils ont joué dans ton dos, Slim.

Moi : …

Je ressentais un mix de mal de cœur et de rage, ça bouillait dans mon cerveau, des saccades d'images, de moments, de discussions et de souvenirs déferlaient.

Gros Luc : J'peux-tu faire quelque chose ?

Moi : Je vais l'appeler !

Gros Luc : J'pense pas que ce soit la chose à faire, *man*. Laisse décanter…

J'ai décroché le combiné.

Gros Luc : *Man*… Sérieux, fais pas ça…

Moi : VA. M'ATTENDRE. DEHORS !

Gros Luc est sorti s'asseoir dans la chaise balançoire sur rails. J'ai appuyé sur le premier bouton « appel rapide » de la sélection de 6.

Camille : Oui allô ?

Moi : Camille s'il vous plaît.

J'étais tellement sur les nerfs, j'avais beau lui avoir parlé si souvent que j'aurais pu discerner sa voix dans une foule, ce jour-là, au téléphone, je ne l'ai pas reconnue.

Camille : C'est moi.

Moi : Comment t'as pu me faire ça ?

Camille : Euh...

Moi : WILLIAM ?!

Camille : Écoute, c'est un hasard Guillaume...

Moi : ÇA TE TENTAIT PAS DE ME LE DIRE ?

Camille : William voulait te l'annoncer lui-même.

Moi : Y'aura pas besoin.

Camille : J'voulais pas te faire de peine, Guillaume.

Moi : Tu me rappelleras quand tu comprendras la peine que j'ai, ou la journée où t'auras aussi mal que moi.

CLAC.

Je suis sorti, en furie...

Gros Luc : Pis, ça t'a-tu fait du bien ?

Moi : Crissement pas.

Mon père : C'qui s'passe, les gars ?

Moi : Camille a un nouveau chum.

Mon père *(en faisant la moue)* : …

Moi : C'était MA blonde, a pouvait pas me faire ça.

Mon père s'est assis à côté de nous, en faisant un son de père qui s'assoit (haaaaaa mmmmmphh…) et il m'a dit : « Guillaume, un humain, ça n'appartient jamais à un autre humain. »

Rien de plus, rien de moins.

C'était peu de mots, mais ces mots-là ont eu une grande portée dans mon cerveau foisonnant de mauvaises pensées. Cet après-midi de juillet là, complètement démoli, j'ai mis une première brique à ma fondation : « Un humain, ça n'appartient jamais à un autre humain. » Ç'a été le début de ma compréhension du consentement.

Quand ben même je l'appellerais chaque jour en la harcelant avec ma peine, en lui disant que je l'aime…

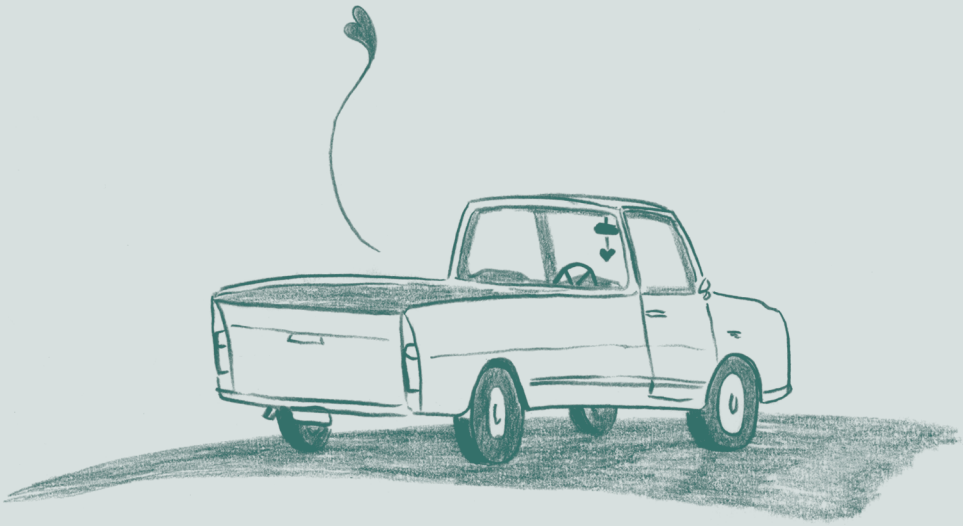
ELLE NE M'APPARTIENT PAS !

De ce principe-là découle tout le reste. Ça prend l'approbation de l'autre pour que tu l'appelles, la textes, lui parles, la fréquentes, la touches… Une si petite phrase, à ce moment précis, que je n'aurais probablement jamais entendue sans cette fin avec Camille.

Bon, dans la même année, mon père m'a aussi dit : « Guillaume, dans chaque cœur d'homme, y'a une petite boîte de pick-up. » J'aime bien me dire que mon père est un génie de la devise. Peut-être que chaque boîte de pick-up, c'est notre cœur qu'on remplit de notre bagage personnel et de nos apprentissages, dans le but de devenir la meilleure version de nous-même.

Bien plus tard, aussi quétaine que ça puisse paraître, j'ai voulu me faire tatouer la phrase : « Dans chaque cœur d'homme, y'a une petite boîte de pick-up. » La semaine avant de me faire tatouer, j'en ai parlé avec Marie-Soleil Michon sur mon podcast « Pivot avec Pineault ». Elle m'a dit que les femmes aussi trippent sur les pick-up, et la phrase est devenue :

« Dans chaque cœur,
y'a une p'tite boîte
de pick-up. »



De retour à Camille et William…

JF avait été le messager de la mauvaise nouvelle dans notre milieu de travail estival. Quand la grande famille de la Corporation aquatique maskoutaine avait su que le sauveteur à temps partiel de Saint-Joseph avait le cœur brisé et qu'il fallait l'occuper, en ni une ni deux, mon horaire s'était *overbooké*. Je suis passé de travailler une ou deux journées par semaine à travailler à temps plein, sept jours sur sept, en faisant des remplacements à toutes les piscines. Ça m'a permis de nouer de nouvelles amitiés et de me faire un nom de p'tit gars travaillant.

J'ai laissé germer quelques jours la phrase de mon père. *Un humain, ça n'appartient jamais à un autre humain*. Et j'ai rappelé Camille.

Mère de Camille : Oui bonjour ?

Moi : Bonjour Claire, c'est Guillaume. Est-ce que Camille est là ?

Claire : Ah Guillaume, comment tu vas ?

Moi : Ç'a déjà mieux été, mais je vais bien, merci. J'espère que vous vous portez bien également.

Claire : Oui, merci. Je te passe Camille…

« CAMIIIIIIILLE, TÉLÉPHONE POUR TOI ! »

Claire : Sache que je vais m'ennuyer de toi, Guillaume.

Moi : Pareillement.

Camille : C'est qui ?

Claire : C'est Guillaume.

Camille *(d'un ton sensible)* : Euh, oui allô ?

Moi : Je ne veux pas te déranger longtemps, je t'appelais pour m'excuser. Je n'avais aucun droit de te crier après, et encore moins de te dire de m'en parler si tu fréquentes quelqu'un. Tu ne m'appartiens pas, Camille, tu es libre de faire ce que tu veux, avec qui tu veux.

Camille : Merci.

Moi : Je t'ai aussi dit de me rappeler quand tu aurais autant de peine que moi, mais sincèrement, tout ce que je souhaite, c'est que tu sois heureuse. J'pense que je vais toujours t'aimer.

C'était implicite que ça voulait dire « je vais toujours t'apprécier » ; elle m'a répondu « moi aussi, Guillaume » et ça ne m'a pas créé de faux espoirs. On a raccroché, et j'avais l'impression d'avoir 1000 livres en moins sur la conscience.

La fois où je me suis créé de faux espoirs, par contre, ç'a été après la soirée que j'ai intitulée… Le premier croisement.

Fin juillet. On se rejoignait à La Québécoise (encore), une gang de sauveteurs, JF, Luc et moi, pour nos traditionnelles soirées bock à 2,50 $. En arrivant sur la

terrasse extérieure, j'ai croisé le regard de Camille. Elle était assise avec William, Joanie et Geneviève.

Se parler au téléphone, c'est quelque chose. Se voir en vrai, c'en est une autre. Mais, étrangement, j'étais en pleine possession de mes moyens, parce que j'étais habillé en neuf de la tête aux pieds[7]. Oui, mon linge neuf *feelait* comme une pseudo-armure. Camille s'est levée, on s'est donné deux becs un peu maladroitement, considérant qu'on y était pas mal toujours allés pour la bouche dans la dernière année et demie…

Camille : Veux-tu t'asseoir avec nous ?

William : Oui, ben oui, on va te faire de la place.

Moi : Ah, merci beaucoup de l'offre, j'apprécie, mais je vais passer mon tour. Je rejoins des amis à l'intérieur.

Jamais plus je ne croiserai Camille et William ensemble.

Plus tard dans la soirée, Joanie et Geneviève, les amies de Camille, sont venues me voir. Dans une bonté inouïe, sans arrogance, ironie ou arrière-pensée, Joanie m'a dit : « Guillaume, tu as été un gentleman. »

[7] J'ai toujours été un fan de linge, j'en ai dépensé des payes aux Escapades de Saint-Hyacinthe. Comme je travaillais comme sauveteur à temps plein et que je n'avais aucune dépense autre que la bière, je me gâtais. La tradition des nouveaux souliers suite à une rupture pour repartir du bon pied va commencer de là. Si ça vous intéresse de le savoir, je portais une chemise gris pâle Fresh Jive à manches courtes, des shorts Ezekiel beiges en *ripstop*, une ceinture de *studs*, des souliers éS bleu marine (les plus légers sur le marché) et une nouvelle casquette Volcom.

Moi : Hein ? Joanie, t'es certaine que tu vas bien ?

Joanie : Je tenais à te le dire avant de partir. Tu t'es excusé, tu es resté poli, tu as décliné l'offre calmement en souriant et en prenant soin de tous nous regarder dans les yeux.

Moi : J'pense que j'ai grandi.

Geneviève : Je te le confirme.

Moi : J'ai toujours cru que vous m'haïssiez, les filles.

Geneviève et Joanie : On t'haïssait, aussi !

Parce que j'avais été possessif, ça avait forcément limité Camille à voir ses amies. Par contre, elles avaient remarqué qu'elles ne la voyaient pas plus depuis qu'elle avait un nouveau chum.

Geneviève : Elle s'est pogné un gars exactement comme toi…

Joanie : C'est vrai.

Geneviève : C'est clairement un *rebound* pour t'oublier. Quand elle va s'en rendre compte… ça m'étonnerait pas qu'elle revienne te voir.

J'y croirai quelque temps.

Mais son *rebound*
durera

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

ll ans.

Loreena McKennitt

Fanny

Je commencerai ce chapitre dans la plus grande transparence, en parlant *pour les hommes*.

On zieute. Pour en avoir discuté avec toute sorte de monde, c'est humain… On peut regarder quelqu'un et éprouver une chaleur dans le *chest* sans jamais développer de sentiment amoureux.

Un tourbillon d'émotions, à la limite des papillons, qui sont finalement attrapés par le filet de la raison.

Ça peut être en marchant sur le trottoir, dans un show de musique, en regardant une série télé (salut Dylane Hétu), en lisant un livre, dans un party, dans le métro, dans l'avion.

On croise un regard, on échange une parole, on sent un parfum et il y a un envoûtement passager.

Fanny, je l'ai rencontrée dans mon dernier cours de sauveteur, en 2000, alors que j'étais en couple avec Camille. Elle était d'une beauté rare, Fanny. J'ai toujours été un gars un peu superficiel au niveau du sourire. En général, je recherche des dents parfaitement droites. Mais elle, même si ses palettes s'entrecroisaient dans le bas, ça lui donnait un charme. Elle avait une attitude relaxe, un peu comme si elle était toujours un peu pétée. Et tout comme une *wiff* de *weed*, je pouvais sentir qu'il se passait quelque chose entre nous deux. Je pense que je ne donnais pas suite à ce *fling*, et elle non plus, parce qu'elle savait que j'étais en couple, et que je savais que rien ne pouvait déloger Camille

(autre que Camille elle-même, qui pouvait se déloger de notre couple).

Par contre, à chaque occasion d'être en équipe, on se mettait ensemble, à la grande surprise de mon chum JF qui devait se trouver un autre *partner* que moi. De mon bord, je me surprenais même à dire à JF, qui trippait clairement sur Fanny, qu'il devrait l'inviter à faire quelque chose. En fait c'est simple, Fanny, elle faisait tourner la tête de tous les gars de la piscine, y compris celle de l'éducateur (trop âgé) de la Croix-Rouge.

***

Fast foward sur le bout où Camille me laisse, en juillet 2000. À ce moment, dans ma tête, l'amour ne sera plus jamais possible.

On pourrait penser qu'une peine d'amour de secondaire, ça passe vite, mais parfois, il suffit juste d'une parole de chanson à un moment précis pour que les valves de la tristesse laissent couler un flot de mélancolie.

Fin février 2001. Je suis assis avec Gros Luc dans son camion, un Jimmy orange et rouge vin dans lequel je n'avais plus le droit d'entrer en état d'ébriété, parce que j'avais déjà vomi dans le compartiment de la portière. On est stationnés devant chez JF et on attend

qu'il vienne nous rejoindre pour aller veiller. C'est le *band* préféré de Gros Luc qui joue : Nirvana, la chanson « Dumb », de l'album *In Utero*.

Les accords s'enchaînent, et dans une tristesse lancinante, Kurt Cobain lâche une des seules phrases que je saisis : « *My heart is broke but i have some glue.* »

J'éclate en larmes, côté passager. Dans un calme câlissement rationnel, Luc me regarde : « Ça va mon gars ? »

Moi : *Man*, je m'en remettrai jamais, de Camille.

Luc : Je ne savais pas que tu vivais ça.

La portière arrière, côté passager, s'ouvre.

JF : Scusez, j'étais en train de m'inscrire pour les cours de natation… Tu devrais faire ça, Pineault. C'est demain la limite.

Moi : Ah ouais, peut-être ben, ça me changerait les idées.

JF : Ça va-tu, *man* ? Ta voix est bizarre.

Moi : Ah ouais, s'cuse, je viens de m'étouffer avec ma bave.

Le lendemain matin, je me suis inscrit à la formation pour devenir moniteur de natation.

Début mars, les cours débutent. Et qui ne refait pas surface? Fanny. Soudainement, on dirait que l'amour est possible à nouveau.

Pour le premier cours, on est placés en ordre alphabétique. Fanny Perron, Guillaume Pineault.

Fanny : Comment tu vas ?

Moi : Super bien, je suis rendu célibataire, et toi, comment ça va ?

Aussi subtil qu'un toaster dans un bain, si j'avais voulu rentrer cette information plus *crowbar*, j'aurais pas pu mieux faire.

Fanny : Ah, c'est plate ça.

Moi : Tu trouves ça plate que j'aille bien ?

Fanny : Haha, t'es con !

Dans le cours *théorique*,
on placotait.

Dans le cours *pratique*,
on se contemplait.

Vers la moitié de la formation, JF m'avoue qu'il éprouve des sentiments pour Fanny. Par politesse et par amitié, je tente de demeurer un peu plus distant. Sans le savoir, je pense que JF m'a fait une grosse passe sur la palette. En demeurant un peu plus détaché, sans vouloir l'impressionner ou la faire rire à tout prix, j'étais un peu plus moi-même, ce qui semblait la charmer davantage.

On s'est recroisés lors des épreuves de sélection de la CAM (Corporation aquatique maskoutaine) de 2001. Comme j'étais déjà sauveteur, on m'avait demandé, pour l'évaluation du sauvetage, de jouer le rôle de la « victime submergée ».

Lors de l'évaluation, le futur sauveteur devait :

- me repérer sous l'eau ;
- aviser les autres sauveteurs en criant : « Victime submergée, reste ici, je vais peut-être avoir besoin de ton aide » ;
- plonger avec une VFI (veste de flottaison individuelle) ;
- me récupérer dans le 12 pieds en adoptant préalablement la position d'alerte ;
- prendre mon bras en crochet, pencher ma tête vers l'avant, bloquer mes voies respiratoires, me remonter à la surface ;

– demander à son aide de me sortir de l'eau ;

– procéder aux étapes du RCR.

Quand est venu le tour de Fanny, jamais vous n'aurez vu un test aussi falsifié… J'ai penché ma tête moi-même, j'ai agrippé son bras pendant le crochet, j'ai dit à l'évaluateur que mes voies respiratoires n'avaient jamais été aussi bien protégées lors d'une remontée… remontée lors de laquelle je m'étais poussé du fond pour l'aider.

Bref, elle est entrée dans la CAM. Encore désolé pour tous les baigneurs que j'ai mis à risque de noyade.

À ma grande surprise, elle m'appellera non pas pour m'annoncer qu'on serait collègues, mais pour me demander si je voulais l'accompagner à son bal de finissantes. Oui oui, j'ai spécifié finissantes ! Fanny allait au Collège Saint-Maurice, un collège privé strictement composé de filles à l'époque.

Je lui ai fait part de mon intérêt tout en restant vague sur ma disponibilité, j'ai probablement inventé un tournoi de water-polo à cette date-là. En réalité, je voulais vérifier avec JF si j'avais son approbation.

Je ne pense pas que ç'a été la discussion la plus agréable pour lui.

On était assis dans la balançoire brune de ses parents, qui offrait une vue imprenable sur le grand champ

de maïs dans lequel on regardait trop souvent des *Playboy* qu'on volait dans les *containers* de Recyclage Lamarche...

Oui oui, vous avez bien lu, des revues érotiques seconde main. Revenons quand même à notre sujet initial, ma grande demande d'assentiment à JF.

Moi : JF, tu sais pas qui m'a appelé ?

JF : Pas Camille, toujours... ?

Moi : Crisse non... Fanny.

JF : Quoi ?!

Moi : Oui, elle a été prise à la CAM, elle va travailler à Notre-Dame cet été.

JF : Aaaaah cool ! C'est tellement proche du Centre nautique, j'pourrais aller dîner avec des fois.

Moi : Ouais... mais c'est pas tant pour ça qu'elle m'a appelé.

JF : C'était-tu pour te parler de moi ?

Moi : Heu... ben, on s'est pas rendus là...

JF : Ah, elle t'appelait pourquoi d'abord ?

Moi : C'est ça là, elle m'a comme demandé si je voulais l'accompagner à son bal de finissantes.

JF : ... Ah... OK... Ouais... Pis... Vas-tu y aller ?

Moi : C'pour ça que je suis là, je voulais t'en parler avant...

JF : Ben, ça te tente-tu… ?

Moi : C'est plus, ça te dérange-tu ?

JF : Ben c'est clair que c'est pas la chose la plus l'fun au monde, mais comme quelqu'un m'a déjà dit : « Un humain, ça appartient jamais à un autre humain. »

Moi : T'es sûr, *man*… ?

JF : Si c'était l'inverse, je suis certain que tu serais OK avec ça, pis *anyway*, clairement, c'est toi qu'elle veut, je ne m'opposerai pas à ça…

Moi : Crisse que t'es fin, mon gars.

JF : Mais fais-y pas de peine, mon câlisse…

Moi : Promis, *man*…

Et comme promis, je ne lui ferai pas de peine… du moins, pas en premier.

- Journée pédagogique –

Elle était *off* le vendredi 21 juin et elle voulait qu'on passe la journée ensemble pour mieux « connecter » avant le bal.

On s'est promenés en ville, je me suis acheté un chandail à la boutique où elle travaillait, on a mangé chez Valentine et on s'est baignés à la piscine Saint-Joseph. Elle portait un bikini blanc à pois bleus et j'en reviendrai jamais de comment je la trouvais belle.

Ce soir-là, dans le sous-sol, elle m'a montré comment danser la valse sur le seul disque compact de musique « relaxe » qu'on avait à la maison : l'album *The Book of Secrets* de Loreena McKennitt…

J'avais poussé les divans, libéré la piste de danse de fortune et pesé *play* sur l'ordinateur. Dans les petits speakers cheaps de mon Pentium 4 retentissait la musique celtique. 1-2-3. 1-2-3. 1-2-3.

Elle m'a fait tenir sa taille, a placé sa main dans ma main, a posé sa joue contre ma joue… Je sentais son cœur battre dans sa poitrine appuyée contre la mienne. Et sur les 7 minutes 13 secondes de « Dante's Prayer », la dernière chanson de l'album, j'ai pris le peu de courage que j'avais pour glisser lentement ma joue contre la sienne. Je ressentais des picotements dans les tempes, un chamboulement intérieur… et je suis parvenu au coin de sa bouche. Sa main est montée derrière ma nuque, j'ai procédé au même move… et on s'est embrassés pendant de longues minutes dans le silence laissé par madame McKennitt (ouain, elle n'a pas de toune cachée sur son album).

Plus tard, je l'ai fièrement reconduite chez elle dans la Corolla 1997 turquoise de mon père. Je me concentrais sur les petits chemins de campagne à prendre pour rejoindre sa maison, parce que le lendemain, je reviendrais la chercher pour son bal.

Par contre, ça serait à bord d'une Volkswagen Beetle 1971 décapotable rouge pompier. J'imagine que ça devait être la façon que Coach avait trouvée pour se faire pardonner de m'avoir empêché de réaliser mon rêve d'être un joueur de polo émérite dans l'équipe du Québec de 1999, après mon match de sept buts.

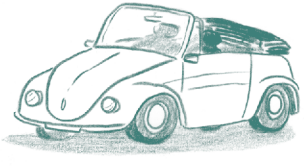
Bref, il m'avait prêté ce qu'il avait de plus précieux.

Il me l'avait lavée, cirée, et il m'avait même appris à conduire manuel pour l'occasion. À ce jour, il croit encore dur comme fer que Fanny et moi avons consommé notre amour à bord de cette voiture.

Note de l'auteur: Je n'aurai jamais la confiance de faire quoi que ce soit de sexuel dans une voiture décapotable.

Le matin du bal de Fanny, un an jour pour jour après le mien, j'ai amorcé un mauvais calque des étapes de mon propre bal. J'ai fait presser mon suit brun et ma chemise beige, et j'ai remis ma cravate rouge, qui avait encore le nœud que mon père m'avait fait l'année d'avant. Je suis allé chercher un corsage de fleurs pour mettre au poignet de la diplômée.

On dirait que je n'avais pas calculé l'ampleur de ce bal et l'importance de celui-ci pour Fanny.



Elle a mis le corsage de fleurs au congélateur… et l'a « oublié » là. Mais j'avais bien compris que le bleu des fleurs ne fittait pas avec le bleu de sa robe.

Mais savez-vous ce qui fitte encore moins avec le bleu royal d'une robe? Un suit BRUN MARDE, une chemise BEIGE ainsi qu'une cravate (et une décapotable) ROUGE.

Sa mère m'a demandé de fermer le toit de la Beetle pour ne pas dépeigner sa fille. C'était l'fun, car j'allais devoir demander à son père de m'aider. Son père qui m'identifiera toujours comme l'accompagnateur au bal, et jamais comme le chum de sa fille. Un bonheur.

Je n'ai pas tout de suite compris pourquoi les parents de Fanny nous suivaient en voiture. Ni pourquoi mon propre bal avait commencé à 17 h, et que le sien commençait à 13 h.

Moi : Tes parents s'en vont où ? Je les vois qui nous suivent dans le rétroviseur.

Fanny : Même place que nous…

Moi : Hein ? Les parents sont invités à votre bal ?

Fanny : Haha, ben non !

Moi : Ben là, y nous suivent où ?

Fanny : À l'avant-bal !

Vous comprendrez donc que le jeune Guillaume, 17 ans, s'apprêtait à vivre un avant-bal de 4 h 30. Pis pas un avant-bal du type « on s'en va graduer de l'école publique, on prend une photo devant la haie de cèdres la moins dégarnie du terrain, bon bal ! ». Non non, un estie de gros happening de filles du privé.

C'est en stationnant tant bien que mal la Beetle dans la cour de l'hôtesse où se tenait l'avant-bal que j'ai constaté que je jouais crissement au-dessus de ma ligue en accompagnant Fanny.

Elle n'allait pas seulement dans un collège privé, elle faisait partie des « Golden Girls ». Elle n'avait pas eu besoin de me le dire, c'était évident quand je suis tombé face à face avec l'énorme banderole « FÉLICITATIONS GOLDEN GIRLS 2001 » qui ornait le devant de la demeure où se tenait la réception.

On était chez les Trottier, une des familles les plus riches de Saint-Hyacinthe. Pour vous donner une petite idée, comme cadeau de graduation, ils avaient offert une BMW décapotable à leur fille de 16 ans qui venait à peine d'avoir son permis temporaire.

Dans le stationnement se trouvait ladite BMW décapotable mauve, une Ferrari rouge, une Porsche 911 blanche, un énorme Cadillac Escalade noir, un camion Mercedes-Benz G-Class et une Bentley. En termes de

Le deuxième mariage de Céline à dos de chameau était probablement de la petite bière à côté de c't'estie d'avant-bal-là.

voiture, j'ai vu plus d'argent là que j'en verrai dans toute ma sainte vie. Je pense que quand le camion Mercedes pesait sur le gaz, c'était probablement des Beetle 71 qui sortaient de l'échappement…

Il y avait également une autre Beetle dans la rue. Une Beetle 72 jaune montée sur des mags surdimensionnés. Elle était plus belle que la mienne, et de loin.

Mais, revenons à l'entrée : « FÉLICITATIONS GOLDEN GIRLS 2001 ». Après l'arche de ballons, la porte avant de l'immense domaine nous était ouverte par un valet. OUI OUI, vous avez bien lu. Un *fuckin'* valet. Un gars dans un suit plus beau que le mien qui avait la tâche d'ouvrir la porte et de dire : « Bienvenue Golden Girl ». J'ai eu un contact visuel avec ce monsieur et, sans se le dire, on se comprenait dans notre feeling de *WHAT THE FUCK IS GOING ON*. Je me disais : « Si tu savais à quel point j'ai hâte de te revoir et que tu m'ouvres la porte à nouveau quand je vais partir. »

Une fois à l'intérieur, j'ai vu un set d'escaliers que j'avais seulement vu dans des films comme *Richie Rich*. Une balustrade avec deux escaliers symétriques qui descendent de chaque côté de la maison

munis d'une prestigieuse rampe sur laquelle je m'imaginais *slider* vers la sortie pour ne jamais revenir.

On traverse le hall d'entrée en marbre, qui était possiblement plus grand que ma maison familiale. On arrive à une porte-patio, cette fois ouverte par une *OVER-PROUD MOM* : « Oh ça y est, je pense que les petits derniers sont arrivés. »

Elle nous guide vers le terrain arrière. « Fanny !!! » Un attroupement de filles, habillées comme si elles s'en allaient sur la Croisette à Cannes, défile pour l'enlacer.

J'observe la gigantesque arche de ballons, la grande table avec service de traiteur, les serveurs et serveuses avec des plateaux de bouchées. Il y a un court de tennis clôturé sur le terrain, en plus d'une piscine pratiquement olympique, et il y a également pas un, mais deux photographes. Il y a les grands-parents Trottier qui sont là, ben fiers de leur petite-fille et de son cercle d'amies. Je vois les autres gars qui sont visiblement les chums des filles depuis bien plus longtemps qu'une seule soirée à frencher. Eux, ils naviguent aisément dans cette extravagance.

Phil *(le gars de la Beetle jaune)* : Hey, c'est toi la Beetle rouge ?

Moi : Oui ! Ben, c'pas à moi.

Phil : Moi non plus, c't'a ma belle-mère.

Moi : Les roues sont folles dessus.

Phil : Ouais, tant que t'es ben chaussé, le reste on s'en crisse. Haha.

À ce moment-là, je note qu'il porte des souliers de basket noirs, avec AND1 écrit en blanc, et immédiatement, je compare avec mes Aldo noirs cheaps à 39 $. Je me dis « y'a l'air cool ce gars-là… ». En plus, sa blonde Justine, c'est clairement la seule qui ne cadre pas dans les Golden Girls. Elle a trop l'air smatte.

(Retenez-la,
elle reviendra.)

Une serveuse arrive.

Serveuse : Mimosa, Monsieur ?

Moi : Euh, OK !

Serveuse : Avec ou sans alcool ?

Moi : Hey, avec alcool certain, haha !

Serveuse : Avec plaisir, tenez.

Moi : En avez-vous pas de pulpe ?

Serveuse : Non, mais tsé, si y'avaient mis moins d'argent sur les ballons, y'auraient peut-être pu se permettre un Tropicana sans pulpe, haha !

Moi : Hahahahahahaha… !

Serveuse : J'peux en demander un avec plus d'alcool. Indirectement, ça te fera moins de pulpe.

Moi : *Deal* !

Je connectais plus avec le staff qu'avec le monde du party.

Petite parenthèse, c'est quoi l'idée de la pulpe? Moi, je suis un gars de base, qui aime son drink liquide, lisse pis sans grumeaux. Dans mon livre à moi, on n'est pas censé mâcher quand on boit. Hey, je viens de réaliser, j'peux réellement dire « DANS MON LIVRE À MOI »...

Un autre gars m'aborde. Il est pas mal plus petit que moi, mais semble avoir mon âge.

Dom : Salut *man*, c'est toi Guillaume ?

Moi : Oui, c'est bien moi.

Dom : Y'est pâle ton mimosa.

Moi : Ah ouais, je l'ai coupé avec de l'eau...
Toi t'es... ?

Dom : Dominic, je suis l'ex de Fanny.

Moi : OK cool, ben... enchanté !

Dom : Sortez-vous ensemble ?

Moi : C'est con hein, mais sérieusement, je le sais même pas !

Dom : En tout cas, je te le dis *man*, fais attention à elle...

Intérieurement, je me disais : s'il continue sa phrase avec « sinon tu vas avoir affaire à moi », je le dévisse icitte, devant tout le monde. On appelle ça des pensées intrusives. Quand je ne suis pas bien quelque part, ça arrive que je parte dans des scénarios pas possibles. Je me disais : si je le pète là, j'y descends un

coup de genou dans les noix, j'y *slamme* mon mimosa sur la tête et je l'éteins au sol en criant :

« Y'EN A TU D'AUTRES QUI ONT DES CONSEILS si ça peut me permettre de me faire crisser dehors d'icitte !?! »

Je m'imaginais me faire soulever comme un héros par le staff du traiteur et me faire transporter jusqu'à ma voiture en slidant mes clés sur tous les chars de luxe...

Dom : Mais surtout, fais attention à toi, *man*.

Moi : Ah, euh OK, ouais.

Mère de Fanny : C'est le moment de la grande photo, tous les couples, sur la photo... Awèye Guillaume.

Dom : Bon ben, ç'a d'l'air que vous êtes ensemble.

Je n'ai jamais vu ces photos-là, mais quelque part existe la photo d'un groupe de jeunes ultrapimpants accompagnés du gars avec le sourire le plus *fake* de l'histoire des cérémonies d'avant-bal.

Je ne sais pas comment j'ai pu passer au travers de ces quatre heures-là... Mais est arrivé le moment où quelqu'un a crié : « Départ pour le collège. »

Sous les « Bonne soirée, les filles » se glissaient des « Soyez prudents ». J'ai eu la chance d'avoir mon individuel et glaçant : « Tu feras attention à ma fille », de la part du père de Fanny.

Mes épaules ont relâché une fois assis dans la Beetle, comme si je me retrouvais dans un *safe space*.

Fanny : Les filles m'ont dit que tu avais dit que tu ne savais pas si on était un couple ?!

Moi : Ah ben, ouais, c'est Dominic je pense. Il m'a demandé si on était ensemble, je ne savais pas trop quoi répondre.

Fanny : Ben là Guillaume, on est ensemble, *j'embrasse pas n'importe qui*.

Moi : Moi non plus, tsé. D'ailleurs, j'prendrais peut-être ça un bec sur la joue, là, pendant que je conduis.

Bec

Moi : Y'a Dominic qui m'a dit de faire attention à toi.

Fanny : Ah ouiiiiiiiiin ?!

Moi : Mais il m'a aussi dit de faire attention à moi.

Fanny : Ah ! Ça, ça ne me surprend pas…

Moi : Comment ça ?

Fanny : Ben, je ne l'aimais plus vraiment, pis dans un party, j'ai frenché un de ses amis, Mathieu.

Moi : Ah OK !

Fanny : Mais t'as pas à t'en faire, j'suis pas de même...

Moi : Ben non, j'pensais pas ça pantoute.

CRISSE QUE JE PENSAIS À ÇA ! Tu viens de me dire : « J'embrasse pas n'importe qui... » En même temps, c'était avant toi, Guillaume ; pars pas dans une spirale d'insécurité ou de jalousie, ça t'a jamais bien servi.

En arrivant au Collège Saint-Maurice, Fanny s'est précipitée pour aller voir un de ses profs et lui dire quelque chose. Ensuite, elle est revenue vers moi.

Fanny : Tu vas voir, Guillaume, je suis sérieuse.

Moi : Hein ?

Fanny : Suis-moi.

On s'est dirigés vers un énorme tapis rouge qui menait à l'entrée du collège. Il y avait un petit promontoire avec lutrin et micro. Derrière le lutrin se trouvait un des professeurs fortement appréciés des filles de l'école, et lorsqu'une fille marchait sur le tapis, elle était nommée de la sorte : « Justine et son accompagnateur, Philippe Gendron. »

Dès qu'on a mis les pieds sur le tapis rouge... « Et maintenant, voici Fanny Perron et son accompagnateur, mais également SON CHUM, monsieur Guillaume Pineault. »

Elle s'est retournée vers moi en riant : « Tu vois ? », et elle m'a fait un clin d'œil.

Jusqu'ici très *glamour*, la soirée a pris une belle débarque à partir de là. Ça avait beau être l'élite de la société, les futures présidentes du monde, les Goldens Girls fêtaient toujours ben leur graduation dans la cafétéria de l'école. Tu peux mettre du *glitter*, des faux palmiers et ben du sable, ça reste des tables pliantes et des tabourets.

On dirait que ça avait ramené un peu l'équilibre dans ma journée.

À la fin de la soirée, Fanny m'a dit qu'elle avait plus ou moins envie d'aller à son après-bal. On est rentrés chez moi, et on s'est illégalement endormis en frenchant. Quand j'ai ouvert les yeux à 4 h du matin, je l'ai réveillée et je suis allé la reconduire chez elle.

C'était le début de notre amour d'été.

L'été à travailler dans les piscines de la CAM, ça créait une espèce de microsociété. Un peu comme des amis qu'on a seulement au camping. Pendant les trois mois d'été, on était une grande famille soudée sur le party. Je le réaliserais bien plus tard, mais pour Fanny, j'étais comme un chum d'été, un passe-temps estival, une bouée de sauvetage avant le retour aux vraies préoccupations.

La beauté de cette relation, c'était la différence dans la rigueur parentale. Chez nous, c'était catégorique : aucune fille ne dort dans le lit des fils Pineault. Par contre, chez les Perron, c'était : ce qui se passe de l'autre bord de la porte de chambre de ma fille, ça ne me regarde pas. En plus, les parents de Fanny partaient au chalet pratiquement tout l'été, donc on avait la maison à nous seuls. En gros, on a pu se découvrir sans avoir à faire le tout dans le silence, de peur de déranger des parents.

Mon Dieu, c'est quand même un bon détour littéraire pour dire qu'on fourrait sans retenue. Bon, c'est dit. (Sorry Mom.)

Tout allait bien. En fait, tout allait trop bien. Fallait ben que quelque chose nous pète dans la face un moment donné. Pour nous, ç'a été le retour à la réalité : l'entrée au cégep, la fin du microcosme de la CAM, les Golden Girls version 2.0. Je n'ai jamais cadré avec ces filles-là. Par crainte, par jalousie, par autosabotage… Je n'allais à aucune de leurs soirées. Pour être franc, je ne m'y suis jamais vraiment fait inviter, ni par elles ni par Fanny.

Le *clash* été *vs* année scolaire a été violent. On est passés de fusionnels à pratiquement inconnus.

Je m'étais auto-mis un bâton dans les roues. Comme un épais, j'avais *overfighté* pour faire entrer Fanny aux mêmes heures que moi à la piscine du cégep pour

qu'on travaille ensemble. Comme j'étais apprécié à la CAM, les boss m'avaient dit : « Si c'est le prix à payer pour s'assurer que tu continues à donner des cours de natation, on peut bien la faire travailler en même temps que toi. » Faire travailler un couple ensemble, c'est beau si le couple perdure, mais c'est la catastrophe si ça foire. Ils avaient crissement raison !

C'était le samedi 8 septembre 2001. Les Golden Girls célébraient l'entrée au cégep en allant veiller à Montréal. Et qui dit Golden Girls dit également Golden Boys. On parle ici de gars bien nantis qui ont déjà chacun leur char, des gars qui ont grandi dans la ouate et qui ont toutes les câlisses de dents droites. Je jalousais les dents post-orthodontie.

Je ne suis pas trop du genre à croire à ça, mais ce soir-là, j'avais un mauvais feeling. Pendant qu'on prenait une bière au Bilboquet, la serveuse, Laurence, m'a dit : « T'as pas l'air de *feeler*, t'es plus party d'habitude. »

JF : Il s'inquiète parce que sa blonde est partie veiller à Montréal.

Laurence : Vivre et laisser vivre, qu'ils disent.

Moi : Ouin, je sais, mais j'ai un mauvais pressentiment.

Laurence : J'peux te tirer aux cartes si tu veux.

Moi : Hummmmmm…

J'allais pas manquer la chance d'essayer de me rassurer.

À sa pause, Laurence s'est installée avec son kit de tarot. Elle m'a tiré les cartes et m'a annoncé que c'était pas de bon augure. Et comme à cette époque-là, on ne textait pas comme aujourd'hui, je suis allé me coucher dans la plus grande des incertitudes. Le dimanche soir, n'ayant toujours pas eu de nouvelles de Fanny, je l'ai appelée. Et je suis tombé sur un modèle de Fanny que je ne connaissais pas encore. Disons simplement que la *ride* sur mon nuage s'est arrêtée là, et que j'avais pas d'*airbag* pour amortir le choc.

Fanny : Oui allô ?

Moi : Salut mon amour, ça va ?

Fanny : Oui oui.

Moi : T'es certaine ?

Fanny : Oui, j'suis juste fatiguée, c'était une grosse veillée, je vais me coucher bientôt.

Moi : Ah ouais, vous avez fini ça tard ?

Fanny : Ouais.

Moi : T'es certaine que ça va ?

Fanny : Oui, j'suis juste fatiguée. Hey, je pensais à ça aujourd'hui, c'est un peu serré quand même qu'on soit dans le même casier au cégep, tu trouves pas ?

Moi : Ah, j'sais pas trop, j'avais pas vraiment remarqué ça…

Fanny : Ouin, ça serait peut-être mieux que tu te trouves un autre casier.

.
.
.

La phrase du casier m'a tué. Ça ne pouvait pas être plus clair comme message. Arrive alors en scène un modèle de Guillaume qu'elle ne connaissait pas encore : ULTRA-INSÉCURE GUIGUI !

Moi : Ouais je peux faire ça, pas de problème. Mais on dirait qu'il faut que je te voie, ça *feele* vraiment pas.

Fanny : Je m'en vais me coucher, on se verra à l'école...

Moi : Fanny, y'est 18 h 30...

Fanny : Ouais, mais j'm'endors...

Moi : Tu m'aimes-tu encore ?

Fanny : Pourquoi tu me demandes ça ?

Moi : On dirait qu'il y a quelque chose que tu ne me dis pas.

Fanny : J'suis juste fatiguée.

Moi : J'pourrais être chez vous dans 25 minutes.

Fanny : ... Mais faut vraiment pas que ça soit long, faut que je me couche.

Ce soir-là, j'ai demandé à Grand-Popa Georges de ne pas mettre de cerf ou de chevreuil sur mon chemin... Quand je suis arrivé, elle était déjà dehors, assise sur un petit banc de parc entre le garage et la maison. Un peu comme s'il était hors de question que j'entre à l'intérieur. Elle m'attendait avec un de mes cotons ouatés dans les mains.

Fanny : Salut.

Moi : Salut, ça va ?

Fanny : Comme je te disais, ben fatiguée, grosse soirée hier, pis j'ai ben des devoirs cette semaine. Ah tiens, j'avais ce chandail-là à toi, je pense que tu l'avais oublié.

Moi : Ah non, c'est toi qui l'as pris au dernier party de sauveteur parce que tu avais froid. Tu peux le garder.

Fanny : Ah ben j'ai peur d'oublier de te le redonner et je ne le mets pas.

En reprenant mon chandail, mes yeux se sont mis à couler. En sanglotant, je lui ai dit : « On dirait que tu m'aimes plus, Fanny, y'a quelque chose de bizarre. »

Et elle, sur un ton pas pantoute rassurant : « Ben non, je sais pas où tu vas chercher ça. »

Moi : J'peux-tu te prendre dans mes bras ?

Fanny : OK...

Dans une étreinte à sens unique, je lui ai dit : « Je t'aime Fanny » et je me suis dirigé vers la Toyota de mon père sans me retourner. Par politesse, elle a marmonné : « Moi aussi, bon retour. »

Le jour d'après, le 10 septembre, on ne s'est pas « croisés » à l'école. Le soir, c'est elle qui m'a appelé en me disant que ça serait bien de dîner ensemble le lendemain.

Certains se rappellent exactement où ils étaient le 11 septembre 2001, le jour où notre monde a changé à tout jamais. Moi, le mardi, je n'avais pas de cours avant 13 h. J'étais donc paisiblement assis dans le salon, à attendre de me faire crisser là. Je regardais en reprises sur toutes les chaînes possibles les avions entrer en collision avec les tours jumelles. Fanny est arrivée chez nous à 11 h.

J'ai fermé la télévision, déjà traumatisé par ce qui se passait aux États-Unis. On s'est assis sur le divan vert menthe deux places, chacun à une extrémité, question qu'il y ait le moins de proximité possible entre nous.

Fanny : Faut qu'on se parle.

Moi : OK. Qu'est-ce qui se passe ?

Fanny : Ce week-end au party, il s'est passé quelque chose…

Moi : Qu'est-ce qui s'est passé ?

Fanny : J'ai embrassé un autre gars.

Moi : Hein, qui ?

Fanny : Victor...

Victor, je le connaissais. On allait à la même école en 6e année, il avait essayé d'embrasser Geneviève quand je sortais avec elle. On avait fait notre secondaire à la poly, et il était également en nomination à titre de roi du bal, mais c'est moi qui avais gagné. Je ne l'avais jamais vraiment recroisé depuis.

Moi : Mais combien de temps ?

Comme si cette information allait m'apaiser.

Fanny : Je sais pas, 30 secondes ?

Moi : 30 SECONDES ?! C'est long, 30 secondes...

Fanny : Peut-être moins, je sais pas.

Moi : Pis là, qu'est ce qu'on fait ?

En pleine panique, j'étais en train de me dire que je pouvais vivre avec ça, cette incartade.

Fanny : J'pense qu'on est mieux de partir chacun de notre bord.

Moi : Mais c'est tout ce qui s'est passé ? C'est correct, on peut passer par-dessus ça...

Fanny : J'aimerais mieux pas, on dirait qu'on s'est éloignés et que dernièrement, t'as moins confiance, t'es plus le même, Guillaume.

Sincèrement, elle avait pas faux. L'entrée au cégep, l'anxiété de performance qui *kickait in*, l'insécurité y était pour vrai. Par contre, es-tu sincèrement en train de m'annoncer que tu m'as trompé, que tu me crisses là, pis pour topper le sundae de la rupture, tu ajoutes un coulis de culpabilité avec un *sprinkle* de « manque de confiance » ?

TABARNAK ! La colère a rapidement pris la place de la peine.

Moi : Tu me jures que c'est juste ça qui s'est passé ?

Fanny : Oui

Moi : Bon ben, si c'est ça que tu veux...

Fanny : Ah, et pour le casier...

Moi : Hey c'est bon, je vais le vider le casier, si c'est tant une urgence !

Elle est partie. Je n'ai pas pleuré, je pense que j'avais trop de rage. J'étais en chemin vers le cégep avec la voiture de mon père. J'ai croisé ma mère au coin de notre rue, elle s'en venait pour son heure de dîner. On a freiné, on a jasé de fenêtre baissée à fenêtre baissée.

Ma mère : Ça va ?

Moi : Me suis fait sacrer là.

Ma mère : Comment ça ?

Moi : J'pas trop certain, j'pense qu'il y a quelqu'un d'autre dans le portrait.

Ma mère m'a répondu : « *Anyway*, Fanny, c'était pas Camille. »

Je sais pas pourquoi, mais cette phrase m'a fait du bien. Ça m'a apaisé. On dit souvent qu'une mère trouve les mots justes. J'en conviens, ce n'est pas ce qui peut sembler le plus attendrissant quand on vient de se faire crisser là, mais à ce moment précis, c'était ce dont j'avais besoin.

Me rappeler que même si c'était triste, si j'étais passé au travers de Camille, Fanny serait une balade dans le parc.

Eh bien… faux.

La première chose que j'ai faite le 12 septembre au matin en arrivant au cégep ? Chercher Victor, prêt à toute éventualité. Je l'avais repéré dans la cafétéria, en train de parler avec Claudie Lemelin (une des plus belles filles du cégep). Il m'a remarqué du coin de l'œil, il faisait semblant de rester concentré sur sa discussion.

Je suis arrivé à côté de lui, je l'ai *poké* sur l'épaule. J'ai regardé Claudie : « S'cuse moi. » J'ai regardé Victor : « J'pense qu'il faudrait qu'on se parle. »

Victor : OK.

Moi : Pas ici, on va aller dehors. Tu peux passer devant moi, je vais te suivre.

Je *shakais* de l'intérieur, comme si je m'apprêtais à me battre. Je tenais à ce qu'il soit devant moi parce que

je ne voulais pas le perdre de vue une seconde. Arrivé dehors, il s'est tourné face à moi, adossé à un muret de béton.

Victor : Tu voulais me parler ?

Moi : J'peux pas croire que t'as fait ça. Tu t'es pogné Fanny sachant très bien que c'était ma blonde.

Victor : Écoute, c'est pas moi, c'est elle. J'l'ai pas forcée moi là.

Moi : Ah *man*, j'ai tellement le goût de te péter la yeule, pis j'suis tellement pas le seul.

À ce moment-là, il a mis les mains dans ses poches.

Moi : Mais non, je ferai pas ça. Je vais attendre de trouver quelque chose qui va te faire aussi mal que ce que tu m'as fait vivre.

Victor : Ben là, Pineault, tu réagis un peu en *wack*. Si c'est ça que tu veux, vas-y, frappe-moi.

Moi : Non, ça serait trop facile. Là, je vais te demander de me répondre honnêtement. As-tu couché avec Fanny ce soir-là à Montréal ?

Victor : Ben là, j'pense que c'est plus avec Fanny que tu devrais parler de ça.

Moi : T'es vraiment une marde, *man*.

Je suis parti. Il a toujours fait profil bas par la suite quand je le croisais.

J'ai passé les deux semaines suivantes dans un laisser-aller complet. Un genre de deuil pas clair où l'école prend le bord, tout comme les ambitions et l'hygiène personnelle. Exactement… vous avez bien lu : deux semaines à simplement me désinfecter dans le chlore de la piscine. Comme dans la phrase : « Ishhhhh, deux semaines sans se laver, c'est pas un peu dégueulasse, ça ? » Deux semaines où, le samedi matin, je continuais de travailler avec Fanny à la piscine du cégep.

À la fin du cours de natation du samedi 22 septembre, je suis allé la voir dans le bureau. J'avais une caisse de lait dans laquelle j'avais mis toutes les choses qui lui appartenaient, les lettres qu'on s'était échangées et un chandail qu'elle m'avait donné.

Fanny : T'as pas besoin de me redonner tout ça Guillaume, c'était des cadeaux.

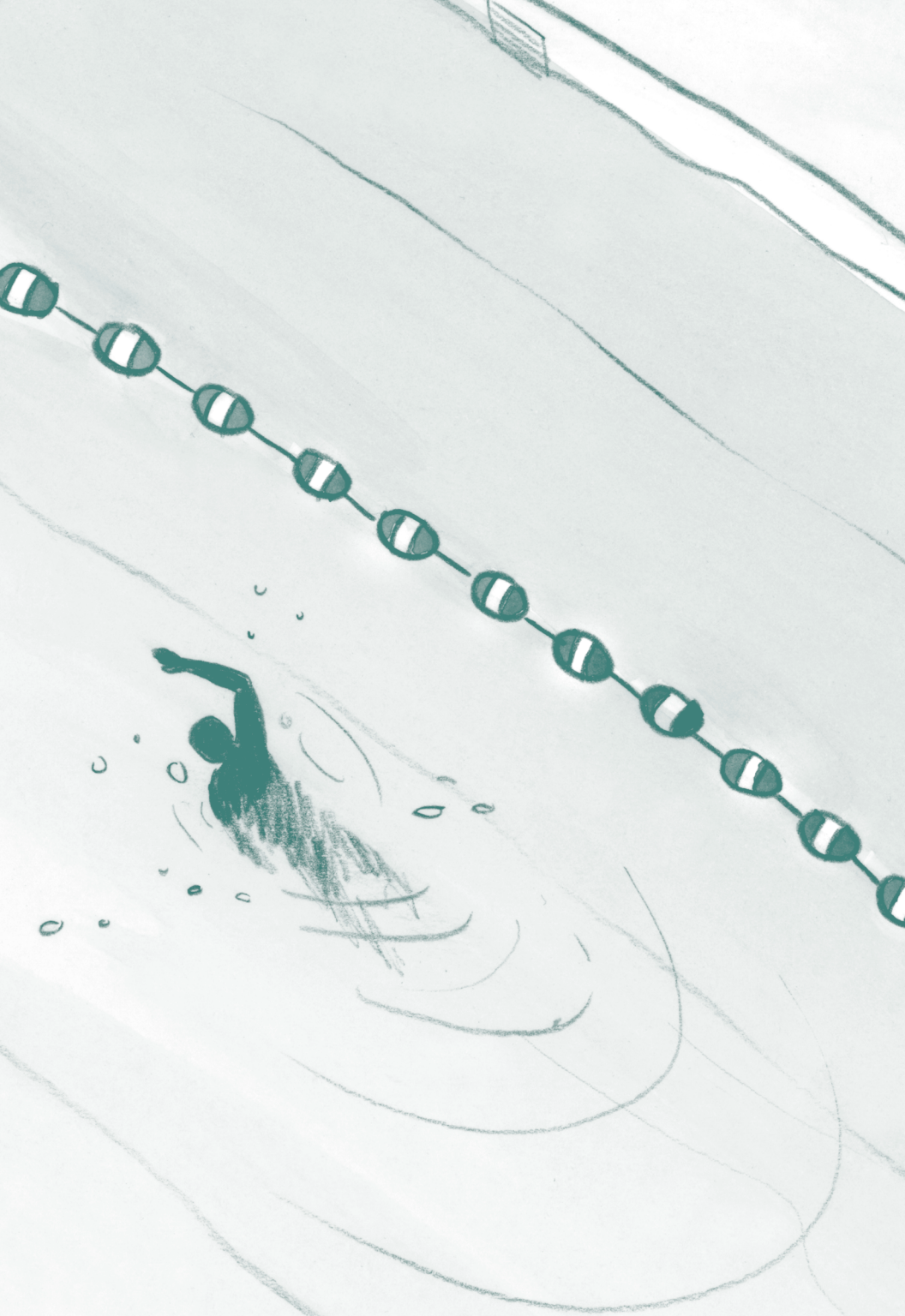
Moi : Fanny, je ne veux plus rien qui vient de toi chez moi.

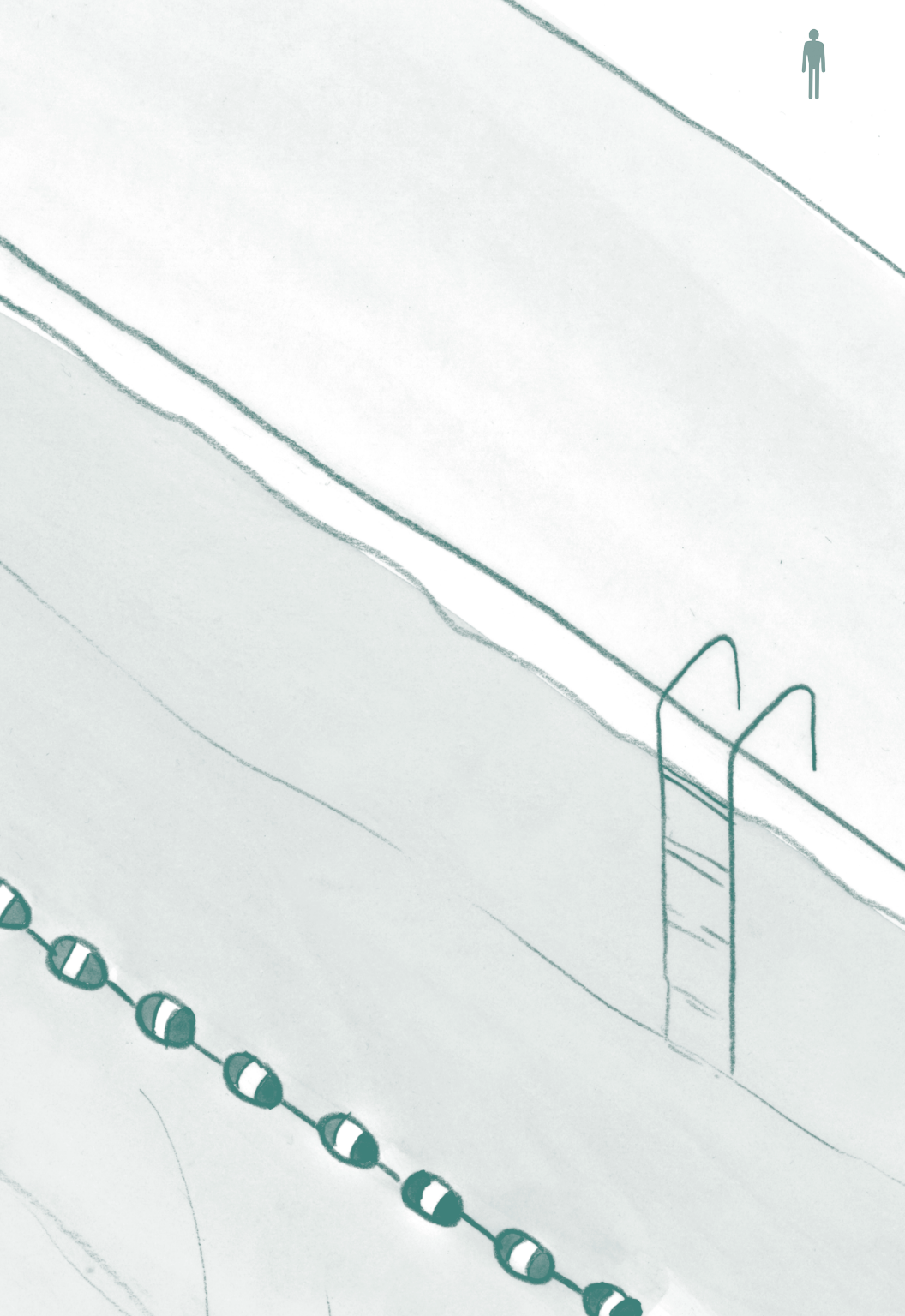
Fanny : …

Et là, la magouille pour arriver à mes fins…

Moi : Pourquoi tu me l'as pas dit, Fanny, que t'avais couché avec Victor ? Il me l'a dit, lui au moins y'a été honnête.

Fanny : Je ne voulais pas te faire de peine.





Le Guillaume d'aujourd'hui n'est pas super fier de ce qui s'en vient…

Moi : T'es vraiment conne ! Il m'avait rien dit, mais toi tu viens de l'avouer par exemple.

Je suis sorti du bureau des sauveteurs en claquant la porte. Je ne me suis jamais retourné. Je crois qu'elle pleurait. J'ai remis ma démission pour ne plus jamais travailler avec elle. Et je me suis fait une promesse : vivre ma vie pour moi-même et personne d'autre. J'ai pris une longue douche, je suis allé chez Escapade Boardshop, je me suis acheté des nouveaux *shoes* (des DVS) et du nouveau linge. Ce sera le début d'une tradition.

Après chaque rupture, quand je suis prêt à aller de l'avant, je m'achète une nouvelle paire de souliers.

À partir de ce moment précis, j'ai commencé à me forger une bonne carapace ; je n'ai laissé personne entrer au cours des deux années suivantes.

Fanny restera avec Victor pendant huit mois.

Un soir, par hasard, on l'a croisé au Bilboquet. J'étais avec Adam, JF et Gros Luc en train de boire et jaser avec le staff. Victor avait retonti avec un de ses amis. Je l'ai fixé comme pour lui annoncer qu'il n'y avait de place que pour un seul shérif au Bilboquet. Il s'est dirigé vers Luc et lui a demandé s'il pouvait lui parler.

Victor : Là, je comprends que Pineault est en crisse contre moi, mais vous autres, les gars, je vous ai rien fait, là.

Luc : Fais juste pas me parler.

Victor : *Man*, on se connaît depuis longtemps, j'veux pas de fuck avec toi, Luc.

(Faut savoir que Luc fait 6 pieds 3 et pèse 320 livres.)

Luc : ...

JF : J'pense que c'est mieux que tu décâlisses, *man*.

J'étais tellement fier de la solidarité de mes *boys*.

J'ai recroisé Victor en 2006, à la salle de bain d'un party de l'Université de Montréal. Il a hoché la tête avec un petit sourire en coin pour me saluer. Sans broncher, j'ai quitté la salle de bain. On ne se croisera plus jamais. Si ça devait arriver, je ne broncherais pas.

Oh, *so sorry !*

La fille aux tresses

Un jour dans ma vie, j'ai fait ce constat : il n'y a rien de plus beau qu'une fille avec une tuque et deux tresses qui fait du snowboard. Ça venait sûrement d'une sortie de neige qu'on avait faite au cégep…

Il y avait eu une violente collision entre une snowboardeuse et moi (une violente collision avec mon cœur également). Elle était en apprentissage et seulement capable de virer d'un côté. Elle a coupé ma trajectoire, on s'est percutés, on a déboulé et glissé pour finir côte à côte sur le bord de la clôture de sécurité.

Elle m'a dit : « *Oh, so sorry !* » en remontant ses lunettes de ski sur sa tuque blanche et en laissant dépasser deux tresses parfaites, avec un sourire parfait dans un visage parfait. Sa peau était digne de la section APRÈS des pubs de crème Lise Watier. Dans ma tête, elle était suédoise.

J'ai longtemps regretté d'avoir répondu « Hahahaha pas de trouble *I mean* hehehe *no problem* » à son « *so sorry* » et de m'être relevé pour filer comme le vent. J'aurais juste dû répondre « *Will you marry me, please?* ». J'ai eu beau la chercher le restant de la journée, de la semaine, de ma vie sur la montagne à Tremblant, je ne l'ai jamais recroisée.

À ce jour, aucun de ceux qui étaient là avec moi ne me croient. Certains pensent que j'ai chuté seul et que

je me suis cogné la tête tellement fort contre la clôture
que je l'ai hallucinée...

MA
GANG

DE
COCHONS

Delicious

Cindy

C'était la fin de ma première année de cégep. J'avais seulement hâte de retourner à mon mode de vie de sauveteur : « sauveter », bronzer, nager, faire le party, recommencer.

Cet été-là, je retrouvais mes deux boss de l'été d'avant, et il y avait une petite nouvelle : Cindy. Je ne sais pas trop comment la décrire. Selon mes goûts, elle était cute, mais sans plus. Il n'y avait pas le « oummmmph » que je ressentais habituellement quand une fille me plaisait.

Mais plus l'été avançait, plus il devenait évident qu'elle commençait à développer des sentiments pour moi. Je le sentais à sa façon de me regarder. Mais je le savais également parce que tout le monde me le disait. Une chose que t'apprends rapidement dans le milieu : si tu veux qu'une information circule, confie-toi à un de tes amis sauveteurs.

Que ce soit ton infection urinaire, le fait que t'as trompé ta blonde ou ben que tu trippes sur Guillaume Pineault, aucun de ces secrets ne sera bien gardé.

J'ai donc fini par tout savoir. Pis même quand t'as pas la tête à ça ou que c'est pas réciproque, c'est jamais plate de savoir que quelqu'un te trouve attirant. Ç'a donc semé quelque chose qui s'est tranquillement mis à germer et à grandir.

Puis, l'univers s'est mis de la partie et le mot s'est passé : on va convaincre Guillaume que c'est « toute qu'un catch », Cindy.

Fin juillet 2002, on est une couple d'équipes de sauveteurs qui sortent veiller à Montréal. C'est soirée francophone au Café Campus.

Voici les clés de ton bonheur,
il n'attend plus que toi (ah, ah)...
Ça plane pour moi, moi, moi, moi, moi...
Fais-moi mal Johnny, Johnny, Johnny...
Aux Champs-Élysées...

Entre deux tounes connues, je recevais des : « Comment ça se fait que tu sors pas avec Cindy ? », « Crisse qu'est *sex*, Cindy ! », « *Man*, la chance que t'as qu'une

fille de même trippe sur toi ! » Tout ça mêlé à de la bière de piètre qualité après une journée au soleil, je ne voyais désormais que du positif au t-shirt moulant noir et aux jeans Parasuco taille basse de Cindy.

Mon boss, encore plus en boisson que moi, m'avait dit : « *Man*, en sortant avec elle, tu vas apprendre à mieux la connaître. » À ce moment-là, ça m'avait semblé logique.

Je me suis ramassé dans un coin du Café Campus, entre le bar, les toilettes et le vestiaire. Un œil mi-clos pour mieux voir. Et face à Cindy, j'ai dit un des pires mensonges de ma vie : « Cindy, si je ne te parle pas, c'est que je suis gêné parce que je te trouve trop belle. »

À ce moment-là, ça m'avait semblé être la meilleure chose à dire.

Cindy : Ahhhhhhhhh, c'est vrai ça ?

Moi : Hmmm, oui !

On s'est embrassés. J'ai entendu applaudir. On est sortis dans la ruelle, une couple de sauveteurs étaient là : « Bon, enfin, vous sortez ensemble, crisse y'était temps. »

On est allés manger de la pizz à 99 cennes la pointe chez Pizza Madona, puis on est redescendus à Saint-Hyacinthe assis en arrière dans le char de mon boss, à s'échanger nos haleines *all dressed* et pepperoni-fromage.

Le lendemain, 13 h, on se retrouvait à la même piscine en tant que collègues et couple flou. En arrivant dans le bureau de la réception de la piscine Saint-Joseph :

Le temps partiel : Pis, grosse soirée hier ?

Moi : Pas pire.

Boss : Pas pire ? Crisse, Pineault sort avec Cindy !

Le temps partiel : PARDON ?!

Cindy : C'est vrai !

Elle voulait qu'on passe la soirée ensemble. Je suis allé la chercher, puis on a fait un arrêt au Superclub Vidéotron pour se louer deux films pour le prix d'un et s'acheter un popcorn à te donner des pierres au rein tellement il était salé.

Je ne me rappelle plus les films. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'elle avait mis des jeans encore plus taille basse que la soirée d'avant. Les jeans les plus taille basse que la Terre ait portés. Je pense que même Britney Spears dans *I'm Not a Girl, Not Yet a Woman* se serait dit : « Ça, c'est très taille basse. » Elle avait un t-shirt bleu poudre qui laissait peu de place à l'imagination. C'était écrit *DELICIOUS* en *glitter* argent avec un énorme melon d'eau rose qui allait d'un sein à l'autre. Elle portait également des stilettos, qu'à ce moment-là j'appelais juste des talons *fuckin'* hauts. Même si je sais qu'elle portait tout cet accoutrement pour m'allumer, ça me gênait au plus haut point. J'étais gêné au club vidéo,

je l'étais encore plus quand je suis arrivé chez mes parents. J'ai le souvenir très clair d'elle qui met le DVD dans le lecteur. Quand elle s'est penchée, j'ai vu tellement de son *G-string*, c'en était malaisant.

On s'est assis côte à côte sur le divan gris et on a écouté le premier film. Il s'est terminé vers 23 h.

Moi : Veux-tu écouter le deuxième ?

Cindy : Je ne l'écouterai pas ben ben...

Moi : Ah OK...

Naïvement, je pensais qu'elle me disait ça parce qu'elle s'endormait.

Voyons Guillaume, ALLUME !

Je pars le second film, je ferme les lumières, je me rassois à côté d'elle. Elle me regarde. Je fixe la télévision.

Cindy : Me semble que t'en profites pas ben ben.

Moi : Hein, qu'est-ce que tu veux dire ?

Cindy : Je me suis mise full belle pour toi.

Moi : Euh... t'es très belle !

Elle m'embrasse de façon à ce que je tombe à la renverse et qu'on se retrouve allongés sur le divan. Je suis dessous, elle est dessus, elle se place en position cavalière et retire l'horreur de chandail *DELICIOUS*, elle *désnape* sa brassière, qui libère ses deux énormes seins. Les choses se déroulaient tellement rapidement !

Même si on ne veut pas nécessairement faire ça, notre cerveau nous mène parfois à faire des comparaisons avec ce qu'on connaît déjà. Mes anciennes relations étaient plus menues ; là, disons que c'était beaucoup de poitrine pour une seule personne. En fait, on aurait dit que je venais de retomber à la base de mes connaissances sexuelles, je ne savais pas trop comment m'y prendre.

Cindy : Comment tu trouves mes seins ?

C'est ça la discussion, *live* là ?! On part ça avec un quiz surprise au moment où je les découvre ? J'peux toujours ben pas répondre :

« FUCKIN' HUGE ! »

Pis on part d'où pour parler de ça ? La taille, la circonférence, le poids, la fermeté, la couleur des aréoles, la densité du tissu adipeux, les mamelons, les veines… ? J'étais comme débordé, j'ai opté pour la voie facile.

Moi : Ils sont très beaux.

Cindy : Tu regardes même pas.

Câlisse.

Bon, je me doute qu'on ne me donnera pas de médaille du mérite pour cette divulgation. Mais c'est bel et bien vrai : J'AI PEUR DANS LE NOIR !

Donc. Dans l'obscurité, un petit truc que j'ai trouvé, c'est de me fermer les yeux. Mais là, je suis en train de tenir deux gigantesques seins, les yeux fermés. Et elle, avec le reflet de la télé, tout ce qu'elle voit, c'est un gars de 18 ans les yeux fermés comme s'il avait peur de se faire attaquer par les dessous de *DELICIOUS*.

Cindy : On dirait que ça te tente pas.

Moi : Non c'est pas ça, on dirait que je trouve que ça va vite un peu.

Cindy : OK !

C'était un OK sec. Un OK « déniaise-toi câlisse ». Un OK « t'as manqué ta chance ». Elle s'est rhabillée plus vite qu'elle ne s'était déshabillée. Je suis allé la reconduire chez elle. En débarquant de la voiture, considérant le déroulement de cette soirée, elle m'a vraiment pris par surprise.

Cindy : Je t'aime.

Moi : …

J'ai mis des points de suspension pour que vous compreniez à quel point y'a eu une pause. Si vous pensiez que son G-string était malaisant, c'était rien en comparaison du malaise que je m'apprêtais à offrir :

Moi : Merci pour la belle soirée.

J'AI DIT MERCI POUR LA SOIRÉE !!!

Cindy : Hmm OK !

Elle a refermé la porte de la voiture lentement, sans la claquer. Assez lentement pour me laisser le temps de me reprendre. Rien n'est sorti.

Le lendemain matin, j'appréhendais mon arrivée à la piscine. C'était comme si de rien n'était. Je me rappelle juste qu'elle portait une casquette d'armée et qu'elle s'était remonté les cheveux dedans et que j'haïssais ça.

Cindy : C'était le fun hier, on remet ça ce soir ?

Ça me prenait une porte de sortie.

Moi : Ce soir, j'ai de quoi avec les *boys*, on monte à Saint-Jean voir l'appart de Gros Luc pis Adam.

Cindy : OK, on se reprend demain.

Moi : Oui, sans faute.

Et elle s'est jetée dans mes bras. Ç'aurait pu être une étreinte normale, mais comme j'ai horreur des silences et qu'une de mes forces, c'est de me crisser le pied dans la bouche, j'ai dit : « J't'adore. »

J'ai appuyé mon menton contre sa tête, elle s'est collée contre mon *chest*. Tu viens-tu vraiment de dire je t'adore, crisse de nif ?

Cindy : Ah ouin ?!

Un peu comme si elle me donnait la chance de retirer ce que je venais de dire. Un « ah ouin, t'es-tu certain, parce que les babines suivent pas les bottines ».

Moi : Ouep.

Cindy : Moi aussi !

C'est en jasant avec les *boys* ce soir-là que j'ai réalisé que « je t'adore », c'est en théorie plus gros que « je t'aime ».

SHIT!

Autour de plusieurs Labatt Bleue et de rangées de Sweetarts (ç'a longtemps été mon combo : bière et bonbons), je leur ai fait comprendre que je n'éprouvais rien pour Cindy. Même si elle était considérée comme un canon de beauté, le déclic ne se faisait pas, et je trouvais qu'on n'avait absolument rien à se dire.

Ça m'a permis de comprendre que je devais me faire confiance et écouter mon instinct plutôt que celui de mes amis qui voulaient vivre leur sexualité à travers moi. *(Ça fait weird, dit de même.)*

Une fille, ou un gars, ça ne devrait jamais être un trophée de chasse. Tu ne te mérites pas un chapitre dans un livre seulement parce que t'es belle. Même si je n'ai vu aucune compatibilité avec Cindy, cette fille m'aura fait découvrir que pour que l'amour débloque, j'ai

besoin d'être stimulé intellectuellement, émotionnellement et non pas seulement physiquement.

À la lumière de ce constat, je suis allé voir Cindy le lendemain matin. Elle s'occupait de l'entretien de la piscine, une heure avant l'ouverture.

Cindy : Ahhhhhh, tu viens me voir plus tôt !

Moi : Oui, il fallait que je te parle.

Cindy : OK…

Moi : T'es une super fille, Cindy, mais je pense que j'ai voulu aller trop vite, je ne ressens pas vraiment de sentiments amoureux, je t'aime comme amie.

Cindy : Mais ça pourrait se développer si on passait plus de temps ensemble…

Et j'ai sorti une des métaphores les plus minables qui soit pour qu'elle comprenne. Je ne voulais pas coucher avec elle, ne pas développer de sentiments et lui laisser l'impression que j'ai profité d'elle. J'aurais pu dire ça, tout simplement. Mais non, j'ai plutôt choisi cette belle image :

Moi : Tsé Cindy, c'est comme si je m'étais embarqué dans un grand navire, pis je ne sais pas où il s'en va… J'suis comme pas le capitaine de ce bateau-là, et j'aime mieux débarquer tout de suite pendant que je vois encore le rivage plutôt

que de m'échouer en pleine mer ou d'accoster sur une île où je ne voulais pas aller.

Cindy : OK… *Anyway*, je m'en doutais un peu avec ton « merci pour la belle soirée », quand je t'ai dit « je t'aime ».

On a réussi à terminer cet été-là comme deux collègues. Pour une raison que j'ignore encore, même si je ne lui ai donné aucun signe d'ouverture, elle est restée en amour avec moi pendant plus d'un an. Je le sais parce qu'elle en parlera aux sauveteuses. Et Ève, la fille avec qui je suis théoriquement encore en couple à ce jour, viendra me voir à la bibliothèque du cégep, où je passais le plus clair de mon temps, pour me dire : « Cindy m'a dit qu'elle attendait que tu te fasses une blonde avant de rencontrer quelqu'un. »

Moi : Mais pourquoi elle s'inflige ça ?

Ève : Parce qu'elle pense qu'elle a encore une chance.

Moi : Il n'y a aucune chance.

Ève : On lui a tous déjà dit.

Elle ne décrochera pas de sitôt. Elle finira par sortir avec un de mes amis (un coloc d'université), c'était *weird* et ça ne fera pas long feu. La légende dit qu'elle fréquente maintenant un humoriste.

Le *nœud* papillon

Stella

Maman, si, pour une raison obscure, t'as acheté mon livre et que tu t'es rendue jusqu'ici, saute ce chapitre !

Bon… Comment aborder ce chapitre de vie dans le plus grand des respects. On s'est probablement retrouvés à la mauvaise place, au mauvais moment, dans de mauvais états.

Je ne dois pas être le souvenir de sa vie, elle n'est pas le mien non plus. J'étais dans une période trouble de jeune adulte qui se cherche. J'ai toujours été un gars de gang, mais ce soir-là, mes amis n'étaient pas disponibles. J'ai donc fait quelque chose que je n'avais jamais fait : je suis sorti seul, dans un bar, à McMasterville. C'était juste assez loin pour ne pas croiser de monde que je pourrais connaître de Saint-Hyacinthe, mais pas assez loin pour ne pas pouvoir revenir chez mes parents.

Je fais donc mon entrée au MASTER de McMaster. Oui, c'est un nom assez niché et réfléchi. J'enligne le bar. Une barmaid avec du vécu me regarde :

Barmaid : T'as-tu tes cartes ?

Moi : Ah, j'attends mes amis.

Voyons estie d'épais, c'était pas ça la question.

Moi : Ouais ouais, j'ai ça.

Comme je n'aime pas avoir mon portefeuille dans mes poches quand je conduis, je le mets généralement dans

la console entre les deux bancs. Et je ne laisse que ma carte de guichet dans ma poche avant droite (ça ne déforme pas le pantalon et c'est facile d'accès pour payer).

À cette époque, quand je ne savais pas quoi faire de mes soirées, j'allais généralement nager à la piscine du centre culturel. Ça me permettait d'améliorer mes performances aquatiques pour les matchs de water-polo et de me maintenir en forme comme sauveteur. C'était 60 minutes où, même seul, le temps passait vite à longer les corridors de la piscine, longueur après longueur. Nager seul ne m'a jamais fait sentir seul.

Le cerveau se focalisait sur un objectif, faire le plus de distance possible, et j'oubliais ma solitude.

Aujourd'hui, au lieu de nager, j'écris. Mon cerveau se concentre sur un seul objectif, écrire une page de plus... Bref, bienvenue à bord de ma solitude.

REVENONS AU MASTER.

Donc, dans ma poche avant droite, j'ai ma carte de guichet et ma carte Accès-Loisirs qui me donne accès à la piscine ; le reste de mon portefeuille est dans le char.

Dans ma tête, la connexion suivante s'est faite : « Soit t'as l'air encore plus épais en disant que t'as pas tes cartes parce que tu les as oubliées dans ton char et la barmaid pense que tu lui mens, soit tu sors ta carte

Accès-Loisirs avec ton âge et t'as quand même l'air épais parce que t'as 14 ans sur ta photo. »

J'ai choisi l'option carte Accès-Loisirs parce que j'avais moins de chance de croiser du monde de même (qu'en retournant à mon char). Je sais, c'est niaiseux. Se sentir seul, sortir dans un bar afin de croiser des gens pour se sentir moins seul, mais ne pas vouloir croiser personne que je connais et avoir le moins de contacts possible. J'ai réalisé, ce soir-là, que l'angoisse a longtemps été mon meilleur moyen de contraception. Être incapable d'aborder les filles, ça te diminue en verrat les risques d'ITS et les chances de grossesse !

Barmaid : C'tu une vraie carte, ça… ?

Moi : Oui, c'est ma carte de *lifeguard*.

Barmaid : Ah OK, ben si t'as l'âge de sauver des vies, tu dois avoir l'âge de boire.

(Haha si tu savais[8]*.)*

Barmaid : Faque qu'est-ce que je te sers, beau brun ?

Moi : Je vais vous prendre un Tom Cochrane.

[8] J'ai ce mémorable trophée à mon actif : à l'âge de 16 ans, alors assistant surveillant sauveteur, complètement *hangover* de la veille, je me suis endormi assis sur la chaise de sauveteur pendant un bain libre pour aînés. J'ai perdu l'équilibre vers l'avant et j'ai basculé du haut de la chaise, dans la piscine. Je m'en étais sorti en disant que c'était par prévention, car je soupçonnais un mauvais nageur. Mais c'est assez rare qu'un sauveteur saute sans objet flottant pour un sauvetage, je dirais même que ça n'arrive JAMAIS.

J'avais entendu ça dans un film, le drink Tom Collins, je voulais avoir l'air cool, mais comme de raison, je ne savais pas comment le prononcer.

Barmaid : Moi, je suis la barmaid, pas le DJ.

Moi : Haha, OK ouais, je vais vous prendre une bière.

Barmaid : Laquelle ?

Préparez-vous à la phrase qui sonne le moins comme « j'suis un habitué de la patente ».

Moi : Surprenez-moi !

Oui oui, « surprenez-moi », comme dans « je vouvoie maintenant la barmaid », mais aussi comme dans « oh ! je m'attends à une SURPRISE houblonnée ».

Elle m'a servi une pinte de 50 en fût. C'était parfait. Un col de mousse respectable, une fraîcheur adéquate, un pétillant approprié.

Barmaid : Je te pars un *bill* ?

Moi : Mets-en.

Je savais peut-être pas comment dire Tom Collins, mais je me partais un *bar bill* comme dans les films. C'était la première fois de ma vie que ça m'arrivait.

Je n'avais pas de cellulaire… je ne pouvais donc pas me divertir dans les méandres des médias sociaux pour faire passer le temps. J'avais ma bière et

un semblant de discussion avec la barmaid, qui se résumait à :

Barmaid : Une autre blonde ?

Moi : Mets ça sur mon *bill* !

Et pendant le deuxième verre de 50…

Fille au nœud papillon : Tu viens souvent ici, Guillaume ?

Je me retourne sur mon tabouret et je l'aperçois. Une belle fille. Genre de fille que je n'aurais peut-être jamais remarquée si j'avais été avec un groupe d'amis. Genre de fille que je n'aurais probablement jamais osé approcher. Mais seul, et le fait que ce soit elle qui m'ait abordé… par mon nom d'ailleurs ?!

Moi : Hein… heu non, ben euh, ouais… ben, on se connaît ?!

De proche, je voyais ses yeux foncés, tsé le genre qu'on dirait qu'ils n'ont pas de pupilles, un peu comme Tokyo dans *La casa de papel* ? Elle avait de longs cheveux noirs légèrement ondulés, des paupières mi-closes comme un store descendu à moitié, des jeans noirs serrés, savamment déchirés aux genoux, une généreuse poitrine dans un t-shirt blanc rentré précisément et sans débordement dans ses jeans et… un nœud papillon au cou. De même, complètement libre, pas étranglé dans un col de chemise.

Stella : Non, on se connaît pas, mais ta carte Accès-Loisirs traînait par terre, et t'es le gars dans le bar qui ressemble le plus au jeune ado sur la photo.

Barmaid : Ben oui Stella, c'est un sauveteur, le beau brun !

Stella : Ah ouin… 100 mètres en combien de temps ?

OK, je me dis en moi-même, ça c'est une nageuse, tu sors pas une question sur les temps de nage si tu n'y connais rien.

Moi : Dernière compé, je l'ai rentré en 59,69 secondes.

Stella : Pas pire. Pis le 0,69 est important pour toi… J'aurais trouvé ça correct quand même si t'avais dit 59 secondes !

Moi : J't'un gars de précision. Tu me poses une question, je vais te donner la réponse exacte. Pis tu ne retranches pas 0,69 seconde de ton temps de même, sinon tout le monde aurait des médailles d'or aux Olympiques.

Stella : Haha, bon point. Faque le 69, c'est important.

Moi : Ben, c'est primordial.

Stella : C'est la première fois que je parle de 69 avec quelqu'un avant même de le connaître.

Moi : Ben… visiblement, tu me connaissais déjà par mon prénom !

Stella : Haha, vu de même !

Moi : On jase on jase, tu le nages en combien de temps ton 100 m ?

Stella : Oh ! Le gars n'est pas confo quand ça jase de sexe…

Moi : Hé hé…

Stella : 1 minute 13 secondes

Moi : Pas pire…

Stella : Au papillon.

Moi : *WHAT* ?!

Stella : Oui, Monsieur !

Moi : Mais attends, attends, t'es une machine, tu fais de la compé ?

Stella : Plus maintenant, je vais me concentrer sur mes études.

Moi : En quoi t'étudies ?

Stella : Je suis en deuxième année de médecine.

Moi : Ah ouin, t'as pas le profil médecin, je ne m'attendais pas à ça.

Stella : Ah, pis c'est quoi, le profil médecin ?!

Moi : Bah, euh… avec un sarrau, un stéthoscope et une queue de cheval.

Stella : Haha ! Ça viendra sûrement.

Moi : Pis ton chum, étudie-t-il également en médecine ?

Stella : Wow !

Moi : Quoi ?

Stella : J'ai déjà vu plus subtil pour savoir si je suis célibataire…

Moi *(troublé par la honte)* : …

Stella : Haha ! Je te niaise, Guillaume.

Je suis confus. Elle me cruise-tu ? Elle me niaise-tu ? Elle semble si gentille et pourtant, je suis mêlé mêlé…

Moi : Estie que je suis mauvais…

Stella : C'est pas si pire… c'est pas comme si tu m'avais dit : « Ça te tente-tu de jouer au docteur ? »

Fuck off

Moi : Mais… ça te tente-tu de jouer au docteur ?

Stella : Mets-en ! Awèye, cale ton verre, on part !

Oh my god, c'tu vrai ? Ça se passe-tu réellement ou c'est un guet-apens et je vais me faire poignarder dans le parking ?

Moi : On va chez vous ou chez nous ?

Voyons crisse d'épais, tu vis chez tes parents, tu vas pas ramener une fille de McMaster dans le char de ton père jusque sur le divan gris dans le sous-sol familial ou il y a des photos de toi enfant à grandeur des murs.

Stella : Nenon, tu viens de caler un verre, tu vas pas chauffer. Suis-moi !

Moi : OK !

Je l'ai suivie jusqu'à sa voiture. J'étais surpris, elle avait une Mini Cooper S rouge avec le toit blanc et les vitres teintées noires. Un modèle que je trouvais complètement fou, en 2002. Elle a sorti sa clé à puce et a appuyé sur le déverrouillage électrique. J'ai ouvert la porte côté passager, je me suis assis et je me suis attaché.

Elle a ouvert la porte côté conducteur, s'est penchée, m'a regardé et est partie à rire.

Stella : Estie que t'es drôle !

Elle a tiré la clenche, rabattu le banc, s'est assise à l'arrière et a fermé la porte.

Mom, si jamais tu lis encore, c'est le temps de fermer le livre, parce que je ne suis plus responsable des images mentales.

Moi : Haha, qu'est-ce que tu fais là, ça va être *tough* de conduire…

Stella : Toi, qu'est-ce que tu fais là !

Elle a *untuck* son t-shirt blanc, l'a remonté au-dessus de sa poitrine, a agrippé son soutien-gorge et l'a descendu sous ses seins.

Elle a glissé la main dans sa sacoche sans jamais me lâcher du regard et en a ressorti un condom. Comme si elle savait exactement et précisément où se trouvait chacun des éléments de son sac à main !

Elle m'a lancé la protection à l'avant et m'a dit : « Quand vous serez prêts tous les deux, vous viendrez me rejoindre à l'arrière. »

Je réalise que je m'apprête à copuler dans une voiture, avec une fille clairement *out of my league*, je suis tellement excité que j'ai peur de faire un temps plus court que mon meilleur temps au 100 m libre.

Moi : J'ARRIVE !

J'ouvre la porte, je cherche comme je n'ai jamais cherché dans ma vie la clenche pour rabattre le banc passager, et je rentre enfin à l'arrière du véhicule.

Stella : Mets le condom pendant que je me *set*.

Moi : Ok.

Elle se raidit sur le banc, détache son jeans, le baisse légèrement sous ses fesses et se retourne dos à moi, penchée vers la fenêtre.

Stella : Quand t'es prêt, prends-moi.

J'ai jamais couché avec quelqu'un sans même l'avoir frenché. Mais je m'exécute nerveusement, en me contorsionnant, comme un gars de 6 pieds 1 dans une MINI voiture. À ce moment-là, j'éprouve tout de même plus de plaisir que d'inconfort physique.

Stella : *Grip* mon nœud papillon.

Moi : Hein ?

Stella : Agrippe
mon
nœud
papillon.

Là, c'est plus fort que moi, j'ai l'impression d'être en train de chevaucher une femme en tenant « la bride », pis c'est pas ce qui me fait le plus tripper.

Stella : Tire.

Moi : Hein ?

Stella :

TIRE !!!

Je tire mollement, question de ne pas étouffer ma partenaire…

Stella : Insulte-moi…

Moi : Ah ben, j'penserais pas.

Je me rappelle que la seule phrase qui m'est venue en tête, c'est : « Tu ne seras pas une bonne médecin. » Et je ne crois pas que c'est ce qu'elle recherchait.

Stella : Traite-moi de petite salope pis tire plus fort.

Moi : Ouin, on dirait que j'peux pas vraiment faire ça.

Stella : Qu'est-ce qui se passe ? T'es pas bandé, j't'excite pas coudonc ?

Moi : Ah non, c'est pas ça du tout, tu m'excitais au boutte, mais on dirait que ç'a pris un virage auquel je m'attendais pas.

Stella : J't'ai quand même pas demandé de me chier dessus non plus.

Moi : Euh…

À ce moment précis, si j'avais pu m'évaporer, je l'aurais fait sur un estie de temps. J'ai remonté mon pantalon, j'ai cherché son regard, mais elle n'a jamais tourné sa tête. J'ai ouvert la portière, je suis sorti du véhicule et j'ai dit : « Je suis désolé, merci pour la soirée. »

Je suis rentré chez moi dans un tourbillon d'émotions.

Je me sentais hot et *loser* à la fois. Je sentais que je m'étais respecté, même si c'était au détriment du plaisir sexuel de Stella. Ce soir-là, j'ai compris qu'il y avait différents désirs, différentes mœurs, différents degrés de « passion ». J'ai aussi compris que je n'étais peut-être pas du type *one-night*.

Le lendemain, quand je me suis rendu à la piscine, je n'avais plus ma carte Accès-Loisirs. Elle traîne sûrement quelque part dans le fond d'une Mini Cooper S rouge 2002.

Timing's *a* bitch

Magalie

Magalie, c'était une lifeguard sur qui j'avais toujours secrètement trippé. Elle travaillait à la piscine Saint-Sacrement et je la trouvais galvanisante. Drôle, intelligente, cultivée, toute une nageuse, et vraiment jolie. Elle était toujours willing pour une activité. Et cet été-là, elle nous avait organisé un road trip de cinq jours à Wildwood, avec Isabelle et JF.

Isa, c'était la meilleure amie de Magalie et la co-responsable de ma piscine. *Good old* JF, je pense qu'il se passe de présentation. Mais mettons que vous êtes comme moi et que vous lisez un livre avec des pauses de deux mois entre chaque chapitre, JF, c'est mon meilleur ami depuis la maternelle, et il était également sauveteur.

Je pense que c'est parce qu'elle me trouvait drôle et sympa que Magalie m'avait invité dans leur *trip* à Wildwood. En fait, c'était aussi parce qu'Isa trippait sur moi, mais pendant ce voyage, je n'avais d'yeux que pour Magalie. Les filles m'avaient donné le choix d'amener un de mes chums de gars pour compléter le quatuor. C'était bien évident que je choisirais mon chum JF, mon bras droit depuis tant d'années, et un énorme fan de camping.

Départ pour le road trip, à s'échanger le volant pour les 12 heures de route. Magalie et moi, on a passé une longue portion du chemin en tant que pilote et

copilote. Pour se garder éveillés, on s'amusait à se faire des *swaps* aux lumières rouges en courant autour de l'auto pour changer de place, en riant et en hurlant dans les rues de Manhattan, pendant que JF et Isa dormaient sur le banc arrière.

Sans le savoir, Magalie avait réservé dans un camping où c'était moins cher pour les couples. J'étais complètement ravi de faire semblant d'être son conjoint. On se lançait des «*I love you, Honey*» par-ci par-là pendant la semaine, question de ne pas attirer les soupçons de notre passe-passe américaine.

Sachant qu'Isa avait des sentiments pour moi, je pense qu'on se retenait de se partager les nôtres, mais maudit qu'on avait du fun. On a échappé aux dents d'un requin à la *beach*, pour finalement se rendre compte que c'était un *black dolphin* qui jouait dans une vague. On a hurlé des insanités près des touristes qui filmaient tout sur le *boardwalk*, pour que dans leur vidéo, de retour à la maison, ils se demandent ce que ça veut dire « TARBARNAK, ÇA SENT LE PET DE MARDE ».

Vers la fin du voyage, je pouvais dire que je l'aimais les cheveux propres, sales, couettés, sous une casquette ou une tuque. En jogging, en shorts, en jeans, en bikini, au volant ou passagère, elle était même belle endormie. Un moment donné, alors que Magalie et moi étions sur la banquette arrière, je m'étais endormi sur

ses genoux. Elle me jouait dans les cheveux et on se repassait les meilleurs moments du week-end en riant. Et quand elle riait, je sentais ses abdominaux frapper ma tête, et j'adorais ça. On avait aussi inversé les rôles : elle s'était couchée sur moi, pour à son tour se reposer… Elle portait mon coton ouaté, ça me rendait fier (comme si on venait de signer un bail), j'avais mis mon oreiller sur mes genoux pour qu'elle soit plus « confortable ».

La réalité c'est que j'avais peur d'être jacké sur sa tête.

Oui c'est raide comme phrase, mais jamais aussi raide qu'en dessous de l'oreiller (OUPELAYE !)

Le pire, c'est que je pense qu'elle s'en était rendu compte. Mais ça n'avait pas semblé l'importuner.

C'est à l'arrière du char que tout s'est clarifié. Il venait d'y avoir un *sparkle*, j'étais tombé en amour avec Magalie. Je n'ai jamais eu le courage de le lui avouer. Je me suis toujours dit que c'était par respect pour Isa, mais en vrai, j'étais trop *chicken* !

Six mois plus tard, 23 décembre 2002. C'était le party de Noël des sauveteurs, chez Julie Gendron. À peine arrivé au party, JF m'apostrophe :

JF : *Man*, j'ai fait une connerie.

Moi : De quoi tu parles ?

JF : J'parlais avec Magalie…

Moi : Hein, Magalie est ici ?!

JF : Oui, pis justement, je lui ai dit que tu trippais dessus.

Moi : MAIS POURQUOI T'AS FAIT ÇA ?!?

JF : Ben, c'est sorti tout seul. On jasait de tout et de rien, pis de même, elle m'a demandé des nouvelles de toi. Elle m'a dit que tu ne lui avais pas vraiment parlé depuis c't'été, à Wildwood.

Moi : Ah OK, mais elle ne se doutera pas que je trippe dessus avec ça.

JF : C'est pas tout. Elle m'a demandé si c'est parce que t'étais fâché contre elle que tu ne l'appelais pas. C'est là que j'ai dit : « Fâché contre toi ? De quoi tu parles, il trippe sur toé depuis un an… »

Moi : Câlisse…

Isa : Salut les gars, ça va vous deux ? Ça fait longtemps !

JF : Hey, ho, hey…

Moi : Ça va suuuuuuuper, toi, l'université, c'est cool ?

Isa : C'est vraiment l'fun. Hey Guillaume, c'est beau tes cheveux, t'as tellement l'air du gars dans *That '70s Show*.

On parle d'Ashton Kutcher.

Moi : Ah, merci du compliment !

Magalie : Salut salut !

JF : Hey, c'est Magalie !

Moi : Ben oui ! Salut, ça va ?

Magalie : On peut-tu se parler, Guillaume ?

On est montés dans une des chambres, à l'étage. On était dans le noir, mais je n'avais pas peur, car la pièce était éclairée par la lumière du corridor.

Magalie : Comme ça tu trippes sur moi depuis un an ?!

Moi : Estie de JF, il pouvait pas fermer sa grand' yeule…

Magalie : Pourquoi tu m'en as pas parlé ?

Moi : Pour tellement de raisons, Magalie…

Magalie : *Shoot*.

Moi : Premièrement, Isa. Deuxièmement, j'ai 19, t'as 22, j'voulais pas me faire dire non et me faire mal.

Magalie : On ne se parle plus, Isa et moi. Pis… moi aussi Guillaume, je trippais sur toi après cet été, mais comme tu ne me donnais pas de nouvelles, j'suis passée à autre chose…

Moi : *Fuck*…

Magalie : Ça va-tu ?

À ce moment-là, mon cœur s'est mis à pulser vraiment fort dans ma poitrine et j'ai ressenti des picotis dans le visage : choc vagal, coup de foudre, crise d'anxiété en devenir ? Dur à dire, peut-être les trois.

Moi : Le cœur me débat tellement…

Elle a mis sa main sur mon cœur.

Elle s'est avancée vers moi et on s'est embrassés pendant 30 secondes. J'ai souri, on s'est regardés, elle s'est appuyée contre le mur et on s'est embrassés encore quelques minutes. Jusqu'à ce qu'on entende quelqu'un monter l'escalier, qu'on sorte de la chambre et qu'on tombe face à Isa.

Isa : Ah, vous êtes là, pas besoin de vous cacher, je le sais que vous parlez de moi.

Moi : Hein, non pantoute Isa. Pour vrai, je prenais des nouvelles de Magalie, on s'est pas vus depuis Wildwood.

Isa : Ouais ouais.

Magalie : Ça se peut aussi que toute tourne pas autour de toi, Isa ?

Moi : Euh, moi je vais descendre en bas, j'ai pas ben ben jasé avec JF.

J'ai dévalé les marches :

Moi : JF, FAUT QUE JE TE PARLE.

JF : Je le sais, t'es en câlisse contre moi…

Moi : Non ! J'ai frenché Magalie. Mais ta yeule avec ça !

Hugo : Yo, ça va ?

JF : Mets-en, Pineault vient de frencher Magalie.

Moi : Tabarnac, JF !

JF : Ah oui, c'est vrai, faut pas que tu le dises, Hu. C'est un secret…

Moi : Faut vraiment pas qu'Isa le sache…

Magalie : Moi je pars, les *boys*. Guillaume, veux-tu un lift ?

Moi : Oui OK, moi aussi je vais partir, je suis fatigué.

On était sur le chemin vers chez moi (OK, chez mes parents). Elle m'a demandé si je connaissais un endroit où on pourrait s'arrêter, alors qu'on était littéralement à un coin de rue de chez moi. Je l'ai fait s'arrêter dans le stationnement de mon école primaire. On est sortis marcher dans la cour d'école, sous une douce neige de décembre. Je crois qu'il faisait exactement 0°C, la neige tombait si lentement, j'ai même dit : « On dirait qu'on est dans une boule en verre. »

On s'est rendus au fond de la cour, nos pas disparaissaient lentement. Elle s'est appuyée contre le mur, elle m'a tiré vers elle par mon manteau et on s'est embrassés pendant près de deux heures, sans rien

dire, comme si on reprenait le temps perdu. On ne se disait rien, on était juste bien.

À un moment, elle a regardé l'heure et m'a dit : « Faudrait que je rentre, on fête Noël dans ma famille demain. » Il était 2 h du matin. J'aurais facilement pu rentrer chez moi à pied, j'étais à une minute de marche.

J'aurais aussi pu courir un marathon, je ne m'étais pas senti aussi léger depuis longtemps.

Mais elle est venue me reconduire. Une fois stationnés, on n'a pas éclairci ce qui venait de se passer, on s'est juste embrassés longuement à nouveau. Je me rappelle que j'adorais l'odeur de ses cheveux bouclés et qu'elle adorait lorsque je lui mordillais la lèvre inférieure. Ce qui m'a valu un « crisse que t'embrasses bien », ce à quoi j'avais rétorqué « ça se fait à deux, ça ». Elle a ri, je suis sorti de l'auto, j'étais serein.

Je ne savais vraiment pas ce qui allait se passer, on ne s'était pas vus ni même parlé depuis six mois, et là… bang ! On s'était embrassés pendant pratiquement trois heures lors d'une soirée parfaite. Mais elle était à l'université et vivait à Montréal, j'étais un étudiant au cégep qui se cherche, à Saint-Hyacinthe.

On ne s'est pas vus jusqu'au 2 janvier.

On s'est fait une sortie de snow à Owl's Head, avec Hugo et JF. Notre soirée embrassade demeure, à ma

connaissance, le secret le mieux gardé de la CAM. Personne n'était au courant et, dans les gondoles de ski, on agissait pour qu'Hugo et JF ne sachent rien. Je la trouvais belle même en suit de snow. Elle m'épatait : elle était bonne dans toute, avec un sens de l'organisation du tonnerre. Dès que t'étais en sa présence, tu devenais motivé. À quoi, on sait pas, mais partant pour un projet.

Après notre journée de snow, on est allés reconduire les gars qui s'étaient endormis en arrière. Moi, j'étais 100 % réveillé, ça faisait neuf jours que je ne l'avais pas vue, je profitais de chaque instant en sa présence.

Il devait être 23 h quand on est arrivés chez nous. J'ai débarqué mon stock de snow. J'appréhendais la séparation, le retour à la réalité et la fin des vacances. J'ai tenté quelque chose.

Moi : Veux-tu entrer écouter un film ?

Magalie : On peut jaser un peu, mais je ne resterai pas tard.

Mes parents dormaient, on est descendus au sous-sol, on s'est installés sur le divan gris.

Moi : Veux-tu un chocolat chaud ?

Magalie : Ahhhhh oui, tellement.

Moi : J'vais nous faire ça.

Honnêtement, je ne savais pas comment faire un chocolat chaud. J'ai pris deux tasses de lait, j'ai mis du Quick en poudre et j'ai passé ça au micro-ondes 45 secondes.

Moi : Tiens.

Magalie : T'es tellement fin avec moi, Guillaume.

Réponds n'importe quoi, pourvu que ça soit pas : « C'est parce que je t'aime. »

Moi : Ah ben c'est facile d'être fin avec une personne aussi gentille.

Magalie : Mais qu'est-ce qu'on va faire ?

Moi : Qu'est-ce que tu veux dire ?

Magalie : Ben nous deux, on dirait que c'est vraiment un *timing* de marde.

Moi : Peut-être qu'on a juste à rien faire pis à s'embrasser.

Magalie : Mais c'est dangereux.

Et elle m'a embrassé. J'étais tellement heureux qu'on se réembrasse que j'ai pas compris comment elle est passée d'assise à côté de moi à sur moi. Les barrières sont rapidement tombées.

Magalie : J'ai tellement envie de toi.

C'était la première fois qu'une fille me disait ça. Ça m'a donné un boost de bonheur et de confiance.

Moi : Moi aussi, tellement.

Elle s'est mise à m'embrasser dans le cou, j'ai glissé ma main dans son dos, sous les multiples couches de vêtements de ski (son polar, son t-shirt, son ice breaker en mérinos) et j'ai déclipsé sa brassière. On était échevelés de nos tuques et brûlés de notre journée, mais on dirait que ça n'atténuait en rien notre désir.

Elle m'a chuchoté : « On est pas en train de faire une connerie ? »

Moi : J'pense pas.

Magalie : Faut pas que ça scrappe notre amitié.

Moi : Promis.

Eh ben devinez quoi… Ç'a scrappé notre amitié !

On dirait que la chaîne de notre moment parfait a débarqué quand j'ai soulevé une question. C'est comme si on était dans une euphorie, jusqu'à ce que je devienne soudainement angoissé.

(Calvasse, j'peux pas croire que je m'apprête à écrire ça.)

C'était la première fois de ma vie, à 19 ans, que j'avais un rapport sexuel sans condom. Sachant que la fin était imminente, je me suis lancé sans filet :

Moi : Qu'est-ce que je fais ?

Magalie : C'est parfait, continue, c'est bon comme ça.

Moi : Non, mais qu'est-ce que je fais… ?

Magalie : Qu'est-ce que tu veux dire ?

Moi : Ça
s'en
vient…

Et là, dans un retour à la réalité très franc…

Magalie : Ah… Arrêtons là !

Moi : Euh OK.

Magalie : Si tu ne viens pas, c'est mieux. Comme ça, ça ne sera pas *weird* entre nous.

Moi : OK.

On s'est rhabillés. Même si on venait de se dire que ça ne serait pas *weird* entre nous, c'est étrange mais… c'était instantanément devenu TRÈS TRÈS *WEIRD* !

Magalie : On ne parle de ça à personne.

C'était comme si, à ce moment-là, elle m'annonçait qu'elle avait un peu honte d'avoir couché avec moi. Du moins, c'est comme ça que je l'ai reçu.

Moi : OK.

Magalie : Je dois partir.

Moi : Je vais aller te reconduire.

Elle m'a embrassé, mais c'était différent.

Magalie : À personne hein ?!

Moi : Oui oui.

(J'ai gardé le secret pendant 20 ans,
c'est déjà pas mal !)

Elle m'a rappelé le 5 janvier au soir pour savoir si je voulais la rejoindre pour l'aider à paqueter, comme elle retournait à Montréal le lendemain matin. Je suis allé la retrouver, mais il y avait comme quelque chose de brisé entre nous deux. Je l'ai aidée à faire ses bagages. Elle avait ouvert le divan-lit, je me demandais si c'était parce qu'elle voulait que je dorme là…

On jasait de tout et de rien, mais surtout de rien, assis sur le divan-lit, pendant que *Le masque* jouait en *background*. Elle s'est endormie à plat ventre, je l'ai abrillée d'une couverture, je lui ai donné un bec sur la joue et je lui ai dit : « Bye, bonne nuit Magalie. » Je n'ai pas eu de réponse. C'est la seule fois que je l'ai vue vraiment épuisée. En fait, c'est la dernière fois que je l'ai vue.

Elle m'a envoyé une lettre de sept pages par la poste, me faisant savoir qu'elle trouvait que j'étais un bon gars, mais que le *timing* n'était pas de notre bord et que la « bonne » saurait trouver mon cœur.

J'ai compris que, parfois, même si deux personnes s'aiment, il y a d'autres variantes qui peuvent interférer. Comme « le temps »… Le *fucking* temps. De mon côté, je m'étais infligé la barrière de l'âge. J'ai 19 ans, elle a 22, OH MON DIEU… Mais à l'époque, ça me semblait un *gap* incroyable. Sincèrement, y'a rien de plus triste que deux personnes qui s'aiment et qui sont incapables d'être ensemble.

2003
19 ans

J'ai aussi compris que coucher avec une amie sur qui tu trippes secrètement, ça se peut que ça brise le lien d'amitié. J'dis ça, j'dis rien, mais pour ma part, je ne coucherai plus jamais avec une amie.

The Only *Good* Golden *Girl*

Justine

Vous rappelez-vous l'avant-bal de la richesse démesurée ? Justine, elle faisait partie des Golden Girls, mais on dirait que c'était la seule qui sortait positivement du lot. Elle avait la richesse, c'était de famille, mais elle avait également l'empathie, le sens de l'humour, une beauté et une intelligence naturelles. Elle comprenait tout du premier coup au cégep, tsé le genre de personne qui n'a pas besoin d'étudier, parce qu'elle est déjà brillante à la base ? Elle avait aussi une tache de naissance apparente et parfaite sur la joue gauche. Elle était simplement admirable, cette fille-là, en plus d'être allée à son bal en Beetle jaune.

Elle était dans mon cours de physique « Électricité et magnétisme » à la troisième session. On savait qu'on se connaissait, et on a rapidement connecté.

Électricité, connecté, la pognez-vous ? Crisse que je m'haïs.

Sérieusement, on s'était liés d'amitié car on s'était non seulement croisés dans notre vie antérieure, mais on possédait également une opinion identique de Fanny. On la détestait.

Dans le cours de physique, on devait former une équipe de trois pour faire un exercice de laboratoire, avec un énorme rapport à remettre avant les vacances de Noël. Si j'ai passé mon cours, c'est en grande partie grâce à elle et à ses qualités de pédagogue, combinées à sa patience légendaire. Une patience digne de mention,

parce qu'elle devait expliquer et répéter chaque notion au moins trois fois à un gars obnubilé par sa beauté. Beaucoup diront qu'il est TDA, je pense qu'il était juste en amour.

Vous comprendrez qu'une fille aussi magnifique n'attire pas seulement l'attention d'un gars qui est mauvais en physique. Il s'adonne qu'elle avait également charmé mon meilleur ami du cégep, le troisième membre de l'équipe de laboratoire, le mystérieux et ténébreux Christopher (qui, lui, était excellent en physique).

Un soir, Christopher m'a invité au bar. On a commandé un pichet de Coup de grisou, on a laissé tomber un *shot* de Jack dans le fond (on se trouvait ben cool de faire ça, mais ça donnait vraiment un goût de marde à la bière) et on s'est fait une promesse.

> Christopher : Là, on a un problème. Tu trippes sur Justine. Je trippe sur Justine. On fait quoi ?
>
> Moi : On fait ça honnête. Si elle approche un de nous deux, on est content pour l'autre. Mais on ne pousse pas la note à essayer de la séduire, on la laisse prendre sa décision.
>
> Christopher : *Deal*.

Nous, les grands décideurs, on stipulait que Justine avait forcément des sentiments pour l'un ou l'autre.

Moi : Bon, on se commande-tu autre chose ?
C'est dégueulasse de la bière avec du Jack.

Christopher : Ouais, haha !

Malgré notre super pacte et tous mes espoirs, j'étais officiellement la *third wheel* dans ce triangle amoureux. J'avais l'impression que *backer off*, ça impliquait arrêter de faire des jokes et des niaiseries pour attirer son attention. Christopher, lui, restait fidèle à lui-même : *good old* mystérieux et ténébreux Chris. L'idée de Justine était déjà faite.

À la fin de la quatrième session, j'ai su qu'ils s'étaient frenchés et que ça s'était même rendu au *second base*. Je l'avais accepté, mais ça m'avait tout de même poinçonné le cœur. Être fier pour son chum, ça se fait, mais ne pas être affecté, c'est plus *tough*.

Mais ça n'avait pas duré. Disons que dans cette relation, une des deux personnes était tombée plus follement amoureuse que l'autre. Un type d'amour un peu *creepy*… Et ironiquement, dans toute cette situation, j'ai eu la chance et l'immense privilège de devenir le confident.

Avec Christopher hors du portrait, j'ai pu solidifier mon amitié avec Justine. Je n'avais jamais eu d'amie de fille officielle. Mais on avait mis les choses au clair. (Et ici, « on » exclut la personne qui parle.) Je lui avais maladroitement avoué mes sentiments après son histoire

avec Christopher (oui, j'ai brisé le pacte), et elle m'avait poliment annoncé que ce n'était pas réciproque, mais qu'elle tenait vraiment à mon amitié.

Cette journée-là, j'ai appris que je pouvais mettre mon orgueil de côté. Je m'étais passé la réflexion que si j'aimais tellement cette fille-là, je préférerais la conserver comme amie que de ne plus l'avoir du tout dans ma vie.

Bon. Est-ce que j'ai arrêté d'être amoureux immédiatement ? Non.

Mais est-ce qu'au moins, elle est encore dans ma vie ? Non plus.

Aucune ami**e** ne venait à la maison. Mais, au début de l'été 2003, Justine avait insisté pour venir me voir chez mes parents. Elle était d'ailleurs venue en Beetle jaune.

Détail peu pertinent, mais je tenais quand même à vous le dire.

Elle voulait absolument me parler en personne, et pas au téléphone. Je vous mentirais si je vous disais que je ne m'étais pas *buildé* de faux espoirs. Je l'attendais assis dans les marches de béton en avant de la maison. Question de ne pas manquer une seconde de sa présence à la sortie de son char, la Beetle jaune.

On le sait Guillaume, t'es lourd.

Justine : Crime, tu m'attendais, t'avais hâte de me voir ?

Moi : Pour vrai, oui !

Justine : Ahhhhh, viens ici !

Elle m'a fait un *hug*.

Mon cerveau : C'est le fun, on y croit à ton amitié, Guillaume ! Ça paraît zéro que t'es en amour accoté. Oui oui, juste une amie… À quel moment t'as flanché ? Quand elle est sortie de l'auto, quand elle t'a parlé, quand elle a dit « Ahhhhh », ou ben quand elle t'a pris dans ses bras et que t'as senti sa poitrine s'appuyer contre toi ? T'es en train de penser à Christopher *second base*, hein ? C'est le fun être dans ta tête, Guillaume, mais tu le sais qu'elle te parle, hein ?

Justine : Ça va, Pin ?

Mon cerveau : Crime, ça doit être une vraie amie, elle t'appelle Pin comme tes chums de gars. Pis tes chums de gars, t'as pas éperdument envie de leur faire l'amour, hein ?!

Justine : T'es tellement dans la lune, haha !

Moi : Je sais pas trop, j'dois être fatigué, hehe. Qu'est-ce qui se passe de si important qui pouvait pas se dire au téléphone ?

Mon cerveau : Avoue que tu t'attends à la grande déclaration, hein ? Là, ferme pas tes yeux en ouvrant la bouche crisse de nif, elle t'aime pas, elle t'a appelé Pin, FOCUS !!!

Justine : Tu le sais que je t'aime hein ?

Mon cerveau : *WHAT* !?! OUBLIE CE QUE J'AI DIT, CONTINUE DE TE TORTURER L'ÂME DANS UN ESPOIR IMPOSSIBLE !

Moi : Euh, ouais, comme ami, *right* ?

Justine : Ben c'est ça, j'veux pas qu'il ait de peine, mon ami Pin.

Mon cerveau : Peut-être que si tu y dis JE T'AIME plus qu'en ami, y'aura plus aucune peine dans c'te gars-là.

Moi : Qu'est-ce que tu veux dire ?

Justine : J'étais dans un party hier soir.

Mon cerveau : Crisse, elle re-sort avec Chris… y'ont couché ensemble.

Moi : OK, c't'ait… c't'ait-tu l'fun ?

Justine : Oui, jusqu'à ce que Fanny débarque.

Mon cerveau : Ah yes, comme si c'était pas assez souffrant de même, viens donc nous virer le couteau dans la plaie en nous rappelant la fille qui nous a trompés pis qui nous a dompés le jour du World Trade Center. Ah pis tant qu'à te faire mal, le lendemain de ta rupture, le 12 septembre 2001, ça a fait 10 ans que ton grand-père, ton idole, ton parrain, est décédé, aimerais-tu qu'elle te jase un peu de ça aussi ?

Moi : Wow, j'm'attendais comme pas à entendre parler d'elle à soir.

Justine : Ouais je sais, je suis désolée.

Moi : Mais qu'est-ce qui se passe pour que tu veuilles à tout prix me parler d'elle ? Le moins j'en sais, le mieux je me porte.

Mon cerveau : Arrête d'espérer.

Justine : Elle t'aime encore. Elle me demandait comment prendre contact avec toi, elle veut revenir avec toi, elle regrette son choix.

Mon cerveau : CÂÂÂÂÂÂLISSE !

Moi : Cââââââlisse !

Mon cerveau : CÂLISSE TU DIS… *WHAT THE ACTUAL FUCK* ?!?

Moi : Ouuuuuuuffffffff, pourquoi tu voulais me dire ça ? T'es pas sa représentante, j'espère ?

Justine : Ben non, au contraire.

Moi : Pis c'est quoi le rapport ? Ça va faire deux ans qu'on ne se parle plus.

Justine : Ben justement, c'est ça le point, c'est pour ça que je voulais t'en parler de vive voix et être là pour toi.

Moi : Non mais je suis correct.

Mon cerveau : DE QUOI TU PARLES, t'es correct ?! Bon, le terme "masculinité toxique" existe pas encore, mais c'est beau Guillaume, joue ton *tough* et montre-le pas que ça t'ébranle complètement, y'a juste toi qui trouves que ça fait cool en ce moment…

Justine : Je sais que t'es un bon gars, Guillaume, je ne voudrais pas que tu te fasses mal en retombant pour cette fille.

Mon cerveau : Ah, ça c'est beau, elle t'aime assez pour pas que tu blesses ton cœur sur d'autres filles, mais pas assez pour t'aimer en retour, mais c'pas grave, parce que toi, *tough guy*, ça t'ébranle pas. On se rejoint dans ta chambre pour brailler tout seul tantôt, *right* ?

Moi : Pas de danger, elle m'a trompé, je ne passerai jamais par-dessus ça.

JAMAIS

DE

MA

VIE.

Justine : Elle ne te mérite pas, cette fille-là.

Mon cerveau : C'est quand même crissement fin ce qu'elle vient de te dire, je comprends pourquoi on l'aime… Fais une joke pour te sortir de ce moment touchant, question de pas descendre dans tes émotions.

Moi : T'en connaîtrais pas une fille qui me mériterait, toi ? Genre 100 % dans ton style.

Justine : Haha t'es con. La bonne viendra, j'en suis certaine.

Le temps a mal fait les choses pour Justine et moi. On s'est rapidement éloignés. Elle est partie pour l'université en architecture, je suis resté au cégep une

session de plus. On est « amis » Facebook, mais on ne se jase jamais. Je n'avais jamais vraiment cru en l'amitié homme-femme[9], mais maintenant, je peux affirmer avec certitude que je suis déçu que celle-ci n'ait pas persisté avec les années.

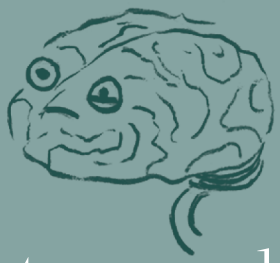
As-tu quelque chose à ajouter là-dessus, le cerveau ?

Mon cerveau : J'pense que t'as pas mal toute dit… c'était touchant en plus !

Moi : Merci.

[9] Mon film préféré de tous les temps ? *Retour vers le futur*. Mais ce n'est pas de ça que je veux vous parler. Ma comédie romantique préférée de tous les temps ? *When Harry Met Sally*, avec Meg Ryan et Billy Crystal. La notion de l'amitié homme-femme y est débattue tout au long du film, et je crois qu'il n'y a pas de ligne claire. Je resterai toujours mitigé sur la véritable amitié homme-femme durable, mais j'aimerais y croire sans ambiguïté.

« En même
temps, on va pas
se mentir,



c’est pas mal moi
qui écris toute ! »

Le *retour*

Fanny

Elle avait dit vrai, Justine. Fanny est bel et bien revenue, mais la porte était close. La porte de l'amour, dis-je bien. Parce que la porte de la vengeance, elle, était complètement ouverte. Du type porte de garage double. Du moins, c'est ce que je m'étais dit.

La vie avait bien fait ça : en deux ans, je pense que je ne l'ai jamais croisée au cégep. Quoique je passais 98 % de mon temps à la bibliothèque pour étudier, j'suis même pas certain d'avoir croisé des humains.

Mais lors de la journée d'intégration des sauveteurs, la vie a un peu moins bien fait les choses, et j'ai *flanché.*

Chaque début d'été, on avait un week-end pour faire du *team building* avec l'équipe de notre piscine. Ça nous donnait également beaucoup de temps pour rencontrer tous les autres collègues des huit piscines et du Centre nautique.

Cet été-là, notre activité avait lieu à la piscine municipale intérieure de Granby. On devait tous sauter à l'eau, se fermer les yeux et s'étourdir en tournant sur soi-même. Puis, en maintenant les yeux fermés, on devait se promener dans l'eau une trentaine de secondes et ainsi trouver à tâtons notre *partner* de la journée, avec qui on allait *team builder* et faire des épreuves de sauvetage.

Je peux vous installer un gros suspense, ou aller droit au but... Le hasard, la malchance ou bien le destin, appelez ça comme vous voulez, nous a réunis malgré la cécité.

Je ne lui ai jamais pardonné de m'avoir trompé, mais... quand j'ai ouvert les yeux et que j'ai vu que c'était sa main dans la mienne... je n'étais pas fâché. Quand je l'ai vue en maillot, j'ai flanché. Ben oui, j'ai 19 ans, fuck le psychologique brisé, vive le physique band-aid (ou bandé, c'est selon).

J'viens-tu de faire du slam dans mon livre?!

On a passé l'avant-midi ensemble, sans jamais aborder le passé, comme deux nouveaux sauveteurs qui font connaissance.

Après le dîner, on a dû attendre une heure avant de retourner à l'eau. Ben non, c'est un mythe ça. On a resauté à l'eau, place à la seconde recherche d'un nouveau partenaire les yeux fermés!

Voulez-vous savoir avec qui je me suis ramassé? Ha pis savez-vous quoi, je vous donne une chance de le trouver.

.
.
.

Avez-vous choisi votre réponse finale?

J'ai les yeux fermés, je touche une main que j'ai l'impression de reconnaître. Je regarde et c'est... ma mère !

Ben non !

Vous êtes prêt pour le grand dévoilement ?

TADAM !
FANNY.

Surpris hein ?!

Comme quoi, des fois, le hasard s'acharne.

Y'a aussi le fait que je m'étais ouvert les yeux pour être certain de tomber sur elle. Et en trichant pour la trouver, j'avais remarqué qu'elle avait également les yeux ouverts. Quand nos regards illégaux se sont croisés, ça nous a rendus heureux de savoir qu'on se cherchait...

VOYONS GUILLAUME, ELLE T'A BRISÉ CETTE FILLE-LÀ !

On est repartis dans nos équipes régulières et on ne s'est pas revus avant le premier gros party d'été des sauveteurs, deux semaines plus tard. Pis comme on était des jeunes irresponsables responsables, on se faisait lifter pour pouvoir mieux s'ouvrir la face.

C'était le 11 juillet 2003. On arrive au party, les festivités démarrent avec d'énormes burgers sur le BBQ et des rhums and coke. Comme dans tout bon party, quelqu'un roule des bats sur lesquels on peut tirer des puffs à notre discrétion. J'en prends une. Bon, peut-être deux-trois. Étrangement, ça me stimule, je suis dans la zone où tout *land*. Tout rentre à point : mes observations, mes jokes, mes répliques, toute ! J'ai du fun, je ne me pose pas de questions, je suis juste bien. La pression scolaire était retombée, l'angoisse également, je vivais le moment présent à 100 miles à l'heure.

Je pars à la salle de bain, et quand je reviens, il n'y a plus personne sur le balcon. Les chandelles à la citronnelle ne font plus leur effet, les gens ont migré au gazebo, certains sont allés au sous-sol. JF, lui, est en train de me refaire un drink dans la cuisine.

JF : Faudrait qu'on jase, mon Pin.

Moi : Bon ça y est, tu vas enfin me dire que t'es en amour avec moi…

JF : Haha quasiment. Mais ce n'est pas moi qui est en amour avec toi…

Moi : Pppp, ppppffff, pfffffff hahahahahahahaha !

JF : Qu'est-ce qu'il y a ?

Moi : *Man*, j'pense que je suis complètement pété.

JF : Haha ! Viens on va aller prendre l'air sur le balcon.

Moi : Mais attends, qu'est-ce que tu voulais me dire ?

JF : Fanny… ben j'pense qu'elle veut revenir avec toi.

Moi : T'es sûr que c'est pas toi qui est pété mon gars ? Haha !

JF me prends les épaules et me fixe dans les yeux.

JF : Hey, je suis 100 % sérieux, elle veut revenir avec toi.

Rapide et soudain retour à la réalité.

Moi : Ouais ben, ç'aurait été plus simple de pas me tromper.

JF : Ouin, ben ça fait deux ans, c'est plus la même…

Moi : Peut-être que je suis trop pété, mais j'ai analysé ça… Fanny, elle m'aime juste l'été, j'suis un *summer fling* qui part et qui revient…

JF : Tu paranoïes *man* haha !

Moi : Peu importe, j'suis célibataire depuis deux ans, c'est plus simple de même.

JF : *Anyway*, moi je fais juste passer le message. Viens-t'en là, on va prendre l'air dehors.

En sortant sur le balcon, je tombe face à Fanny.

Fanny : Hey. Ça fait longtemps.

Crisse qu'est belle. Mais crisse que je suis fâché contre elle. Mais crisse que cette robe-là est parfaite sur elle.

Moi : Ben tu sais ce que c'est, la job, les enfants, la maison, la routine, ça tient occupé.

Fanny : Haha. Tu vas bien ?

Moi : Sérieusement Fanny, j'pense que j'ai jamais aussi bien été. Toi, tu vas bien aussi ? T'aimes ta nouvelle équipe ?

Fanny : Ouais, sont vraiment super. Brrrrrr.

Moi : Ça va ?

Fanny : Un frisson.

Moi : As-tu froid ? J'ai un *hoody* en dedans, si tu veux.

Voyons Guillaume, me semble que t'avais un plan vengeance ?!

Fanny : Ah oui c'est vraiment fin… Pis ça adonne bien, je voulais te jaser.

Moi : Ah ouin, c'est juste que j'm'en allais rejoindre les gars dans le gazebo.

Fanny : Ça ne sera vraiment pas long…

Moi : OK, *shoot*.

Fanny : J'trouve ça plate qu'on ne se voit plus.

Ouais, j'm'attendais un tantinet plus à « S'CUSE MOI DE T'AVOIR TROMPÉ ».

Moi : Mais tu le sais pourquoi on se voit plus.

Si ce n'est pas une belle passe sur la palette pour te reprendre ça…

Fanny : Je le sais, mais j'ai vraiment changé.

Et avant d'ouvrir la porte à de la vulnérabilité ou à de faux espoirs…

Moi : Ha ben c'est super, je suis sincèrement content pour toi, Fanny. Tiens, v'là mon *hoody*, je vais rejoindre les *boys*, on se r'jase.

Même si je demeurais abimé par cette rupture, ça me faisait un petit baume de savoir qu'elle voulait me parler.

La soirée s'est déroulée comme prévu, en alignant quelques rhums and coke… puis DING la cloche sonne la fin du party.

Fanny : Veux-tu un lift ?

Moi : Ah ben, je suis avec JF…

Au loin, j'entends JF crier : « J'vais r'descendre avec Big Luc, ciao les beaux loups ! »

Moi : Bon ben, j'suis pus avec JF finalement.

Elle est venue me reconduire chez mes parents dans la vieille Jetta grise des siens. Il était 3 h 30 du matin.

Fanny : J'pense que je t'aime encore, Guillaume.

Moi : J'peux pu t'aimer Fanny, tu m'as trop brisé.

Fanny : Mais tu ressens plus rien ?

Moi : Ç'a rien à voir, mais je vais devenir fou si je sors avec toi.

Elle m'a embrassé. Je ne l'ai pas repoussée.

CRISSE, TON PLAN VENGEANCE, GUILLAUME ?

(Le plan pouvait attendre après ce baiser.)

Elle est partie.

Fanny : Ça serait le fun qu'on se revoit.

Moi : Vraiment.

***

Mes parents partaient pour deux semaines en vacances. J'avais la maison, et la règle « aucune femme ne dort sous ce toit, autre que ma mère » était temporairement levée.

Mon plan vengeance complètement machiavélique était au point : elle tombe en amour avec moi, on couche ensemble, je lui demande de quitter le domicile et je lui dis que je ne l'ai jamais aimée.

Étape 1) Elle tombe en amour (mission accomplie).

Étape 2) On a une sortie ciné-parc entre sauveteurs, je l'invite à la maison avant, on couche ensemble et ciao bye (mission en cours).

Elle arrive chez moi, elle est resplendissante. Elle a son *tan* d'été, son magnifique sourire, et elle m'embrasse dès que j'ouvre la porte. Le plan se porte à merveille.

Fanny : T'es seul ?

Moi : Mes parents sont pas là pour deux semaines…

Fanny : *All right* !

Elle m'enlève mon chandail, elle retire sa robe, qui était soit dit en passant sa seule pièce de vêtement. La mission se déroulait comme prévu.

Étrangement, recoucher avec une fille quand ça fait deux ans que tu ne l'as pas vue et qu'entre-temps, les autres expériences ont été moyennes, c'est spécial. Elle avait pris de l'expérience, moi pas tant, mais j'avais l'impression qu'on ne s'était jamais quittés…

(Ouuups, recadrement de la mission, retour à l'objectif initial : VENGEANCE.)

Pendant l'acte, alors que nos regards se sont lockés, elle a pris une pause, m'a analysé et a mis sa main sur

ma poitrine, directement où mon cœur battait à tout rompre.

Fanny : T'es pas en train de me niaiser, Guillaume ?

Moi : Hein ?

D'un sérieux déconcertant, elle a répété mot pour mot ce que j'avais très bien compris.

Fanny : T'es pas en train de me niaiser, Guillaume ?

Moi : Hein non, jamais je ne ferai ça, j'suis pas de même.

MISSION *ÉCHOUÉE!*

Aussi mesquin et méchant que je m'imaginais pouvoir être afin d'obtenir vengeance, je ne le serai jamais.

> Moi : J'pense quand même que je ne peux pas sortir avec toi, Fanny, je vais toujours vivre dans la peur que tu me trompes.
>
> Fanny : Je vais essayer de regagner ta confiance, pis d'ici là, y'a rien qui nous empêche d'avoir du fun.

Elle dormira chez nous tous les jours de ces deux semaines-là...

Quand mes parents sont revenus, on a dormi chez elle pendant quelques semaines. Son père me considérait encore et toujours comme celui qui avait accompagné sa fille à son bal.

On a essayé de garder ça secret. Donc, tous les sauveteurs se sont passé le mot qu'on sortait ensemble. Mais ce n'est pas arrivé.

Avec Fanny 2.0, j'ai appris que je n'avais pas le pardon facile. Lors d'un après-midi de congé, j'ai poliment annoncé à Fanny que je ne pouvais pas passer par-dessus mon orgueil et ma peur de devenir fou. Sur une couverture à l'Amazoo de Granby, elle a pleuré, mais elle a compris… jusqu'à la prochaine fois.

Fanny : Je suis persuadée que tu reviendras, je serai patiente… Mais peux-tu me promettre une chose, svp ?

Moi : Quoi ?

Fanny : Tu ne peux pas sortir avec Constance, ça me ferait trop de peine.

Moi : Promis.

Aujourd'hui devenue maman, je ne crois plus qu'elle m'attende. Mais je resterai toujours d'avis que je n'étais qu'un amour d'été pour elle.

Ses parents me considéreront enfin comme l'ex de leur fille quand je commencerai à passer à la télévision. Comme quoi on peut grimper du statut d'accompagnateur de bal à celui d'ex en passant à *Ça finit bien la semaine.*

Qui s'y *frotte* s'y pique

Constance

Elle était nouvelle dans le circuit de la Corporation aquatique. Elle était jolie, brillante, avait un set de lèvres pulpeuses, et elle venait d'une bonne famille. Elle avait passé les qualifications haut la main et obtenu un poste de coresponsable à sa première année, du jamais vu, dans les neuf piscines maskoutaines.

Je la trouvais séduisante, mais elle était clairement *out of my league*. Elle vivait sur le bord de la Yamaska, elle avait un bateau, des *wakeboard*s pis ben de l'entregent. Je ne comprenais pas pourquoi j'étais un des chanceux à être appelé pour chaque party et chaque *ride* de bateau, mais je répondais tout le temps présent.

Je savais qu'il y avait une chimie entre nous deux, mais c'est niaiseux, je n'y croyais pas. En plus, je sais pas si vous vous rappelez, mais dans le chapitre d'avant, j'avais promis à Fanny que jamais je ne sortirais avec Constance.

En fait, c'était une promesse que je m'étais faite à moi-même. Je m'étais juré que jamais plus je ne fréquenterais une fille issue du Collège Saint-Maurice, l'école des Golden Girls. J'ai mis tout le monde dans le même bateau. On appelle ça de la généralisation hâtive.

Ma théorie : « prenez des filles en pleine puberté, mettez-les en cage pendant cinq ans dans un collège privé aseptisé strictement composé de filles et lâchez

ça lousse au cégep, avec des gars dans leur *prime* sexuel… » On dirait un mauvais remake de *Grease*, ça ne pouvait pas plus mal tourner. Pis comme on m'avait fendu le cœur auparavant, je ne les *trustais* plus,

les Golden Girls.

Mais Constance, elle sortait du lot parce qu'elle les haïssait, les Golden Girls. Elle était dans les familles les plus aisées de Saint-Hyacinthe, mais elle ne s'en vantait pas. Elle avait décidé de prendre un an *off* après le secondaire et d'aller vivre en Australie parce que oui, elle, à 17 ans, elle avait les moyens de faire ça…

Elle est revenue après avoir vécu toutes les expériences qu'elle avait à vivre, prête à s'établir et sachant très bien ce qu'elle voulait : devenir avocate. Je ne sais pas si c'est de là qu'elle tenait son argumentaire béton, mais je n'avais pas beaucoup de réponses pour la déstabiliser.

Tous les chums sauveteurs me le disaient : « Crisse, t'attends quoi, c'est écrit dans le ciel qu'elle te veut. »

Mais la dernière fois où j'avais décidé d'écouter les amis plutôt que mon cœur, je m'étais ramassé dans le sous-sol de mes parents, les yeux fermés, avec une énorme poitrine (non désirée) dans le visage. Je voulais enfin m'écouter, et tenir parole envers Fanny.

J'ai quand même passé une partie de l'été à faire des activités avec elle, comme de la course, du *wakeboard*, de la nage, du kayak au Centre nautique, prendre des verres, des crèmes glacées et voir des films au cinéma. Je vous le concède, ça ressemble à 100 % à des faux espoirs.

Au summum de la certitude qu'elle voulait que ça aille plus loin, j'ai dû mettre les choses au clair. Elle m'a demandé si on pouvait se voir… Elle est venue chez moi, dans le sous-sol, sur le fameux divan gris de la sexualité. Mes parents n'y étaient pas, JF et Luc dormaient chez nous, ils avaient donc décidé de rester dans le salon à l'étage. C'était comme des parents « B », que j'avais engagés pour m'assurer que les choses ne débordent pas trop au sous-sol. Ce qui fait qu'on a chuchoté pour se comprendre sans se faire entendre.

Elle est arrivée à la maison avec des jeans Levi's bleus, un chandail uni bleu marine et des Converse. J'ai toujours été fan de simplicité et de beauté naturelle. Des jeans, des beaux *sneakers*, un t-shirt uni, tu m'as ! Pas besoin de fla-fla, *de push-up bra*, de robe sexy ou de *glitter*.

Quand elle a franchi le seuil de la porte, « Outch, elle est donc ben belle. »

le cœur m'a viré d'bord.

Moi : Tu peux aller en bas, je vais te rejoindre dans une seconde. Veux-tu un verre d'eau ?

Constance : J'prendrais plus une bière.

Moi : Euh, ben oui, pas de trouble, j'arrive.

Je monte à l'étage voir mes parents remplaçants, JF et Luc.

Luc : Pis ?

Moi : *Man*, elle est trop belle...

JF : Hey pauvre toi hein, t'as Fanny pis Constance, les deux plus belles filles de la CAM qui trippent sur toi, ça doit pas être facile.

Moi : Les gars, je suis sérieux, j'veux pas qui se passe quoi que ce soit.

Luc : Mets-toi un cure-dent dans' bouche !

Moi : Hein ?

Luc : Qui s'y frotte s'y pique.

Moi : Hummm...

Aussi niaiseux que ça puisse paraître, je l'ai fait... Je me suis mis un cure-dent dans la bouche pis je suis redescendu au sous-sol avec deux Bleue Dry. Pas plus loin qu'une gorgée plus tard, Constance me regardait de façon à me transpercer l'âme...

Constance : Guillaume.

Moi : Constance.

Constance : J'passerai pas par quatre chemins, j'pense que tu sais pourquoi je suis là.

Moi *(Voix tremblotante ironique)* : Écouter un film ?

Constance : Haha, tu le sais très bien. Avec l'été qu'on vient de passer, j'ai développé des sentiments pour toi. Je sais que ça peut paraître weird, parce que j'ai déjà été amie avec Fanny, mais je l'aime pas cette fille-là, j'y dois rien et je ne veux pas passer à côté de la chance de sortir avec un bon gars pour une mauvaise fille.

(Mais moi, je le lui avais promis, à la mauvaise fille ! Pis même si pratiquement 20 ans plus tard, en écrivant ces lignes, je sais que ça n'a pas de bon sens, je tiendrai ma parole. Même dans le manque total de logique, je n'abandonnerai pas les promesses que je me suis faites. Comme celle d'écrire un livre jusqu'au bout, même si chaque rupture fait ressurgir de mauvais souvenirs !!!)

Moi : J'peux pas, Fanny.

(J'viens-tu vraiment de dire le nom de l'autre… ?)

Constance : Hein ?

Moi : S'cuse, j'peux pas, Constance.

Constance : Mais pourquoi ?!

SPOILER ALERT : Dans quelques mots, je ferai l'erreur de révéler mon hypothèse sans fondement sur les filles du Collège Saint-Maurice.

Moi : Parce que…

Constance : On est complices, on rit, on a du fun, on aime les mêmes choses, il est où le problème ?

Moi : Tu viens du Collège Saint-Maurice. Tu es une (ex) amie de Fanny. Tu es *way out of my league*. Pis tu vas me tromper comme toutes les filles de Saint-Maurice, vous avez cette maladie-là en dedans de vous…

CLAW ! *(Elle m'a giflé.)*

Mais pas une gifle de colère, pas une gifle violente, une gifle méritée. Une gifle que tu sais que la discussion va se poursuivre comme si de rien n'était, une gifle de « reprends tes esprits Guillaume, t'es en train de divaguer ». Une gifle de « crois-tu au moins le quart de ce que tu racontes ou tu veux juste te convaincre toi-même que t'es capable de tenir parole ? » Ce genre de gifle là.

Constance : Tu m'as même pas donné de chance.

Guillaume : J'suis désolé, j'peux pas…

Je ne comprendrai jamais ce que je dégageais cet été-là. Ça faisait deux ans que j'étais célibataire, Fanny était revenue, Constance voulait de moi, et il y avait une fille au camp de jour qui venait tous les après-midi à la

piscine et qui me faisait de l'effet. J'aimais beaucoup l'idée de fréquenter quelqu'un hors du monde des sauveteurs.

Constance : On peut-tu au moins se coller ?

Moi : Mais on ne peut pas s'embrasser.

Constance : J'avais ben compris avec le cure-dent, c'était pas subtil !

Moi : Qui s'y frotte s'y pique…

Constance : C'est quoi ton film préféré ?

Moi : *Retour vers le futur*, pourquoi ?

Constance : On l'écoute-tu collés ? Je te jure qu'on s'embrassera pas.

(Mais elle est donc ben parfaite cette fille-là.)

Je suis monté à l'étage pour chercher le film, les gars m'attendaient : « Piiiiis ? »

Moi : Elle veut écouter *Retour vers le futur*.

Luc : Crisse, c'est la bonne, Slim !

Moi : Êtes vous OK en haut ?

JF : Ben oui, on pensait se coller sur le divan en écoutant un film.

Moi : Vous nous entendez ?

Luc : Ben, c'est plus que JF vous écoute au-dessus de la cage d'escalier.

JF : On peut écouter *Retour vers le futur 2* pendant que vous vous embrassez pas.

Moi : Sérieux ? Vous allez rester ?

Luc : On ne te laissera pas tomber, mon PinPin.

Moi : Crisse que vous êtes fins les gars.

JF : *Anytime*, mon gars. Popa est ben fier de toi. Maintenant va « écouter ton film ».

Je suis revenu au sous-sol, le cure-dent bien serré entre les dents. On a mis le film et on s'est couchés en cuillère. Elle devant, moi derrière. Mon bras sous son cou, qu'elle a rabattu vers elle. Mon avant-bras s'appuyait contre sa poitrine. Elle s'est reculée pour se blottir (ou pour m'attiser). Elle a appuyé ses fesses contre mon « bassin ».

Elle a chuchoté « c'est plate qu'on ne puisse pas s'embrasser », et elle a embrassé ma main libre qui était appuyée sur sa hanche. Elle l'a déposée sur son aine avec sa main par-dessus la mienne, elle a rajouté : « tu peux la laisser là ou la mettre dans mes jeans. » À ce moment précis, elle a dû sentir mon cœur battre et se débattre. Pas mal certain que JF et Luc sentaient aussi les contrecoups de mes battements cardiaques. Pas mal certain que j'ai entendu un « TABARNAK » dans la cage d'escalier.

Ma main restera sur ses jeans, mais mon cœur ne cessera de pulser du sang là où mon corps en nécessitait le plus. C'est-à-dire dans ma face et là où vous vous imaginez ! Pour une future avocate, elle plaidait

bien sa cause, et j'étais coupable. Même si j'essayais de la déjouer, les preuves y étaient, j'étais follement attiré par cette fille.

Pendant la chanson *The Power of Love*, Constance s'est reculée, me coinçant entre elle et le dossier. J'apprendrai plus tard la définition de *dry sex*, mais je sais que je l'ai vécu. Le film s'est terminé, on s'est redressés pour s'asseoir sur le divan, elle s'est levée pour partir.

Constance : Tu me raccompagnes à ma voiture ?

Moi : Euh… comment je te dirais ben ça… J'peux comme pas me lever maintenant.

Constance : J'peux pas partir en te laissant de même.

Moi : Ah oui tu peux, si tu savais le nombre de fois où t'es partie et que j'étais de même.

Elle est partie. Je suis resté assis à fixer le vide…

Constance : C'est bon JF, pas besoin de te cacher derrière la rampe d'escalier.

JF : Bonne soirée Constance…

Constance : Bye.

La porte s'est fermée, sur la maison et sur notre relation. J'ai fixé le vide trois-quatre minutes, les gars sont venus me rejoindre au sous-sol.

JF : *Man*… T'es un JEDI ou un épais, je ne sais pas encore lequel.

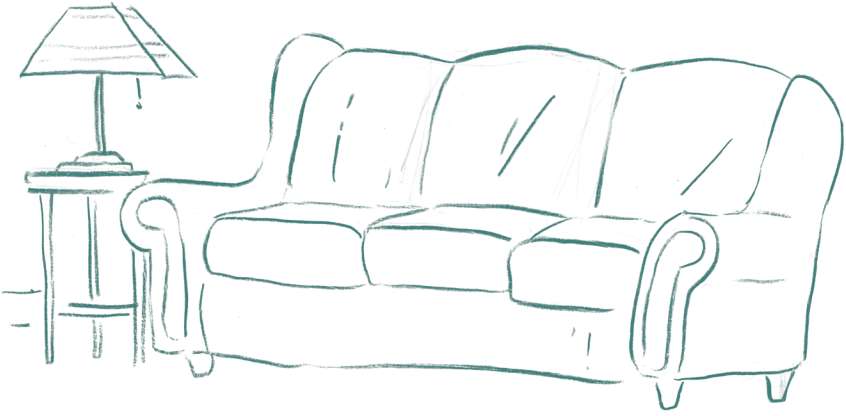
Luc : J'pense juste que c'est un bon gars.

JF : Un n'empêche pas l'autre

Moi : Haha, merci d'être restés à mes côtés, les gars.

Je lui écrirai une lettre à la main pour lui laisser savoir que c'était une erreur de *timing* de la vie, mais qu'elle était une superbe fille. Je ne la reverrai jamais.

Elle poursuivra ses études à la Saint Louis School of Law et elle sortira avec un gars des Blues de St. Louis, ce qui viendra renforcer l'idée qu'elle n'était clairement pas dans la même ligue que moi. Elle était dans la Ligue nationale de hockey !



On s'est *rendus au bout* de notre histoire

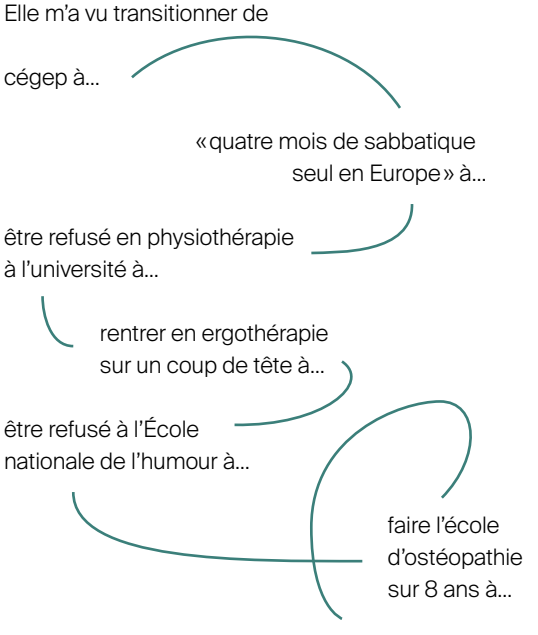
Florence

C'est le chapitre que j'appréhendais le plus. Je ne pensais jamais me rendre ici dans l'écriture, je ne pensais même pas que ce livre verrait le jour. Je pensais encore moins que cette histoire amoureuse allait durer aussi longtemps.

Au moment d'écrire ces lignes, on est le 12 juin 2022. Le ciel gronde, la pluie déferle en saccades diagonales dans les rues de Rosemont et des sirènes retentissent dans la ville. C'est probablement un hasard, mais je trouve que ça concorde bien avec ce que je ressens. Cette relation, ce chapitre, c'est pratiquement le tiers de ma vie. J'aurai beau changer le nom et les lieux, la personne en question a de fortes chances de se reconnaître. Pour cette raison, je m'efforcerai d'écrire ce chapitre dans le plus grand des respects. Ça risque d'être décousu sur un moyen temps, mais inquiétez-vous pas, vous n'y verrez que du feu, parce que l'éditrice va r'passer là-dedans avec la hache !!!

À la base, le titre était : *12 ans de couple, 11 belles années*. Mais c'était égoïste de ma part. C'était peut-être 11 belles années pour moi, mais aujourd'hui, je sais qu'elle pourrait dire : *12 ans de couple, 11 étés pas pires, pis 2-3 beaux Noëls*.

Avant toute chose, sachez que cette fille m'a fait évoluer à un niveau que j'ai du mal à exprimer. J'ai déménagé de Saint-Hyacinthe à Montréal avec elle.



Onze ans d'école sur douze ans de relation. Onze ans où mes accomplissements scolaires et mon anxiété de performance prendront toute la place, où j'essaierai même de me convaincre que je fais tout ça pour transférer dans le programme de médecine. La triste vérité, la vérité pure et dure, c'est que si j'étais entré dans le programme de médecine, je me serais *gunné* dans

yeule. C'est raide, hein? Mais c'est vrai. J'en profite donc pour vous inviter à appeler Suicide Action : 1 866 277-3553 ou Tel-Jeunes : 1 800 263-2266 si jamais vous en sentez le besoin. Y'a pas de honte à aller chercher de l'aide, car votre vie est précieuse.

J'ai toujours été un gars compétitif, et je me suis toujours beaucoup comparé. Se comparer aux autres à l'école secondaire, au hockey, au water-polo... ça va. Mais en médecine, avec des gens qui sont naturellement brillants, c'est pas pareil. Tout ce que j'ai réussi dans la vie, je l'ai fait en bûchant et en travaillant dans l'adversité. Me comparer avec les *brains* dans des études en médecine, c'est comme me comparer à Simon Boulerice dans l'écriture. Ce gars-là cligne des yeux et un livre s'écrit. Ce n'est pas mon cas. Même chose avec les études. Je ne suis pas du type tu m'expliques – je comprends. Je suis plus du genre tu m'expliques – j'enregistre le cours – je le réécoute – je le retranscris – je le relis – je le relis – je le relis encore – je le relis - je le relis - je le relis je le relis - je le relis - je le relis quand il est 4 h du matin pour m'assurer que personne d'autre de ma classe étudie en même temps, et je m'endors en négligeant ma relation amoureuse.

La triste réalité, c'est que tout ce que j'ai fait de ma vingtaine, c'est me chercher. Un pied dans ma relation et un pied dans le vide.

C'était l'été 2003. Dans le grand tiraillage émotif entre Fanny et Constance, Flo l'a emporté haut la main. Belle comme un cœur, les yeux bruns, les cheveux bouclés ou complètement droits, un sourire parfait à 8000 $ d'orthodontie.

Alerte quétaine (ou alerte *loser*, à déterminer)... on s'est rencontrés via DoYouLookGood.com.

Je m'apprête à divulguer quelque chose d'extrêmement troublant. J'ai toujours aimé trouver le bogue, la faille, la crosse dans quelque chose. On me dit parfois que je suis un magouilleur de petite envergure.

Sur DoYouLookGood.com, j'avais trouvé la manière d'être le compte le plus populaire.

Pour les non-initiés à DYLG, je vous explique. C'était un site où les gens notaient les photos de profil sur une échelle de 1 à 10 (1 étant ark, 10 étant wow). Si parfois tu ne te trouves pas au top quand tu te regardes dans le miroir, ben sur DYLG, t'avais des milliers de personnes pour te le confirmer. Une place parfaite pour bousiller ton estime personnelle OU pour trouver l'amour, c'est selon.

Mais quand tu ouvrais un compte sans mettre de photo, les gens ne prenaient pas le temps de voter pour toi. Par contre, avec un second compte, tu pouvais

voter pour le compte sans photo une fois par jour. Après 10 votes, l'algorithme DYLG te donnait une moyenne sur 10. Si tu étais assez patient, tu n'avais qu'à répéter l'astuce pendant 10 jours et à mettre une photo de profil au dixième jour. Si tu étais un peu plus pressé, tu pouvais aussi t'ouvrir 10 faux comptes pour voter en une seule journée.

Moi, je n'étais pas patient (ou complètement *loser*, à déterminer).

Les fins renards comprendront que 10 votes à 10/10, ça donne une moyenne de 100 %. Le site mettait automatiquement le compte le plus populaire en tête de liste, avec une petite flamme. Rapidement, la boîte se remplissait de messages. Autant de gars qui disaient « En quoi c'te gars-là mérite un 10/10 ? » que de filles qui disaient « Célibataire ? » ou « T'es laid ». Parmi ces messages vides s'est faufilée Florence.

Oh wow, un Maskoutain à la tête du palmarès DYLG, congrats*!*

Je la trouvais magnifique sur sa photo de profil, avec son honnête 9,1/10. Elle avait une photo en noir et blanc, et je trouvais qu'elle ressemblait à une Émily Bégin aux cheveux foncés. De ce grand *hack* informatique, nos discussions virtuelles se sont tranquillement transformées en discussions en présentiel (maudit que j'haïs ce mot issu de la pandémie) entre une monitrice de camp de jour et un sauveteur.

Flo, c'est par lui qu'elle a été charmée : le gars d'été. Le sauveteur en pause d'école. Le gars bronzé sans anxiété. Le gars dévoué sans préoccupations.

Fin de l'été. On était allés au ciné-parc voir *Bad Boys 2* et on avait terminé la soirée couchés dans le champ entre la piscine et les loisirs, le parfait entre-deux. Entre nos jobs respectives, entre nos domiciles parentaux respectifs. J'avais amené des couvertures pour qu'on s'étende et qu'on contemple les étoiles. Cet été-là, Mars était à son plus proche de la planète Terre et visible à l'œil nu. Mais aussi visible qu'elle était, je n'ai pas vu le trou noir au sol… En transportant les couvertures, j'ai mis le pied dans une violente dénivellation, je suis tombé en pleine face en rattrapant ça comme un véritable chef.

Moi : Bon, j'pense que c'est l'endroit parfait pour s'installer.

Elle a été prise d'un fou rire duquel elle n'était pas capable de sortir.

Flo : S'cuse-moi, j'vais en revenir, mais c'était vraiment trop drôle.

Moi : Oui, pis imagine, en plus c'était tellement voulu, je voulais juste te faire rire.

Flo : Hahahahahahahahahaha oui oui, j'te crois hahahahahahaha !

Mon orgueil
s'en remettra.

On s'est étendus, on a regardé les étoiles et, naturellement, on a fini par s'embrasser pendant au moins deux heures. Je suis allé la reconduire chez elle.

Flo : Merci pour la magnifique soirée.

Moi : Merci à toi.

Flo : On remet ça bientôt.

Moi : Mets-en, quand tu veux !

Elle dira qu'on a commencé à sortir ensemble le 23 août 2003, je dirai que c'était le 24, aux petites heures du matin, à la belle étoile. Personne n'aura tort.

J'angoissais de sortir avec elle, car je terminais mon cégep, et elle, elle terminait son secondaire. J'avais 19 ans, elle en avait 16. On avait 3 ans et 4 mois de différence. Ça me stressait, surtout parce que je craignais la vision de ses parents. Je me suis calmé les nerfs quand j'ai appris que ses parents avaient 13 ans de différence. Son père avait commencé à fréquenter sa mère quand elle avait 17 ans. Si vous êtes pas pires en calcul mental, vous comprendrez donc qu'il en avait 30. Pour rajouter un peu de piquant dans tout ça, c'était son professeur. Disons que côté immunité, je ne pouvais pas être plus blindé au premier souper de famille. Merci, bonsoir.

C'est compliqué de résumer 12 ans en un chapitre, mais la première année, c'était l'amour fou. Il me restait

une session de cégep à faire : un cours de biologie, un cours de philo et un cours d'éducation physique. J'ai rarement été aussi relax à l'école. J'avais décidé que je marcherais dans les pas de mon chum JF et que moi aussi, j'irais à McGill. Et j'avais fait le très mauvais choix d'aller apprendre l'anglais en Angleterre. Oui oui… avec le bon vieil accent *british*. En réalité, je n'ai travaillé que très peu en Angleterre et j'ai fait « le tour » de l'Europe pendant quatre mois.

C'est en partant pour l'Europe que j'ai réalisé à quel point j'étais plus attaché à Flo que je ne le croyais. Le jour de mon départ, je lui avais laissé une lettre lui disant de ne pas se freiner pour vivre ses expériences et rencontrer l'amour s'il se présentait à elle. Tout ça dans l'espoir infini qu'elle me dise qu'elle m'attendrait, ce qu'elle a fait. J'ai donc fait ce périple en demeurant fidèle et en lui parlant le plus souvent possible, au téléphone et par courriel. Je lui ai d'ailleurs ramené une planche à neige en cadeau.

C'est pas un super bon flash d'acheter une planche à neige en début de voyage et de traîner ça comme un idiot à la grandeur de l'Europe.

À mon retour, j'avais peur que ce soit complètement bizarre entre nous. Mais dès mon arrivée à l'aéroport, tout était revenu à la normale. On était tellement heureux de se retrouver. On a passé l'été ensemble, je suis même devenu moniteur, pour passer encore plus de temps avec elle. Pinocchio et Quenouille.

Mais même après un an de fréquentation, le fameux règlement de ma mère « aucune fille ne dort dans le même lit que mes fils sous mon toit » demeurait actif. J'avais décidé de le lui faire répéter pour la prendre à son propre jeu…

Moi : Quand est-ce que ça sera toléré qu'une fille dorme dans mon lit, ici ?

Ma mère : Sous mon toit, jamais.

Moi : Donc ce que tu me dis, c'est que sous ton toit, je ne peux pas dormir dans le même lit que ma blonde.

Ma mère : Exact !

Moi : Je ne suis pas d'accord, mais je respecte ton choix, Mom.

Ma mère : Hum, merci !!!

Le soir même, je couchais dans le même lit que ma blonde.

J'étais allé chez SAIL m'acheter une tente et un matelas gonflable. J'ai monté la tente sous le regard outré de ma mère. Je pense qu'elle était tout de même impressionnée par ma méthode de résolution de problème. Elle avait aussi dû se dire qu'on ne ferait pas de sexe dans une tente. Elle avait raison. On le faisait dans le sous-sol avant d'aller se coucher dehors.

Mais, pendant une nuit d'orage et de pluie torrentielle, son cœur de mère avait flanché. Elle avait ouvert la fenêtre et crié : « Venez vous coucher en dedans ! » Pour le reste de l'été, je n'ai jamais refermé le divan-lit du sous-sol.

À la fin de cet été-là, on avait tous les deux déménagé à Montréal. Elle dans la Petite Italie, moi dans Côte-des-Neiges. Ç'a été le début d'une pénible descente aux enfers scolaire, de mon côté. Heureusement, je l'avais comme alliée. Une première année universitaire de complétée. Une deuxième année de couple de complétée.

De retour à Saint-Hyacinthe pour l'été. Elle travaillait maintenant en restauration, je poursuivais mon travail comme sauveteur, j'étais maintenant responsable de la piscine. On se voyait tous les soirs. Elle était majeure, on sortait veiller, on avait du fun, l'été se passait merveilleusement bien. Sans l'école, j'étais un charme à vivre !

Début septembre. On avait repris l'école, elle au cégep, moi en seconde année d'ergothérapie. Un soir, je suis rentré et elle était couchée dans mon lit, en position fœtale, en train de pleurer toutes les larmes de son corps.

Moi : Mon Dieu, qu'est-ce qui se passe, es-tu correcte ?

Flo : J'pense qu'on peut pas continuer.

Moi : Hein ?!

Flo : Je sais pas, y'a quelque chose qui fonctionne pas. J'ai besoin de temps pour moi, faut que je comprenne ce que je veux.

Moi : Mais qu'est-ce qui s'est passé, tout allait bien pourtant ?

Flo : Je le sais, mais y'a eu un déclic cette nuit, je ne sais pas ce qui se passe, faut que je pense à moi.

Pis là, je sais que je ne peux pas parler pour tous les gars, mais je sais aussi qu'on est une couple à être faits sur ce modèle-là… Voici où ma tête est allée.

Moi : As-tu rencontré quelqu'un d'autre ?

Flo : Ben non, pantoute, j'veux juste me retrouver. Je ne sais pas si je peux être prise dans une routine de même.

Je ne me souviens plus comment tout ça s'est désamorcé, mais elle a demandé une pause. J'ai accepté. Je n'avais pas d'autre choix, et je préférais la pause que la fin.

Elle est sortie de l'appart et, comme dans un film, je me suis couché la face dans l'oreiller et j'ai rajouté mes larmes aux siennes. Ç'a cogné à la porte et mon coloc Christopher, dans un calme déconcertant, m'a juste dit : « Ça va, *man* ? »

Moi : J'pense que c'est fini. C't'une pause, mais je sais ce que ça veut dire.

Christopher se chargera de me changer les idées avec des films, des bières et des sorties. Ça sera silence radio avec Flo, pour respecter son choix, mais également pour éviter de me faire mal.

27 septembre 2005. C'est le soir de ma fête, j'ai 22 ans. J'attends des amis de mon programme, qui doivent passer me chercher pour aller veiller. Ça cogne à la porte. Prêt à sortir, j'ouvre et je tombe face à face avec Flo.

Flo : Bonne fête.

Je me rappelle m'être retenu de toutes mes forces pour ne pas répondre un automatique « moi aussi », comme si elle venait de me dire « je t'aime ». J'étais devenu le chien de Pavlov. La voir provoquait une pulsion de lui crier « je t'aime » et je me mettais à pleurer (au lieu de baver).

Flo : Pleure pas, c'est ta fête, je voulais juste t'offrir un petit quelque chose.

Elle m'avait acheté une mappemonde. J'en voulais une depuis que j'étais revenu d'Europe, je voulais mettre des points rouges partout où j'étais allé dans le monde.

Moi : Veux-tu entrer ?

Flo : Non, je ne voulais pas te déranger, je voulais juste te souhaiter bonne fête. Profite de ta soirée, t'avais l'air de sortir.

Moi : Je peux canceller, j'm'en fous.

Flo : C'est bon que tu sortes, Guillaume, et que tu prennes du temps pour toi

Au même moment débarque Suzy Quan : « *Hey Gui, we're outside in the taxi waiting for you, you gotta get a cell phone, man!* »

Moi : *Coming!*

Flo : Mon p'tit bilingue, toi. Tu me diras quand tu auras installé ton cadeau.

Moi : Promis, t'es trop fine, bonne soirée.

Je me suis essuyé les yeux, je suis sorti rejoindre les amis dans le taxi.

Suzy : *Was that your girlfriend?*

Moi : *Hummm, it's complicated...*

Suzy : *She's hot.*

Moi : *I know... Here come the waterfalls.*

Suzy : *She'll come back, you're a catch, Gui.*

Elle avait su me remonter le moral, l'amie Suzy, les *shots* de Jägerbomb aussi. L'alcool fort, ça change le mal de place... J'ai fini la soirée en empêchant un énorme gars avec un béret et un *tatoo* de dragon dans le cou à forcer Suzy à partir avec lui.

Moi : S'cuse mon brave, la dame ici présente va rentrer à la maison avec moi.

L'épais : J'penserais pas, non.

Suzy : *What's happening, Gui ?*

Moi : Un, elle est pas en état de partir avec un inconnu, pis deux, c'est ma petite sœur, faque elle va rentrer au domicile familial.

L'épais : Ta sœur est chinoise ?

Moi : Yep, as-tu un problème avec ça ?

(Je dois admettre qu'avec une couple de shots *mêlés à de la bière, j'ai le courage inconscient.)*

L'épais : C'est toi mon problème, veux-tu te battre ?

C'est là que je prendrai un des plus grands guess *de ma vie.*

Moi : Bon r'garde, j'pensais pas devoir me rendre là, mais si c'est ça que ça prend… Suzy, va rejoindre les amis. Moi j'pas là pour me battre, mais si t'insistes, je te laisse donner le premier coup.

Le gorille au béret s'est étiré le cou. J'pense que j'ai entendu ses vertèbres craquer. Il s'est approché de mon visage et m'a chuchoté : « Décâlisse avant que je te démonte. » J'étais déjà prêt à me chier dans les shorts, alors j'ai accepté son invitation à partir. Je me suis dirigé vers la sécurité du Café Campus.

Moi : Vous avez un *loose cannon* sur le point de tilter.

Sécurité : Le béret ?

Moi : Oui, exactement.

Sécurité : Ouais, on attendait qu'il te frappe pour le sortir.

Moi : Ahhhhh *yes*, super… dans le fond, j'suis comme un appât…

En disant ça, le gars de sécurité me tasse. Le dragon était en train de pousser un Français qui dansait un peu trop près de lui sur *Ça plane pour moi* de Plastic Bertrand.

J'ai raccompagné Suzy Quan en taxi jusqu'à chez elle et j'ai terminé la soirée en vomissant dans la salle de bain. Le lendemain, j'ai skippé le cours où on apprenait à faire des orthèses pour tendinite de De Quervain. *Anyway*, j'allais demeurer éternellement mauvais pour faire des orthèses du membre supérieur.

Cette ligne n'est aucunement nécessaire, mais elle est 100 % vraie.

Suzy avait raison : un mois plus tard, Flo est revenue.

On est allés aux tam-tams, sur le mont Royal. Elle avait préparé un pique-nique, m'a dit qu'elle m'aimait et qu'elle voulait poursuivre la relation. Malgré tout le bonheur que ça m'a apporté, j'ai validé par un « t'es certaine ? », qu'elle a confirmé.

Un homme de notre âge s'est approché de nous : « Vous êtes magnifiques, je peux vous prendre en photo ? »

Nous : OK.

L'homme : Ça fait combien de temps ?

Here
come
the
waterfalls...

Moi : Je ne sais pas...

Flo *(en me flattant le dos)* : Deux ans, ça fait deux ans qu'on est ensemble.

Moi : Comme elle dit.

L'homme : Longue vie à vous deux.

Ce soir-là, on est entrés à mon appart et, comme si le tout avait été brillamment *stagé*, le téléphone a sonné. C'était Fanny.

Moi : Oui allô ?

Fanny : Salut Guillaume, c'est Fanny, ça va ?

Moi : Euhhhhh... oui... qu... pis ... pis toi, ça va ?

Flo : Ça va-tu ? C'est qui ?

Moi : Fanny.

Flo : HEIN ?!

Fanny : Ben je suis rendue à Montréal, je me suis dit que ça serait le fun d'aller prendre des verres ensemble.

Moi : Ha, s'cuse c'est pas un bon moment, on se rappellera, bye.

CLAC !

Flo : Qu'est-ce qu'elle te veut, elle ?

Moi : Aucune idée. Sincèrement, je ne sais même pas comment elle a fait pour avoir mon numéro à Montréal !

Le téléphone re-sonne.

Moi : Oui allô ?

Fanny : Guillaume, on pourrait peut-être faire quelque chose ce soir ?

Moi : Euh, ben c'est pas vraiment un bon soir.

Fanny : Je sais que t'es pu avec Flo, on me l'a dit…

Moi : On était en pause…

Fanny : Tu sais Guillaume, une fille, ça peut s'faire tasser !

Moi : Hey, un gars aussi, pis c'est exactement ce que t'as fait avec moi. Faut que je te laisse.

CLAC !

Flo : Crisse, est rushante, elle voulait quoi ?

Saint Ciel du bon Dieu, ça re-sonne !!!

Flo : Tasse-toé, m'a répondre.

Et elle me prend violemment le combiné des mains.

Flo : OUI ALLÔ ?

Fanny : Euh, est-ce que je peux parler avec Guillaume ?

Flo : Malheureusement, il n'est pas disponible, il s'en va dans douche avec sa blonde, j'peux-tu prendre le message ?

Fanny : Non, c'est bon.

Flo : C'est ça que je pensais.

CLAC !

Flo : Toé, awèye dans douche !!!

Pis c'est de même que nous autres, deux humains tout neufs et tout propres, avons renoué sous le jet d'eau tiède de l'appart sur Linton. On venait de se rembarquer dans le train-train de nos vies d'étudiants. On s'était trouvé une belle routine dans laquelle, aujourd'hui, je ne peux pas concevoir qu'elle pouvait être heureuse. Ah, *guess what*, je crois qu'elle ne l'était pas.

Quand ton chum passe le plus clair de son temps à *OVERÉTUDIER*, reste pas grand temps pour le bon temps. Mais étrangement, je réussissais à me reprendre dans les semaines de relâche, quelques week-ends par-ci par-là, les vacances de Noël et l'été.

Été 2006. Elle s'était organisé un voyage d'un mois au Maroc pendant mes stages obligatoires en clinique

à Repentigny. Elle était revenue complètement épanouie. De mon côté, le stage venait d'assurer mon futur. On s'était aussi fait la promesse qu'à la fin de mon bac, coûte que coûte, on ferait un grand voyage. Ça nous motivait à passer cette année ensemble.

From now on, easy breezy !

Je vivrai selon cette belle philosophie tout l'été.

Mais, dès le début de la troisième année universitaire… triple bouleversement : un déménagement, une peine d'amitié aussi douloureuse qu'une peine d'amour, et une entorse cervicale. Après deux semaines de médication, ajoutée au cocktail de grands changements, j'ai complètement tilté. Au point de me demander si je n'arrêtais pas tout d'un seul coup. Mais Flo sera là tout au long du parcours, à m'épauler, me soutenir et m'aimer.

J'ai réussi à me rendre au bout de l'année scolaire, j'ai terminé avec quatre distinctions, dont le Dean's Honour List et le Golden Key (pour avoir maintenu une moyenne dans les 10 premiers percentiles de McGill). Tout ça un peu pour rien…

J'ai également reçu deux prix citron : « *The funniest* » et « *The worst accent ever at McGill* ». Dans l'adversité, l'anxiété et la peine, mon arme de prédilection sera toujours l'humour.

Flo était là, fière comme personne, à mon bal, ma graduation et, en première ligne, pour me rappeler : VOYAGE DE FIN D'ÉCOLE !

Été 2007, on est partis pour le Costa Rica. Un mois de moments inoubliables. Tout était parfait. Sauf que lors de notre première activité, un cours de surf à Santa Teresa, j'ai vite oublié le premier conseil de notre sherpa des mers : ne jamais mettre la planche entre la mer et soi. En me relevant de ma première chute, devinez je l'ai mise où, la planche ? Exact, entre la mer et moi. On s'en rend pas compte de même, à la lecture, mais la mer, c'est fort.

Genre plus fort que Gros Luc. Fort comme l'amour que je ressentais pour Flo, peut-être ?

La planche de neuf pieds est venue me péter dans' face, directement sous le menton. J'ai pensé, l'instant d'un moment, que ma mâchoire venait de décrocher. J'ai eu un bleu au menton, une douleur infernale au niveau des deux articulations temporo-mandibulaires, et j'vous épargne le mal de tête. Ma journée de surf écourtée, j'ai plutôt fait des observations scientifiques : agacer les crabes avec une petite branche pour voir si c'est vrai que lorsqu'ils clappent fort avec leur pince, leur bras se déloge.

C'est vrai !

Seconde activité : quatre-roues dans les sentiers de Montezuma. On s'est arrêtés pour dîner sur une plage,

mes Crocs sont partis avec la mer, et en voulant les récupérer, je me suis coupé le pied sur un corail. C'est là qu'on a rebaptisé la place Costa Ricalisse ! Mais comme on était dans un *mood pura vida*, rien n'était stressant.

Sur la route du retour, en voulant éviter un nid de poule, Flo a appuyé sur l'accélérateur au lieu du frein. On a foncé dans une clôture et on est tombés à la renverse.

MOI, À L'ARRIÈRE, J'AI ÉTÉ CATAPULTÉ ET J'AI ATTERRI SUR MA TÊTE DÉJÀ AFFAIBLIE PAR LE SURF.

Mon cou, aussi fragile que mon cœur, a lâché. Entorse cervicale, cou barré pour deux semaines (sur quatre), mais rien qui ne s'engourdissait pas avec deux-trois Imperial, la bière locale. On a rebaptisé ça Costabarnak Ricalisse.

Malgré l'adversité, on buvait des jus de melon d'eau et on se trippait dessus comme si on ne s'était jamais vus ou qu'on s'était retrouvés après trop d'années séparés.

On est allés faire du cheval à Arenal, près du volcan toujours actif. On s'est arrêtés en bordure de route,

dans un ranch un peu louche. Felipe, un bonhomme qui semblait fumer depuis la naissance, nous a prêté deux de ses chevaux pour qu'on parte en balade avec lui. Il m'a demandé si j'en avais déjà fait, j'ai dit oui. Dans mon souvenir, je pensais sincèrement que oui. Une fois sur le cheval, j'ai réalisé que ça devait être un poney attaché dans un carrousel, à l'expo agricole de Saint-Hyacinthe. CRISSE QUE J'AVAIS JAMAIS FAIT DE CHEVAL, pis j'vous jure que j'en referai pas…

J'avais un énorme étalon qui, soit dit en passant, m'haïssait. Il mangeait en marchant, et il n'écoutait rien de ce que je lui disais. En même temps, c'est compréhensible, c'était un cheval hispanique… Pis moi, à part dire *una cerveza por favor*, j'étais capable de dire *dos cervezas por favor*. J'ai jamais eu la chienne de même… Flo, elle, gambadait au galop avec Felipe loin devant… De temps en temps, quand mon cheval était pincé d'orgueil, il sprintait pour rejoindre les autres, question de bien me démolir le bassin.

Mais la voir heureuse de notre activité me comblait. On a ensuite traversé au Panama, dans une auberge de jeunesse, Mondo Taitu et fait la fête avec plein de gens de partout dans le monde. On s'est saoulés, assez pour que je me fasse voler notre appareil photo alors qu'il était dans mes mains. J'ai essayé de rattraper le voleur en courant après lui dans une ruelle. Ils étaient quatre à m'attendre… Ils se sont passé

l'appareil et m'ont dit qu'ils me poignarderaient si je les suivais. J'avais honte quand je suis retourné voir Flo qui était aussi paf que moi, et on a éclaté de rire.

On a ajouté OSTIE.

Costie Tabarna Ricalisse !!!

Malgré tous les obstacles, avec sa joie de vivre et sa capacité à prendre les choses comme elles viennent, Flo m'a appris à sortir de ma zone de confort, à être moins casanier, à essayer de nouvelles expériences, juste pour le kick.

Elle m'a appris à aimer voyager en couple.

Au retour, j'ai déménagé à Repentigny, seul en appart pour être près de ma job d'ergothérapeute. Elle est restée à Montréal, mais venait me voir pratiquement toutes les semaines en autobus. J'allais la voir aussi.

C'est pendant cette année-là que je lui ai lancé un ultimatum : « On vit ensemble ou on arrête tout. » Ultimatum que je n'aurais jamais réussi à tenir si elle avait refusé, je l'aimais trop. Mais elle a accepté.

On est partis de rien, avec rien, ensemble, coin Théodore et Ontario dans Hochelaga. Un grand quatre et demi qui demandait beaucoup d'amour, avec un

proprio dévoué, dans un quartier florissant. On l'a mis à notre goût cet endroit-là, on a décapé toutes les portes de la place[10], nettoyé chaque poignée, sablé chaque racoin. On a acheté nos premiers électros, notre premier matelas adéquat… C'était impeccable (comme premier appart de couple).

On est devenus amis avec les voisins, on se faisait des BBQ sur la terrasse du locataire du rez-de-chaussée, mais étrangement, on ne faisait jamais rien en couple, avec nos amis respectifs. Chacun de notre bord à vivre nos amitiés, sans jamais vraiment *blender*.

Elle était peut-être trop jeune pour mes amis, j'étais peut-être trop vieux, ou trop plate, pour les siens. Mais on finissait par se retrouver, dans notre chez-nous, au 1884. Notre chez-nous avec le petit chat qu'on avait adopté, un petit rescapé de dessous de balcon.

On l'avait appelé Cash, car il était tout noir et que c'était Johny Cash à la radio quand on l'a ramené à la maison.

On s'est fait un autre *trip*, encore orchestré par Flo, bien entendu. On a fait le tour de la Gaspésie en char. Au retour, on était plus connectés que jamais. J'avais même essayé de manger des fruits de mer, qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour l'être cher…

[10] Ma mère, mon père et mon frère doivent rager en lisant ça. J'avais démonté les huit portes, je les avais descendues en auto à la maison familiale, où ma mère et mon père les ont complètement décapées. Je les ai ensuite transportées chez mon frère, qui les a teintes et vernies. J'étais simplement le manutentionnaire des portes entre chaque ouvrage.

Et, comme un gros maillet, j'ai crissé la zizanie dans notre couple.

Été 2008. Un de mes meilleurs amis, Big Luc, joueur émérite de la ligne offensive du Rouge et Or de l'Université Laval, se fait *drafter* par les Alouettes de Montréal.

J'imagine que vous vous dites : « Non, pas à sa première année en appart avec sa blonde… Impossible qu'il ait fait ça, il a pas rentré un coloc ami d'enfance chez eux… ? »

Yes, COUPABLE !

Si la personne qui lit ces lignes se reconnaît :

TU AS ÉTÉ UNE SAINTE !!!

Cohabiter avec un gars de 320 livres pendant presque un an, à notre première année de couple en appart. Champion, Guillaume !

Lors des pratiques, les soirs de *game* ou pendant les voyages pour les matchs à l'extérieur, on retrouvait notre intimité. Mais quand Luc était là, c'était Team

PlayStation. C'est comme si je m'étais dit : « J'ai angoissé pendant tout mon cégep et toute mon université… j'ai enfin le droit de m'amuser maintenant ! » J'aimerais vous dire que c'est là, en jouant, que j'ai pris conscience que c'était pathétique. Mais non, c'est des années plus tard… en écrivant un livre.

Luc a gagné la coupe Grey et il s'est acheté une maison à Saint-Hyacinthe, où il vivra pendant toutes ses prochaines saisons de football.

J'imagine que c'est ce qu'on appelle une relation de cause à effet, mais lorsque Luc est parti, à la fin de l'année difficile que je venais d'infliger à Flo, elle est revenue d'un party un soir :

Flo : Il faut qu'on se parle

(Jamais la prémisse d'une bonne nouvelle).

Moi : Vas-y, je t'écoute.

Flo : J'ai frenché un autre gars.

Mon monde s'est écroulé. Le beau château de déni que je m'étais construit venait de crisser le camp. Comment une fille que tu négliges pendant un an peut ben vouloir frencher un autre gars ? Mais à ce moment-là, c'est pas de même que je voyais ça…

Je suis parti en faisant crisser mes pneus. Je suis descendu à Saint-Hyacinthe rejoindre des amis pour

ventiler. On a passé l'après-midi à la plage du Domaine de Rouville, tous les gars m'avaient dit que c'était vraiment pas la fin du monde, ça m'avait rassuré. Je suis rentré à la maison le soir même.

On a beaucoup pleuré ensemble. Mais étrangement, c'est comme si ça avait donné un regain à notre amour. Je venais de comprendre que je n'étais pas invincible et que c'était un privilège d'avoir l'amour de cette fille-là, pas un acquis.

Puis on a reparti ça en force en adoptant un second chat ensemble, comme quand on fait un enfant pour maintenir le couple en vie.

Tout semblait bien aller. Ça faisait cinq ans qu'on était ensemble, deux ans que je réussissais à surfer sur la job d'ergothérapeute sans trop de stress. Me v'là-tu pas que me prend la bonne idée d'appliquer à l'École nationale de l'humour. Après une audition devant trois décideurs, on m'appelle pour me dire que ma candidature est retenue. Je suis convoqué à une seconde audition, communément appelée « le stage ». Pendant une journée, on évalue notre capacité à être en groupe, nos aspirations en humour, nos talents d'improvisateur, nos forces et faiblesses en écriture, pour finalement sélectionner les 12 personnes les plus compatibles pour former une cohorte et suivre le programme de deux ans.

Malgré les efforts et l'assurance que j'aurais une place, eh bien non, j'ai été refusé. Un dur coup pour l'estime.

Et comme j'étais habitué à être sous un stress constant, quand je me suis retrouvé sans devoirs, études ou objectifs après mes journées de travail, je trouvais mes soirées longues. Investir plus de temps dans ma vie amoureuse aurait été un bon point de départ, mais Flo et moi, on venait de tomber sur des horaires atypiques. Elle avait commencé à travailler sur des plateaux de tournage de nuit, et moi, quand on m'a annoncé mon refus à l'École nationale de l'humour, j'ai appelé au Collège d'études ostéopathiques de Montréal sur un coup de tête. Un programme de cinq ans, plus le clinicat d'un an, plus la rédaction de thèse d'un an[11]. La voyez-vous venir, la tempête de marde ?

Flo m'avait dit : « Si tu r'pars pour un autre *stretch* d'études, on se fait un voyage ensemble, question d'avoir du fun avant le raz-de-marée. » Moi, je me croyais quand je disais : « C'est temps partiel l'ostéo, ça ne sera pas si prenant que ça. » CÂLISSE QUE C'ÉTAIT PRENANT !

On est partis 10 jours à Miami, sur le voilier de sa cousine et de son conjoint. On a vraiment eu du fun. Mais la tempête a pas cessé de s'en venir dans notre direction parce qu'on était en vacances. Les tempêtes,

[11] Fascinante thèse sur la fasciite plantaire, que je compléterai sur deux ans, étant donné que je me ferai voler mon *laptop*. Non, ne me demandez pas si je faisais des sauvegardes ailleurs.

ça ne prend pas de vacances. Pis moi, j'ai mis plein gaz vers le cyclone.

C'était la recette parfaite pour une tempête parfaite : un manque de confiance, un programme d'études *rebound* ultrarigoureux, une blonde qui travaille de nuit et, par-dessus tout ça, le rêve de devenir humoriste que j'avais pas abandonné… J'ai décidé d'aller me faire mal aux auditions d'*En route vers mon premier gala 2009* et *2010*, semi-préparé. Oh, surprise ! Encore refusé. Mais Flo, elle est restée là, encourageante, malgré mes échecs.

C'est elle qui m'a soutenu dans mon entêtement à poursuivre. Elle m'a poussé à me réessayer à *En route vers mon premier gala* en 2011, en me disant que j'avais rien à perdre dans le fond. J'ai été accepté. J'ai appris qu'ils avaient flippé ma candidature sur un 25 cennes, parce qu'ils hésitaient entre deux personnes. Je tiens donc à remercier ce 25 cennes d'être tombé de mon bord, parce que c'est là que tout a changé !

J'ai fait *En route 2011* et, sorti de nulle part, je me suis rendu en demi-finale, en sortant Simon Gouache de la compétition, un des humoristes que j'admire et respecte le plus dans le milieu aujourd'hui. Ça me donnera la *drive* de partir ma propre soirée d'humour.

Puis, il y aura les hauts et les bas qui, avec le recul, annonçaient clairement une fin qu'on ne s'admettait pas.

En 2011, Flo a commencé son baccalauréat. De mon bord, j'ai commencé à mêler humour dans les bars avec un travail à temps plein en ergo et des études à temps partiel en ostéo.

En 2012, question d'essayer d'avoir du temps (pour étudier), j'ai demandé à travailler seulement quatre jours par semaine. J'ai finalement pris ce temps pour écrire de l'humour, et pour jouer plus dans les bars. Sincèrement, je ne me souviens pas de nos *highlights* amoureux en 2012. Probablement parce qu'on s'était tellement éloignés. Je m'étais tellement éloigné que j'étais rendu chroniqueur dans une soirée d'humour à Beauharnois. C'est là que j'ai rencontré Mathilde, une fille qui venait tous les vendredis pour me voir...

Un soir, elle m'a invité à prendre un verre au bar. Elle a mis sa main sur mon bras, et j'ai eu une vague de papillons dans le ventre. Mes tempes se sont engourdies. Je pense que juste le fait de ressentir ça, je me sentais « adultère ». Ça ne m'a quand même pas empêché de jaser avec elle toute la soirée. On s'est même écrit par la suite, pour finalement en convenir qu'on ne pouvait plus faire ça.

Certaines personnes sont du type « t'aurais juste dû fermer ta yeule avec ça », d'autres sont plutôt du type « tu dois absolument en parler ». Je ne sais pas où se situe la vérité. Pour ma part, j'ai dit à Flo : « J'ai rencontré une fille, et c'est la première fois que ça me fait ça à part avec toi, mais j'ai eu des papillons dans le ventre. »

Flo m'a dit de prendre le temps qu'il fallait pour me mettre les idées en ordre, et c'est quand elle a quitté l'appart que j'ai réalisé à quel point elle me manquait. J'ai compris que, parfois, c'est quand on perd quelqu'un qu'on se rend compte à quel point cette personne-là était importante. On a passé deux semaines à l'écart l'un de l'autre. On s'est donné un point de rendez-vous en zone neutre, au parc La Fontaine.

Flo : Comment tu vas ?

Moi : Je vais bien, mais j'ai réalisé à quel point tu me manques et que je t'aime.

Flo : Moi aussi, mais, es-tu certain ?

Moi : Oui, 100 % certain.

Flo : J'peux pas vivre de même, Guillaume, à pas savoir si t'es là ou pas, si t'es dans un bar avec une autre fille…

Moi : J'comprends, mais depuis que t'es partie, je comprends à quel point je tiens à toi. Pis mon amour, je ne veux pas te remplacer par du temps.

Flo : Moi non plus, j'veux pas être remplacée, par personne, encore moins du temps.

Moi : Veux-tu rentrer à la maison avec moi pis les chats ?

Flo : Avec plaisir.

On a surfé sur notre reconnexion

jusqu'à la célébration de nos 10 ans ensemble à l'été 2013, pis on est partis dans un tout-inclus au Mexique. On a réussi à faire des activités hors du *resort*, question de se dépayser en visitant la jungle, des grottes et des cénotes. La dernière journée, j'ai passé trop de temps au soleil à jouer au volleyball pendant que Flo lisait. J'ai fait une violente insolation.

Elle m'a bordé. Je grelottais dans le lit en écoutant des épisodes de *Friends*. Elle m'a dit qu'elle allait prendre une marche, il était 23 h. Je me suis endormi. Quand je me suis réveillé, à 2 h 30 du matin, elle n'était pas revenue. Je me suis levé en état de panique, je suis sorti de la chambre et me suis dirigé vers la seule place où je voyais de la lumière et où j'entendais de la musique. Je l'ai vue, assise au bar, seule. Je me suis approché d'elle.

Moi : Flo ?

Flo : Heyyyyyy, ça va mieux ?

Un inconnu *(avec un accent espagnol)* : *Sorry, you're at my place,* man.

C'est là que j'ai réalisé qu'elle n'était pas assise seule au bar. Mais l'arrivée du *dude* ne semblait pas la mettre mal à l'aise. De mon bord, la jalousie a kické dans le tapis. J'ai fixé l'inconnu, puis j'ai regardé Flo, fâché.

Moi : Je vais rentrer à la chambre.

Je me suis retourné et je suis parti, en espérant qu'elle me suive.

Flo : Mais tout est correct ?

J'ai continué à marcher, sans répondre, en espérant toujours. Elle ne m'a pas suivi.

Je me suis couché, sans jamais m'endormir. La porte de la chambre s'est ouverte à 4 h. Elle s'est collée contre moi et m'a dit : « Oh mon petit cœur, t'es tellement chaud ! »

Elle m'a mis de la crème Banana Boat à l'aloès.

Le lendemain, au réveil, on s'est chicanés, croyant tous les deux avoir raison, et on est partis fâchés vers l'aéroport. Dans l'avion, elle s'est vomi le corps dans les deux petits sacs prévus à cet effet. La voir dans cet

état m'a brisé. Dans un silence, on comprenait qu'on s'aimait encore. J'ai flatté son dos, elle s'est appuyée sur moi en pleurant et elle s'est endormie.

Au retour de nos vacances, j'ai pris la décision de quitter ma job d'ergo. Ça m'a pris trois semaines avant d'accumuler le courage nécessaire pour annoncer la nouvelle à la clinique. Je suis allé voir mon patron en lui disant : « J'ai réalisé que ça fait quelques mois que je viens à la job de reculons… » Je n'ai pas eu besoin de terminer, il m'a dit : « Je comprends. »

J'ai appris que c'est souvent l'appréhension des choses qui fait peur, bien plus que l'expérience en soi. Le 25 octobre 2013, j'étais officiellement un ergothérapeute retraité. J'étais désormais Guillaume Pineault, étudiant en ostéopathie et humoriste de la relève.

Et un soir de novembre 2013, dans un bar louche après un show, une fille est venue me jaser. J'étais en tournée pour quatre shows au Saguenay. Elle m'a embrassé, je ne l'ai pas repoussée immédiatement… pour finalement lui dire que ça ne se pourrait pas et que j'avais une blonde.

Saguenéenne : Pas besoin d'y dire, moi j'le dirai pas à mon chum en tout cas.

Moi : …

Saguenéenne : On peut aller à ton hôtel si tu préfères.

Moi : Non, c'est pas le lieu, le problème. C'est l'acte.

En revenant de la tournée, j'ai avisé Flo que j'avais embrassé une fille. Elle m'a dit qu'elle n'était pas fière de moi, que je n'étais plus sur un piédestal, mais elle m'a pardonné sur-le-champ. L'idée d'être débarqué du piédestal me hantera...

Elle m'a permis de regagner rapidement sa confiance. En fait, elle m'a pardonné en me disant qu'elle avait déjà embrassé quelqu'un d'autre et que j'étais resté... Mais lors des vœux du jour de l'an 2014, en pleurant, elle m'a avoué qu'elle avait trouvé ça extrêmement difficile. En pleurant moi aussi, je lui ai promis qu'elle ne revivrait jamais ça.

On est entrés en 2014 en équipe. C'était ma dernière année de formation d'ostéopathie avant le clinicat, et sa dernière année de formation, où elle menait à terme un projet mis en branle l'année d'avant. Elle est partie trois mois en Afrique, ce qui m'a laissé le champ complètement libre pour étudier comme un débile avant mon examen récapitulatif d'ostéo et l'examen pratique devant jury.

Trois mois à se jaser au téléphone et à se faire des FaceTime. Elle a insufflé des moments de bonheur

à mon insupportable horaire d'étude. Je la voyais heureuse et épanouie, de l'autre côté de la planète, en train d'aider les gens à cultiver leurs ressources et à économiser de l'énergie. En fait, je n'ai plus jamais revu celle que j'ai connue avant ce voyage en Afrique. Je crois qu'elle avait compris qu'elle n'avait plus besoin de moi, qu'elle réussissait à s'accomplir sans que je sois impliqué. Pis crisse qu'elle a bien fait.

Il y avait un genre de déconnexion, on le sentait dans nos rapports. Mais on avait fait tellement de chemin ensemble qu'on ne pouvait pas s'arrêter. À son retour, ç'a été l'été où l'humour a pris son envol. J'ai participé à six shows concept au Zoofest de Montréal. Flo, elle, trippait avec ses amis avec qui elle avait voyagé en Afrique et travaillait au Chasseur, un bar.

Cet été-là, j'ai rencontré une fille, Aurélie, avec qui j'avais du fun à jaser après les shows. On s'est croisés une couple de fois durant l'été, sans jamais franchir la ligne. Mais on savait que ç'a aurait pu. La porte était fermée, mais elle n'était pas barrée. Mais je *feelais* quand même tout croche, et je ne voulais pas

mettre la hache dans mon couple.

En discutant longuement avec Flo, j'ai accepté d'aller chercher de l'aide.

J'ai commencé à consulter une psychologue pour toute l'angoisse reliée à mes choix de carrière, mais aussi parce que j'étais avec une fille que j'aimais depuis 11 ans et que j'étais tiraillé. Bon, j'aimerais vous dire que mon cheminement s'est fait facilement, mais la réalité, c'est qu'un soir que je jouais au hockey, la fille en question m'avait écrit un texto me demandant si je voulais passer la voir. J'avais répondu « merci de l'offre, mais je joue au hockey ». Ce texto a aussi *poppé* sur mon ordi alors que Flo était en train d'écouter Netflix. De là la décision de consulter...

J'ai adoré ma psy ; elle m'a aidé à me déculpabiliser, on a creusé loin. J'ai compris que j'avais des comportements à travailler, mais aussi que, dans la vie, on ne s'obstine pas tout seul. Malgré ma vision du « tout noir ou tout blanc », il y a des zones grises, qu'on le veuille ou non. Après un mois et demi de thérapie à raison d'une à deux fois semaine, la psy m'a fait définir mes objectifs :

- travailler sur mon couple et m'y investir ;
- mieux communiquer mes besoins et mes craintes ;
- mettre fin à la relation amicale floue avec Aurélie.

Le 2 octobre 2014, j'étais au café Le placard en train d'écrire quand j'ai reçu un texto d'Aurélie :

Aurélie : Il faut que je te parle.

Moi : Moi aussi

Aurélie : Ce soir ?

Moi : D'accord

J'ai aussi reçu un texto de Luc :

Luc : Slim, viens-tu à la fête de Pat au Picoleur ?

Moi : Ouais, je vous rejoins en soirée, faut que je debrief.

Luc : On va être là.

J'ai texté Aurélie :

Moi : On peut se voir à 17 h ?

Aurélie : Parc Maisonneuve

Moi : Deal

J'ai fini d'écrire au café, puis j'ai appelé Flo.

Flo : Salut mon amour, ça va ?

Moi : Oui, j'ai deux-trois trucs à régler, mais ça va. Toi, comment va ta journée ?

Flo : Journée de cul à la job. Ce soir, on va prendre un verre Julie et moi, ça te tente-tu de venir avec nous ?

Moi : Merde, c'est la fête à Pat, j'voulais savoir si tu voulais que je te pogne à la fin de ton *shift*.

Flo : On y va chacun de notre bord et on se retrouve à la maison ?

Moi : Parfait, j'ai hâte de te voir.

Flo : Ahhhhhhh. Moi aussi. Je t'aime.

Moi : Moi aussi.

Je me suis rendu au parc Maisonneuve.

Aurélie m'attendait sous un arbre. Il s'est mis à pleuvoir, dans le ciel, dans ses yeux, partout. Crisse, c'est-tu pas quétaine à ton goût, cette phrase-là ? Mais je vais la laisser là, d'un coup que quelqu'un la trouve cute.

Aurélie : Tu ne veux plus qu'on se voie ?

Moi : Non, je pense que c'est mieux comme ça. J'veux arrêter de brouiller les cartes et donner une chance à ma relation. Pis je veux pas jouer avec tes sentiments non plus.

Aurélie : On pourrait juste être amis.

Moi : J'y crois pas à l'amitié homme-femme.

Pis c'est plus difficile d'expliquer à ta blonde que tu veux travailler sur ta relation en restant ami avec une fille que c'est pas vraiment clair pourquoi t'es ami avec. Bref, si tu veux pas te mouiller, va pas te crisser le pied dans l'eau aux deux secondes pour tester l'eau.

Je l'ai déposée chez elle, elle est restée debout, immobile dans sa ruelle.

Et si... si les choses avaient été autrement. Si je m'étais crissé de la fête de Pat... Si c'était Florence que j'étais allé retrouver à la place... Si, après être allé déposer l'autre fille chez elle, j'étais allé surprendre Flo à la fin de sa job.

Je me suis rendu à la fête de Pat. On a passé la soirée au Picoleur. Vers 21 h 30, j'ai reçu un texto.

Flo : Saluuuut ! Peut-être que je dormirais chez Julie si ça te va...

Moi : Ah ben oui, pas de trouble, je vais peut-être aller dormir chez Gros Luc alors.

Flo : OK parfait, on se retrouve demain, bisous.

Moi : x

Alors j'ai terminé la soirée tard, on est allés dormir chez Gros Luc. J'ai texté Flo :

Moi : Bonne nuit amour

Pas de réponse. Je me suis réveillé à midi. J'ai texté Flo :

Moi : Je passerais dire bonjour à mes parents, et peut-être laver mon auto.

Flo : Pas de trouble.

Moi : Es-tu correcte, je peux remonter là si tu préfères.

Flo : Non non, j'suis juste claquée de ma soirée.

Moi : OK, on se voit plus tard.

Flo : À tantôt.

Je suis rentré à la maison vers 16 h. Elle était sur le divan, clairement fatiguée de sa soirée.

Moi : Ça va ? T'as tellement l'air brûlée.

Flo : On fait-tu juste se coller en écoutant un film ?

Moi : Ben oui...

Flo : Y'a un nouveau film avec Adam Sandler, je sais que tu l'aimes, on peut mettre ça.

Alors collés l'un sur l'autre, on a écouté *Blended* et quand le film s'est terminé, j'ai vu qu'elle avait les yeux plein d'eau..

Moi : Qu'est-ce qui se passe mon amour ?

Flo : J'ai fait une énorme connerie.

Elle a éclaté en sanglots. Elle n'a pas eu besoin de rien dire... Je ne sais pas c'est quoi le sentiment d'être atteint par la foudre, mais à ce moment précis, j'ai senti un courant électrique me transpercer le *chest*. Mes jambes voulaient me lâcher...

Autant j'étais en colère, démoli, triste, frustré, autant ça me chavirait de la voir complètement détruite et en larmes.

> Moi : Là tu comprends que j'peux pas te consoler ? Les seules personnes qui peuvent t'aimer sans aucun jugement en ce moment, j'pense que ce sont tes parents.

Oui, je venais de décider ça pour elle. Consciemment, je ne voulais pas aller la porter chez son amie Julie et inconsciemment, je pense que je voulais la sortir de la ville.

> Moi : Veux-tu que j'aille te porter chez tes parents ?
>
> Flo : Oui.

Quel flash de génie, Guillaume. Montréal-Trois-Rivières. Dans un char silencieux, sans radio et sans dialogues, rempli de bruits de larmes et de reniflements. Partiellement entrecoupés de…

Pourquoi ?

– Y'a pas de raison.

C'était qui ?

– Je ne le connais pas, je ne me rappelle pas de toute.

Son nom ?

– Je sais juste son prénom... Cédrick.

Y sortait d'où ?

– C'est un ami de Julie.

Crisse, ça y'a pas tenté de t'arrêter, elle ?

– Elle ne le sait pas.

Y t'a tu droguée ?

– Ben non, mais j'avais bu.

Comment, où, combien de temps...

Et la boucle repartait à POURQUOI…

Aujourd'hui, je peux répondre : c'est probablement en partie parce que tu l'as mise sur la glace pendant 11 ans et tenue pour acquise, mon gars.

Elle m'a demandé de la déposer à deux coins de rue de chez ses parents. Elle a débarqué du char en pleurant.

Flo : Prends soin de toi, tu méritais pas ça, je t'aime.

J'aurais voulu répondre, mais mon orgueil a appuyé sur le bouton Silence. Je l'ai regardée partir vers chez ses parents, j'ai tourné le coin de la rue, j'ai roulé 10-15 minutes, je me suis stationné et j'ai appelé Gros Luc en pleurant.

J'aurais pu écouter Gros Luc qui m'offrait son sous-sol pour aller dormir et changer d'air. Mais j'ai préféré faire à ma tête et, sans trop réfléchir, j'ai texté Aurélie.

Moi : Je suis célibataire.

Aurélie : *WHAT*?

Moi : Veux-tu qu'on se voie ?

Le téléphone sonne :

Moi : Oui allô ?

Aurélie : Mais qu'est-ce qui se passe ?!

Moi : C'est terminé.

Aurélie : Mais qu'est ce qui s'est passé ?

Moi : Elle m'a trompé.

Aurélie : Ahhhhh, pauvre toi, es-tu correct ?

Moi : J'ai déjà été mieux.

Aurélie : Mais j'pense pas que c'est une bonne idée qu'on se voit là, j'ai l'impression que c'est plus par vengeance.

Moi : C'est pas par vengeance, j'te jure.

Je sais, je sais, ça avait vraiment l'air d'être de la vengeance…

Aurélie : J'ai vraiment envie de te voir, mais je pense que c'est mieux pas.

Moi : On peut-tu juste aller marcher, comme ça on s'assure de ne pas faire de connerie ?

Aurélie : D'acc !

Je suis redescendu de Trois-Rivières, elle m'attendait à l'extérieur de chez elle, on a marché toute la rue Fullum jusqu'au parc Baldwin. On a débriefé tout l'événement. Mais à ce moment précis, je pense que j'ai réalisé que j'étais capable de compartimenter mes émotions[12]. J'étais peut-être tellement fragmenté que mon cœur et ma tête ont anesthésié la douleur. Un peu comme quand quelqu'un perd un membre dans un accident, mais ne ressent aucune douleur. J'arrivais à mettre la switch à « je profite du moment présent avec Aurélie

[12] Comme Tiger Woods dans son documentaire quand il dit à une de ses multiples maîtresses : « *You got to learn to compartmentalize.* »

sans penser aux conséquences ». Compartimenter ses émotions, c'est pas une top qualité dans toutes les situations, mais ça m'a permis de continuer à faire des shows d'humour et à étudier, même si le cœur n'y était pas.

Dans le parc, ç'a fini par nous deux qui se frenchent. Je suis allé la reconduire chez elle en marchant.

Aurélie : Veux-tu monter ? On peut mettre un film, ça va t'aider à penser à rien.

Moi : On peut pas coucher ensemble !

Aurélie : On couchera pas ensemble, promis.

On a mis *La société des poètes disparus*. Je suis tombé de fatigue sur elle dans son grand divan. Elle m'a réveillé et m'a dit : « Viens, on va se coucher dans mon lit. »

Moi : J'peux pas dormir dans ton lit.

Aurélie : Sur mon divan ou dans mon lit, rendu là.

J'ai dormi dans son lit.

Le lendemain, au réveil, je lui ai dit que je devais aller chez moi, essayer de mettre un peu d'ordre dans ma tête. Le soir même, j'étais de retour chez elle, et on allait au cinéma voir *Mommy*.

J'ai un énorme respect pour le talent de Xavier Dolan. *Mommy* est un chef-d'œuvre cinématographique, mais il est teinté à jamais pour moi. Si tu es démoli émotivement, VA PAS VOIR *MOMMY* !!!

Après le film, on est retournés chez Aurélie et, de fil en aiguille, on en est arrivés au moment où les mots « J'ai envie de toi, qu'est ce qu'on fait ? » ont été prononcés.

Cold feet. Décompartimentation.

Moi : J'pense qu'y faut que je m'en aille.

Aurélie : Hein, là... OK...

À ce moment précis, j'ai réalisé que, même brisé ou en colère contre Flo, j'pouvais pas lui faire ça sans qu'on ait réglé nos choses.

Je suis resté dans l'appart d'un ami pendant près d'un mois... Et c'est avec beaucoup de consultations de psy, de textos, de courriels, de téléphones avec Flo que j'ai fini par comprendre.

Au début, c'était catégorique : « C'est fini. »

Après une semaine, c'était : « J'pourrai jamais retourner avec toi. »

Après deux semaines : « Tu me manques, mais c'est impardonnable. »

Après trois semaines : « On va-tu prendre un café ? »

On est allés manger un *grilled-cheese*. C'est quand j'ai réalisé qu'elle se cherchait un appartement que j'ai dit : « Hey wo, c'est pas fini nous deux. » Elle était la première à être surprise, j'étais surpris aussi. Malgré tout ce qui venait de se passer, dans le chaos, j'ai jamais cessé de l'aimer.

Mais l'orgueil et la honte prenaient le dessus.

J'avais peur de ce que les autres allaient penser si je retournais avec elle. En même temps, j'étais pas allé le crier sur tous les toits. Trois personnes seulement étaient au courant : Luc, Aurélie et Coach, qui me prêtait son appartement. Je ne tenais pas à faire une campagne de salissage contre elle auprès de mes amis, et je voulais nous préserver, d'un coup que… mettons… si jamais on r'venait ensemble…

Je ne me souviens pas de tout ce qui s'est dit, mais je sais qu'on avait réussi à rire. On était en mode 100 % franchise. Je lui ai avoué que j'étais allé chez Aurélie, elle m'a dit que ça lui faisait quelque chose, mais qu'elle n'avait comme pas le droit de m'en vouloir.

On a marché jusqu'à notre appart. On s'est assis dans le salon, épuisés par nos vies.

Moi : J'arrêterai jamais de t'aimer, Flo. Je ne sais pas comment je vais pouvoir passer par-dessus ça, mais j'suis prêt à essayer.

Flo : J'suis prête à tout faire pour regagner ta confiance.

On a pleuré, on s'est serrés dans nos bras, on a fait l'amour. J'pense que c'est une des fois où le terme était le plus approprié : faire l'amour. C'est comme si les boucliers, carapaces, défenses étaient tombés… On était directement connectés au cœur de l'autre. À ce moment-là, plus aucune blessure n'existait.

J'ai continué à vivre dans l'appart de Coach pendant deux semaines. Flo m'a demandé de revenir à la maison, pour qu'on puisse tester pour vrai si c'était viable. Je suis rentré à la maison le 11 novembre 2014 et la vie nous a envoyé notre premier défi de « retour en couple » :

DES FUCKING PUNAISES DE LIT.

Si tu me donnais le choix entre *dealer* avec des punaises de lit ou me faire tromper à nouveau, j'y penserais crissement longtemps !!!

Par contre, comme rien n'arrive pour rien, ça nous a permis de faire un grand ménage et de réaliser qu'on pourrait vivre dans plus petit.

Pis tant qu'à être dans le grand ménage, j'ai informé Aurélie que j'étais retourné avec Florence, ce qui a mis un terme immédiat (et glacial) à notre amitié.

On a passé le temps des fêtes à recoller tous nos morceaux et on a *starté* 2015 en partant en peur avec les projets, question d'oublier qu'on avait des problèmes. On a adopté un chien (McFly), on a cassé notre bail pour le 1er mai, on a déménagé dans plus petit, avec une terrasse et une cour arrière, pis on a recommencé comme si de rien n'était. À la fin août, pour célébrer nos 12 ans, on est partis en road trip de 10 jours dans le Maine avec notre nouveau chien.

Après l'été, Flo est tombée à temps plein au bar Le Trèfle en attendant de se trouver une job dans son domaine. De mon côté, j'ai pogné la *gig* d'animation d'une soirée d'humour hebdomadaire à Gatineau les mercredis et celle du Broue Pub Brouhaha les jeudis. J'animais toujours ma soirée à Saint-Hyacinthe, et j'avais obtenu la première partie du premier show de Phil Roy.

Ça m'amenait donc à rentrer parfois tard à la maison, mais il n'était pas rare que je rentre bien avant ses *closes* au bar.

Je retomberai dans mes *patterns* d'angoisse et d'insécurité.

On s'est rendus au moment fatidique d'octobre 2015 où, à 6 h du mat, je cognerai dans la vitre du Trèfle parce qu'elle n'était pas rentrée.

Je me suis levé et je me suis rendu au bar, pour me retrouver face à une porte barrée. J'ai cogné dans la fenêtre comme un déchaîné.

C'est à ce moment-là que j'ai réalisé : « Je suis rendu ce gars-là, en train de varger dans une fenêtre… pour trouver sa blonde qui ne veut clairement plus rentrer à la maison. » Je venais de comprendre que j'avais atteint le point de non-retour. J'étais désormais plus malheureux qu'heureux dans ma relation. Et visiblement, ça faisait encore plus longtemps que moi qu'elle se sentait comme ça.

Je suis retourné me coucher à la maison.

Elle est arrivée à 10 h, tentant tant bien que mal d'avoir l'air complètement lucide. Elle a perdu l'équilibre dans le rack à bottes, je l'ai aidée à se relever, en pleurant ma vie.

Flo *(en marmonnant)* : Pourquoi tu pleures ?

Moi : T'étais où ? Est rendue où, Flo ?!

Flo : Le *close* a été plus long.

Moi : PRENDS-MOI PAS POUR UN CAVE…
Y'est 10 h !

Elle a mis une veste de laine et elle s'est couchée, de dos, dans le lit.

Moi : Flo, tu peux pas te coucher maintenant, qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle s'est retournée, elle m'a regardé, je ne sais pas où se trouvait le fond de ses yeux…

Flo : Quoi ?

C'était inutile, à ce moment précis, d'essayer de dialoguer…

Moi : Fais juste te coucher, je suis juste content que tu sois en vie.

Je l'ai attendue dans le divan du salon en pleurant, collé sur notre chien. Vers 15 h, elle m'a rejoint. Elle était incapable de me consoler ou de me rassurer. Sa voix, son attitude, son humeur restaient éteintes. Elle était complètement épuisée de notre relation.

Flo : Guillaume, j'ai besoin d'une pause.

Moi : Une pause de quoi ?

Flo : J'ai besoin de me retrouver seule.

Moi : Combien de temps ?

Flo : Je ne sais pas.

Moi : Tu m'aimes-tu encore ?

Flo : Je ne sais pas.

Moi : Je vais ramasser des trucs et je vais te laisser l'appart, es-tu OK avec le chien ?

Flo : Je vais m'arranger.

Je lui ai donné six semaines.

Je savais que c'était notre amie Myra qui s'occupait du chien quand Flo ne pouvait pas. J'avais donc dit à Myra de me texter quand elle le gardait pour que je puisse aller le voir. J'en ai braillé des *shots* au parc à chiens, avec McFly, mon petit loup. C'était un double deuil, perdre la personne que j'aime le plus et perdre notre chien.

J'ai vécu quatre semaines dans l'appartement de mon gérant de l'époque. Après, j'en suis venu à la conclusion que si elle ne savait pas si elle voulait poursuivre ou si elle m'aimait encore après quatre semaines, elle ne le saurait pas plus dans six.

Je lui ai écrit une lettre dans laquelle toutes les armes étaient au sol. Une lettre sincère dans laquelle je lui admettais mes torts et lui faisais mes excuses. Une lettre dans laquelle je lui souhaitais simplement d'être heureuse. Où je la remerciais d'avoir partagé un bout

de sa vie avec la mienne. Ce n'était pas écrit dans le but de la convaincre de revenir, mais simplement pour lui laisser savoir que je l'aimais et que je serais toujours là, quoi qu'il advienne.

Le 3 décembre 2015, tout s'est passé très sereinement. Je suis rentré au 1873, rue Dufresne avec ma lettre en main, et j'en suis ressorti les mains vides et le cœur plus léger. On s'est parlé honnêtement comme deux personnes qui se sont aimées, et on en est venus à la conclusion qu'on s'était rendus au bout de notre histoire.

Je suis parti chez mon ami Sam en marchant, je lui ai raconté l'histoire. Sa blonde est arrivée, je lui ai raconté l'histoire. J'ai appelé Coach, je lui ai raconté l'histoire. Et après avoir ventilé, je me suis rendu au Brouhaha Rosemont, j'ai animé ma soirée d'humour, et personne ne s'est rendu compte que je venais de me séparer.

On appelle ça « compartimenter ses émotions », faire rire quand on a le goût de pleurer.

Elle héritera de notre chien, j'hériterai de nos deux chats. On ne se reparlera plus vraiment. C'est triste, mais peut-être qu'en 12 ans, on s'était tout dit? Peut-être que je trouverai qu'elle s'est trop rapidement recasée, mais j'en reviendrai. Désormais, on s'écrit à nos fêtes, et je lui écris à la fête de McFly.

Reste que, malgré le peu de contacts qu'on a, la journée où notre gros chat Cash s'est éteint prématurément à l'âge de 8 ans, c'est la première personne que j'ai appelée.

Rest
in
Peace,
CASH

Fais-toi *pas* chier

Lulu

Plus tôt, je disais que j'ai jamais vraiment eu d'amie de fille. C'est faux : Lulu. Une amie de fille avec qui il n'y a jamais eu d'ambiguïté.

C'était ma secrétaire au bureau d'ergothérapie. C'est une des personnes à qui je me suis le plus confié quand la barque a commencé à chavirer avec Flo. Lulu, tout comme le producteur de mon show, m'a dit les quatre mots les plus simples à respecter : « Fais-toi pas chier. » Un genre de « écoute ton cœur » 2.0. Ç'a l'air niaiseux dit d'même, mais dans ta job, dans tes amitiés, dans ton couple, dans ton quotidien : fais-toi pas chier. Si c'est le cas, évalue, change, reparamètre, mais arrange-toi pour que ça soit l'fun.

Lulu, je la vois peut-être une fois aux trois-quatre ans, mais c'est toujours comme si on s'était vus la veille. On est toujours fiers l'un pour l'autre, y'a jamais de malaise ou de sous-entendus, on s'aime comme deux bons amis.

2007
23 ans

2013
29 ans

Finalement,
ça existe,

l'amitié
homme-femme !

Mon cœur *a aimé* au *maximum*

Grand-maman Denise

C'était ma grand-mère paternelle. Elle faisait les meilleurs desserts, elle aimait tous ses petits-enfants, mais moi, j'avais la chance de l'avoir aussi comme marraine. En 2006, alors que j'étais en stage à l'hôpital de Saint-Hyacinthe, j'ai eu le privilège de dîner avec elle tous les midis.

Je la connaissais comme mamie, mais je l'ai découverte comme amie. Je lui avais demandé pourquoi, depuis le décès de Grand-P'pa en 1991, elle ne s'était jamais rematchée. Elle m'avait répondu qu'elle n'avait qu'un seul homme, c'était Georges Pineault, qu'il était irremplaçable et qu'elle recevait en masse d'amour de sa famille pour être comblée.

Sans m'étaler dans mes problèmes amoureux, je lui avais demandé si, dans leur couple, il y avait déjà eu de la jalousie.

Grand-M'man : Oh que oui.

Moi : Ah ouin ?!

Grand-M'man : Ton grand-père haïssait les petits pois.

Moi : OK…

Grand-M'man : J'les ai retirés de toutes mes recettes.

Moi : OK.

Grand-M'man : Mais quand la voisine faisait des *hot-chickens* avec des petits pois dessus, il se pâmait à dire que c'était délicieux.

Moi : Hahahaha, c'était ça vos chicanes ?!

Grand-M'man : J'me rappelle qu'il m'avait dit : « J't'ais toujours ben pas supposé y dire que c'était dégueulasse ! »

Moi : Haha.

Grand-M'man : Non, mais de là à y dire que c'est délicieux...

J'étais content de savoir que même dans les couples que je considérais comme parfaits, il y avait des soucis. Grand-Moman nous a quittés pratiquement 20 ans jour pour jour après Grand-P'pa. Elle lui sera restée fidèle jusqu'à son tout dernier souffle. Je resterai à jamais marqué par ses dernières paroles, quand mon père et ses frères et sœurs étaient à son chevet.

La famille : Êtes-vous prête à partir, Moman ?

Grand-M'man : Mon cœur a aimé à son maximum, je suis prête.

Je souhaite vraiment me rendre au bout de ma vie avec un cœur qui a aimé au maximum de ses capacités.

Tinder *surprise*

Jennifer

Nouvellement célibataire, vous comprendrez qu'après un mois, je me suis mis sur les applications.

Je ne sais pas pourquoi je dis « LES » parce que c'était simplement sur Tinder.

J'avais mis une bio des plus simplistes (et comico-épeurante pour l'engagement).

« Guillaume Pineault : En couple pendant 12 ans, célibataire depuis 1 mois, sur Tinder depuis 1 journée, je comprends rien. »

Je suis resté l'équivalent de quatre-cinq jours sur cette application. Du 3 au 7 janvier 2016. J'aurai sept *matchs*.

- Deux avec des types « Sauveuse » et des messages du genre « Pauvre chaton, je vais te sortir de là ».
- Deux avec des types « On fourre, tu viens, tu pars ».
- Un du type « Règle tes bébittes ». Dans un sens, elle avait 100 % raison. Elle savait ce qu'elle voulait et elle ne cherchait pas à s'embarquer dans une relation avec un gars en peine d'amour. Par contre, *fun fact*, une fois mon compte Tinder fermé, elle m'a retrouvé sur Facebook et m'a dit : « Hey, on a eu un *match*, j'avais pas réalisé que t'étais l'humoriste. Si ça tient toujours, on pourrait aller prendre un verre. » Je n'ai pas donné suite à sa proposition.

— Un du type « Empathique ». On vivait une situation similaire, on faisait juste jaser, sans aucune attente, sans aucune invitation à aller plus loin. Même pas l'intention de se voir. Une bonne vieille correspondance à l'ancienne.

— Un du type « Je suis habituée à Tinder, j'en ai vu d'autres, on va-tu sur une *date* ».

J'ai eu un *match* avec Jennifer. Pour être honnête, je la trouvais jolie sur une de ses trois photos de profil. C'est une fille qui paraissait bien, mais elle n'était pas mon genre. Par contre, ça cliquait quand on s'écrivait. On a jasé pendant trois jours. Elle était habituée à Tinder. Elle m'envoyait des photos d'elle dans son quotidien pendant nos discussions.

Photo de toast à l'avocat : « Bon matin. »

Photo de son sarrau D^re^ Grondin : « Grosse journée au travail. »

Photo d'un verre de vin, sur le bord d'un bain de mousse avec ses longues jambes croisées : « *Done* pour aujourd'hui. »

À la blague, alors que je squattais le condo d'un ami parti en voyage, j'ai décidé de lui envoyer également une photo de moi dans le bain.

Deux jambes bien droites,
dans un bain pas de mousse :
« Journée relaxe. »

Jennifer : Merci.

Moi : De rien.

Jennifer : Tu sais que la
puck de bain reflète toute.

Moi : Noooooooooooooon !

CÂLISSE, je viens d'y envoyer une photo de ma fourche. Je suis le pire des caves. Envoyer une photo de graine non sollicitée à une médecin orthopédiste. Mon chien est mort.

Moi : Tellement désolé, crisse
de bain pas de mousse.

Jennifer : Je me doutais
ben que c'était pas voulu
(plein d'émojis de bon-
homme qui pleure de rire).

Moi : Émoji de *facepalm*.

Jennifer : Faque, on va tu
sur une *date* ?

Moi : Ah oui, même
après ça…

Jennifer : Hahaha, oui,
même après ça !

Moi : Juliette et chocolat ?

Jennifer : Wow. T'es le pre-
mier gars qui m'invite pas
dans un bar, j'adore !

Le problème, c'est qu'en même temps que les débuts de ma vie de célibataire, j'étais plus que jamais investi dans l'humour. Je roulais dans les bars, en plus de l'animation et des premières parties, six-sept jours semaine. J'avais un nouveau numéro béton sur la rupture. Il faisait à la fois rire et pleurer les gens, j'adorais le *clash* des émotions. Par rapport à ce que les gens vivaient, le numéro faisait réfléchir. Par-dessus tout, j'étais tellement fier d'aller sur une *date* que le 6 janvier 2016, à la fin de mon numéro à la soirée d'humour de l'Abreuvoir, pour r'edonner de l'espoir aux nouveaux cœurs brisés, j'ai dit : « J'AI UNE *DATE* AU JULIETTE ET CHOCOLAT DEMAIN. » J'ai eu droit à un énorme clap de compassion, pis à des *woot woot* !!!

Je pensais que la compassion s'arrêterait là…

J'arrive, elle était déjà là. Elle ressemblait à la photo que j'aimais.

Moi : Salut, enchanté, Guillaume en vrai.

Jennifer : *Yes*, un p'tit gars à l'heure, j'aime ça !

Mon cerveau : Oh fuck. J'haïs sa voix. J'haïs sa phrase « un p'tit gars à l'heure ». C'est-tu trop raide de revirer de bord tout de suite ?

Moi : Haha, on essaye. Ponctualité, héhé.

Mon cerveau : Wow, continue de même pis c'est elle qui va crisser son camp.

Jennifer : Je nous ai commandé deux cafés.

Mon cerveau : HEY ! Elle le sait-tu, elle, qu'on haït ça le café ? Tu vas lui dire j'espère ?

Moi : C'est parfait.

Mon cerveau : Quel con !

Son téléphone sonne, elle répond : « Oui… Non, c'est beau, tout est réservé, du 9 au 15, *oceanfront*, pas d'enfants… T'as rien à faire à part apporter ton passeport… M'man, je suis occupée… Oui oui, il paraît bien, bye ! »

Jennifer : S'cuse-moi, c'parce qu'on part en voyage mère-fille dans deux jours, elle est ben stressée.

Moi : *Oceanfront*, pas d'enfants.

Jennifer : Non, c'est tellement gossant les enfants, en voyage, pas capable. Pis tu veux pas faire de plâtre à des enfants, c'est moi qui te le dis.

Mon cerveau : Hey, on l'haït c'te fille-là.

Moi : Haha c'est clair que ça doit pas être évident.

Jennifer : Ça braille ou ça crie tout le temps.

Mon cerveau : On devrait y renverser notre café qu'on haït dessus, voir si elle crie de temps en temps, elle aussi.

Moi : Je te reviens, je vais aller à la salle de bain.

Mon cerveau : T'as même pas envie !

À mon retour :

Jennifer *(sur un ton interrogatoire, outré)* : Qu'est-ce qui se passe… T'es qui toi ?

Moi : Hein ?

Mon cerveau : Coudonc, elle fait-tu de l'amnésie ? T'es juste allé au toilette, t'es pas parti 10 ans.

Jennifer : Y'a deux filles qui sont venues me voir pour me dire que j'étais chanceuse d'être sur une *date* avec toi, elles voulaient savoir comment ça allait.

Moi : *Oh my god*. C'est 100 % de ma faute. J'ai dit que j'avais une *date* hier, en show.

Jennifer : En show… Ton profil dit que t'es ostéopathe.

Mon cerveau : Hey, ça va de mieux en mieux. Si on récapitule, tu y as envoyé ta fourche en photo, on dirait que t'as engagé deux groupies pour lui faire de la pression, pis là, tu as l'air de mentir sur ta profession, bonne chance !

Moi : Ah ouais, je travaille une journée par semaine comme ostéopathe, je termine ma formation, et le reste du temps, je suis humoriste.

Jennifer : Ah cool.

Mon cerveau : Faque, elle est pas partie en courant. On l'haït pareil.

Jennifer : Mais c'est une vraie job ça, l'ostéopathie ? Ça marche-tu ? On croit pas ben ben à ça nous en orthopédie.

Mon cerveau : Lève-toi pis décâlisse. ON L'HAÏT !!!

Moi : Oui, vraiment. C'est une médecine douce vraiment efficace et complète pour soulager plusieurs genres de problèmes, notamment des troubles musculo-squelettiques.

Jennifer : J'vais pouvoir te référer des patients. Mais ça va me prendre une *cut,* haha.

Mon cerveau : Oui, mais pas des enfants, parce qu'on les haït, hein ? VOYONS QUE T'ES ENCORE LÀ, VA-T'EN !!!

La *date* a fini par finir, à mon grand plaisir et à celui de mon cerveau. J'ai pris la facture.

Jennifer : Oh ! *Gentleman*, j'aime ça ! J'prendrai la prochaine.

Mon cerveau : Y'EN AURA JAMAIS DE PROCHAINE. PIS ÇA, J'AIME ÇA !!! !

Moi : Haha super.

Est venu le moment *awkward*, celui où on se dit bye. Celui où deux adultes savent pas s'ils s'embrassent, s'ils se disent bye, s'ils se *hug*, s'ils se donnent deux becs… J'ai donc opté pour piquet droit et « À la prochaine ».

Jennifer : Ah… ben… bye.

Mon cerveau : *Good job buddy !*

Je suis parti dans la direction opposée à la sienne. Même si mon char était à côté. J'ai marché 10-15 minutes pour m'aérer un peu l'esprit. Et j'ai reçu une notification Tinder.

Jennifer : C'était ma plus belle *date*, hâte de re-mettre ça.

Moi : Merci pour la belle soirée

Jennifer : J'aurais pensé qu'on aurait frenché.

Moi : Ah ben j'étais pas certain, si c'était pas trop rapide.

Jennifer : T'es-tu rendu ben loin ?

Moi : Je suis en route vers chez mon ami à St-Jean.

Jennifer : J'habite juste avant l'entrée du pont Jacques-Cartier si tu veux passer pour un french.

Moi : Ah… je suis déjà rendu sur le pont Champlain.

Ç'a été la fin de notre discussion. Ç'a également été la fin de Tinder pour moi, et la dernière fois que je parle d'aller sur une *date* sur scène.

Friends *with* benefits

Olivia

En débarquant de Tinder, je me demandais bien comment je rencontrerais quelqu'un. Mais je n'avais pas pensé que la meilleure façon de dire « je suis célibataire », c'était en publiant, avec mon ex, un statut Facebook avec des photos de notre appart et la mention : « Urgent à louer ». Les gens saisissent.

Une amie Facebook *poppe* dans mes messages.

Olivia : Salut, j'ai vu ton message sur Logement à louer. J'ai pas d'appartement à te proposer, mais juste un peu de support moral en ces temps des fêtes qui peuvent être plus difficiles. Prends soin de toi.

On avait déjà collaboré à une capsule vidéo pour le festival Zoofest de Montréal. On s'était croisés à une couple de shows dans les dernières années.

Moi : Ah merci, t'es vraiment fine, j'apprécie.

Olivia : Si t'as besoin de quelque chose, hésite pas !

Moi : Merci bien. Ben, si tu vois quelque chose passer, laisse-moi savoir !

Olivia : Je sais que mon proprio rénove l'appart en bas de chez moi, mais je

sais pas ça va être prêt
quand, je lui demanderai et
je t'enverrai des photos si
tu veux.

Moi : C'est trop smatte.

Elle a pris des nouvelles comme ça, ponctuellement, par-ci par-là, et elle m'a écrit un soir : « Je sais que c'est un *long shot*, mais si jamais ça te tente de parler d'autre chose que d'appart à louer, on pourrait aller prendre un verre. »

Moi : Avec plaisir, mais
j't'avertis, je ne bois
pas de café.

Olivia : OK haha, noté !

À notre première *date*, on est allés promener mon chien sous la neige, on est ensuite allés prendre un verre, je l'ai reconduite à pied chez elle, on s'est embrassés, puis je suis allé jouer au hockey.

Je l'avais avisée que j'étais dans une période nébuleuse de ma vie ou, en gros, que je n'étais pas prêt à me réengager.

Olivia : Ça n'empêche pas qu'on peut se faire du bien quand même.

Moi : Genre de *friends with benefits* ?

Olivia : Tu peux dire *fuck friends*, Guillaume.

C'est tellement bizarre, le cerveau humain, le deuil... J'avais de la difficulté à coucher avec elle sans avoir l'impression d'être en train de tromper mon ex. Ç'a fini par passer, mais j'ai tout de même eu à faire face à un énorme blocage mental.

Un matin ensemble, à son appart, au réveil :

Moi : Veux-tu qu'on se voit ce soir ?

Olivia : J'peux pas, c'est soir de fête.

Moi : Hein, non, c'tu ta fête ?

Olivia : Non, celle de mon père. À moins que ça te tente de venir avec moi ?

Moi : Heu, ben je serais molo à l'aise.

Olivia : Pas de stress.

Moi : Mais c'est quand ta fête ?

Olivia : Le 2 janvier.

Moi : *Oh shit*, y'a 3 semaines pile. Bonne fête en retard. T'as eu quel âge ?

Olivia : 23 ans...

Moi : *WHAT* ? Attends un peu, tu niaises...

Olivia : Ça va Guillaume.

Moi : Non, mais moi j'ai 32 ans...

Olivia : On s'en fout, mon dernier chum avait 40 ans.

Moi : Ouais... Mais là.... j'suis pas ton chum...

Olivia : R'garde, on verra où la vie nous mène, pas de stress.

J'ai paniqué. Je me sentais mal dans le temps avec Flo, quand j'avais 19 ans et qu'elle en avait 16.... J'ai fait le calcul : Olivia avait 10 ans quand j'en avais 19. Câlisse, je suis un pédophile.

J'en ai parlé avec des chums de gars au hockey, et un des gars est arrivé avec une théorie complètement débile. Selon lui, c'est un calcul ultraconnu.

L'âge de l'homme divisé par 2 plus 7 = l'âge de la fille que tu peux *dater* !

Mon âge / 2 + 7 = ?

32 / 2 = 16

16 + 7 = 23

Selon ce calcul complètement non scientifique, je serais correct... Ouais, mais je suis correct jusqu'à ma fête. Après, je *bust* l'algorithme. *Oh my god* !

Je me sentais aussi mal parce qu'on a beau dire « j'veux pas m'engager », je sentais qu'elle, c'était ce qu'elle voulait. Deux événements sont venus faire éclater le tout.

Le lendemain de sa fête, son père commentait sous une publication de ma page humoriste : « On se reprend à un prochain souper. »

Puis, le clou dans le cercueil : elle m'a demandé ce que je voulais faire pour la Saint-Valentin.

Olivia : J'pourrais nous faire un souper en tête-à-tête et m'acheter un déshabillé pour qu'on fête ça ensemble.

La Saint-Valentin… la fête des amoureux. C'est-tu moi ou tout ça sonne pas seulement comme deux amis avec des bénéfices ?

Entre-temps, mon gérant m'avait dit qu'une de ses amies avait un œil sur moi. Je l'avais déjà rencontrée deux-trois fois. Elle m'avait d'ailleurs aidé à dépaqueter mon char quand j'ai emménagé chez mon gérant pendant ma pause. Elle lui avait dit : « Y'a pas l'air de *feeler,* ton artiste. »

Mon gérant : Il est en train de se séparer.

Elle : Ah ouin, pauvre lui.

Mon gérant : Ben en fait, il est en break, mais ça r'garde mal.

Elle : Moi j'y dirais pas non en tout cas.

En fait, ses mots exacts étaient : « Quand est-ce que je vais pouvoir m'asseoir dans sa face ? » Bien entendu, cette phrase dite dans un contexte complètement secret m'avait été rapportée. Il me l'avait dite dans le but de booster mon estime personnelle. Ça m'avait allumé. On était allés veiller à quatre, alors que j'étais

encore en break, mais sachant d'avance qu'elle me trouvait de son goût, la soirée était plus simple. Elle s'appelait Charlotte. Et quand ç'a été officiel que j'étais séparé, elle avait réitéré son intérêt à mon gérant.

J'haïrai toujours cette expression, mais elle s'applique bien ici :

Je ne voulais pas courir deux lapins à la fois.

J'ai donc mis un terme à la relation avec Olivia.

20 %

Charlotte

Elle était maladroitement attachante. Une grande rousse ricaneuse, belle comme une mannequin qui n'avait pas totalement le contrôle de ses membres. En fait, je crois que c'était une mannequin.

Lors de notre première *date*, en se rendant à l'Isle de Garde, elle avait marché sur un rond de glace et perdu l'équilibre comme Bambi sur un lac gelé. Elle avait aussi manqué la marche de trottoir en traversant la rue Beaubien. Le stress, trop de jambes, on ne le saura jamais.

Je pense qu'on le savait mutuellement qu'on se trouvait attirants. Je n'ai plus souvenir de ce dont on a jasé, mais j'adorais son sourire, et j'étais impressionné qu'elle connaisse tout le staff du bar. J'étais aussi impressionné qu'angoissé, parce que la dernière fille que j'avais aimée était partie avec le barman de sa job en bout de ligne.

On restait littéralement à un coin de rue l'un de l'autre. Alors à la fin de la soirée, à la croisée des chemins, je l'ai remerciée pour la magnifique soirée et je lui ai demandé si je pouvais l'embrasser. Elle a laissé apparaître son énorme sourire, s'est avancée vers moi et on s'est embrassés, au coin de la rue, le 18 février, sous une petite neige heureuse.

Charlotte : Veux-tu venir chez nous ou qu'on aille chez vous ?

Moi : J'ai vraiment envie que tu viennes chez nous, mais...

Charlotte : Mais...

Moi : J'voudrais vraiment qu'on dorme ensemble. Dans le sens de juste dormir ensemble.

Charlotte : Avec plaisir.

On s'est frenchés assez pour avoir les lèvres gercées au réveil.

Charlotte : Veux-tu remettre ça ce soir ?

Moi : Mets-en.

Charlotte : J'peux t'inviter chez moi, je cuisine pour nous deux.

Moi : Euh OK... Mais, faut que je te dise que je suis super difficile.

Charlotte : Es-tu OK avec du *mac and cheese* ?

Moi : Ah ouais, ça, y'a pas de problème.

On a passé une deuxième soirée parfaite, elle m'a fait découvrir les Appendices (le groupe d'humour) que je ne connaissais pas, et je suis resté à coucher. Encore une nuit où on a dormi ensemble. Le lendemain, au réveil, on a fait tout ce qu'il est possible de faire dans un lit : jaser, dormir, faire l'amour, déjeuner, rire, regarder un film...

On a passé cette journée-là au lit, à se raconter nos vies, d'où on venait, où on espérait aller. On a jasé de nos familles, de nos blessures, de nos amis, de nos

voyages. Tout était simple. Je lui ai expliqué que je sortais d'une longue relation difficile, que je n'étais pas prêt à m'engager, elle m'a parlé de son ancienne relation, du ménage qu'elle avait fait.

C'était une fille 100 % assumée, qui savait ce qu'elle voulait. Elle était ambitieuse, elle nommait les choses. Elle me parlait de visualisation positive, de se débarrasser de ce qui nuit.

Je retiendrai ses conseils sur l'affirmation de soi. Je garderai en tête nos discussions, ça me trottera longtemps dans la tête et, les mois suivants, je finirai par prendre la décision de laisser mon gérant.

Elle m'a fait découvrir le quartier dans lequel on vivait et l'œuvre de son artiste préféré, on a écouté sa musique ensemble… Puis est arrivé le jour de sa fête.

J'étais en show, je finissais tard. Elle avait un party avec toute sa gang. J'étais angoissé à l'idée d'y aller, car je ne savais pas ce que « nous étions » officiellement. Deux personnes qui se fréquentent… Mais est-ce qu'on s'affiche ? Je crois qu'elle aurait aimé ça, mais je n'étais pas prêt à le faire.

Je suis arrivé tard, à 1 h du matin pour être précis. Elle avait réservé tout un bar pour elle, toutes ses amies y étaient, il y avait étrangement plusieurs personnes de mon milieu.

Charlotte *(un peu cocktail)* : Ahhh, t'arrives tard !

Moi : Oui, s'cuse, y'avait le show, et je voulais te laisser profiter de ta soirée avec tes amies.

Charotte : Viens, je te les présente.

Le stress monte d'un cran. Comment on va se présenter ? J'ai rencontré plusieurs de ses amies, et j'ai été présenté comme « c'est Guillaume ». J'pense que tout bon adulte comprenait qu'on se fréquentait, mais c'était pas encore clair, j'ai paniqué (classique moi).

Et arriver dans un party à 1 h du matin, ça se peut que tu ne sois pas sur le même beat que tout le monde, ce qui était clairement mon cas. Off-beat de trois-quatre verres certain. J'étais mal également, parce qu'à ce moment-là, je savais que Charlotte aurait aimé des gestes d'affection en public (bref, qu'on se frenche au milieu du bar).

Je ne sais pas comment l'expliquer, ce n'était pas de la honte, loin de là, n'importe quel gars un peu sensé aurait été fier d'être au bras de cette fille-là. Je ne voulais simplement pas m'afficher, encore moins avec les grandes trappes de mon milieu qui y étaient. Certains même me félicitaient de sortir avec elle.

Naïvement, je pensais qu'on avait passé une belle soirée. Même si j'étais arrivé tard, j'étais resté jusqu'à l'illégale fin, à 4 h 30. Comme chauffeur désigné, j'étais

allé reconduire deux de ses amies pour m'assurer qu'elles soient *safe*. Et en arrivant à son appart, elle était totalement froide.

Moi : T'as eu une belle soirée de fête ?

Charlotte : Non.

Moi : Hein, j'ai-tu manqué quelque chose ?

Charlotte : T'es arrivé full tard, tu te câlissais de moi…

Je ne l'avais encore jamais vue fâchée, et pour s'affirmer, elle s'affirmait.

Moi : J'voulais pas qu'on s'embrasse publiquement, mais j'étais là. Charlotte, j'suis resté jusqu'à la fin.

Charlotte : Tu te crissais du monde, tu parlais juste à tes amis humoristes.

Moi : C'est sûr que j'avais plus d'affinités avec eux, mais j'ai jasé avec tes amies, j'suis même allé les porter chez elles.

Charlotte : R'garde, tout ce que je dis, c'est que t'as été poche à soir, Guillaume. C'pas grave.

Et elle s'est couchée.

Ça bouillait en dedans, je ne savais plus comment réagir. Ça ne me donnait rien d'argumenter, je ne savais pas si je voulais m'en aller, m'évaporer, rester planté debout dans le milieu du salon. Je me suis dit qu'elle était déçue, qu'il y avait de l'alcool en jeu, que tantôt

serait un autre jour, et qu'après une bonne nuit de sommeil, on allait rejaser de ça calmement.

Je me suis couché dans ma moitié de lit, droit comme une barre, les bras collés de chaque côté du corps, à fixer le plafond et à ruminer : « Pourquoi t'es pas parti ? » Elle, de son côté, était bien couchée, dos à moi et en colère.

Mon cerveau : Crisse, ça me rappelle quelque chose. Êtes-vous en couple depuis 12 ans ?

Ça y est, je suis retombé là… coincé à l'intérieur, ne sachant pas quoi dire, avec une fille couchée dos à moi et en colère.

Mon cerveau : C'est peut-être juste une fois, la nuit porte conseil. Dors.

Elle s'est levée à 8 h… je me suis réveillé à 11 h.

Moi : Hey oh, excuse, j'ai *overslept*. Faisait longtemps que j'avais pas closé un bar.

Charlotte : J'suis debout depuis 8 h, t'as vraiment été poche hier.

Moi : Hein, t'es sérieuse ?

Mon cerveau : Ouais, t'aurais peut-être dû sacrer ton camp hier soir finalement.

Charlotte : Tu te crissais de moi, c'était ma fête.

Je me suis habillé en 13 secondes.

Moi : Charlotte, je ne me suis pas crissé de toi,

je ne voulais juste pas qu'on se frenche dans le milieu de la place. Si je me crissais de toi, j'y serais juste pas allé.

J'ai mis mon manteau et mes souliers.

Charlotte : Sérieusement, tu t'en vas…

Moi : On s'est couchés en frette, je pensais qu'en se levant ça serait mieux, pis t'es encore en train de me dire que je suis poche. C'est tout ce que j'ai fait, me pogner, dans ma dernière relation, je n'ai pas besoin de ça.

Et j'suis parti. Je regrette amèrement comment j'ai agi. Mais je me suis dit : « Tu penses que je suis poche ? Je vais te montrer c'est quoi, être poche. » J'ai mis l'feu dans la relation. Je l'ai ghostée pendant quatre jours. Problème de communication, vous direz… J'travaillerai ça pendant des années en thérapie.

En bout de ligne, je pense que j'étais vraiment pas guéri de Flo. C'était peut-être une relation *band-aid*. Quand bien même que c'est le *band-aid* le plus *chicks*, si en dessous c'est pas guéri et qu'on tire dessus trop vite, on rouvre la plaie.

Quatre jours plus tard, j'ai répondu à ses textos, elle est venue chez moi et j'ai appliqué ses conseils sur l'affirmation de soi.

Moi : Je ne veux pas m'engager maintenant.

Charlotte : Je comprends, mais on peut continuer à se voir.

Moi : Oui, mais je ne veux pas m'engager maintenant.

Le lendemain, elle est repassée chez moi pour me remettre les clés de mon appart et certains trucs qui m'appartenaient. Elle m'a dit : « Dans ma vie, Guillaume, j'ai décidé de ne plus jamais me contenter. J'aime mieux cesser la relation que d'en continuer une qui n'est pas officielle. » Elle est partie, j'ai essayé de rester de glace, même si ça m'avait *shaké*. Je l'ai écrit, je le réécris : parfois, *timing's a bitch*. J'ai longuement réfléchi, et je n'étais pas prêt. J'évaluais mon estime personnelle à 2/10, et un score de 20 %, c'est pas assez bon pour une relation.

Elle méritait mieux.

Je lui ai écrit un courriel des années plus tard, à ce sujet, et pour m'excuser de mon comportement. Je ne m'attendais pas à une réponse de sa part, mais j'en ai obtenu une, positive. *And that, my friend, is what we call closure*[13] !

Je crois qu'il n'est jamais trop tard pour faire son mea culpa.

[13] Rachel Green dans *Friends*.

Gummy *bears*

Chloé

Je ne sais pas si tu rebâtis ton estime en couchant avec des filles, mais c'est pas plate de se sentir le moindrement désiré quand on se sent comme de la marde. J'avais été invité au party de fin de session des étudiants de quatrième et cinquième année de médecine vétérinaire.

Plusieurs venaient assister aux soirées d'humour que j'animais au Zaricot, à Saint-Hyacinthe. Quand j'ai eu l'invitation, comme j'étais complètement libre et que je n'avais de comptes à rendre à personne, je m'y suis rendu tel un seul homme. J'étais, sans le vouloir et sans le savoir, un peu comme l'invité d'honneur de la soirée.

Beer pong, *shots*, musique forte. Le mix parfait pour être malade. Et je me connais assez bien, quand ça se met à tourner, j'ai possiblement un *gap* de 37 secondes avant de vomir.

Moi : Hey, merci tout le monde pour la belle soirée, bye.

3 secondes

Fille numéro 1 : Tu pars ?

Moi : Oui, super grosse journée demain.

12 secondes

Fille numéro 2 : Es-tu en état de conduire ?

Moi : Non, je vais être correct, mes parents restent pas loin.

(FAUX, c'est à 45 minutes à pied, mais on le sait très bien que tu t'en vas dormir dans ton char, sur le banc d'en arrière).

22 secondes

Gars numéro 1 : PINEAULT, ON A DES *SHOTS* DE *IRISH CAR BOMB*, *COME ON* !

29 secondes

Moi : Ah merci, mon lift est arrivé.

33 secondes

Porte de sortie.

36 secondes

Mains appuyées sur le premier poteau de téléphone.

37 secondes

Jet de pompier de vomi. Soulagement immédiat.

Fille numéro 2 : Le *beer pong* a pas passé, on aurait peut-être dû te laisser gagner.

Moi : Oh fuck.

Fille numéro 2 : Quoi ?

Moi : J'pensais que j'étais seul.

Fille numéro 2 : Haha c'est correct, j'ai vu pire… J'ai mis mon bras dans le cul d'une vache cette semaine.

Moi : Ark, ça aide pas mon estomac, ça.

Fille numéro 2 : Tu t'en allais où de même ?

Moi : Me coucher dans mon char. Bonne soirée.

Fille numéro 2 : Tu peux dormir sur mon divan, tu vas être plus confortable.

Moi : Hum, comment tu t'appelles ?

Fille numéro 2 : Chloé.

Moi : Chloé, pourquoi j'ai l'impression que je finirai pas sur ton divan ?

Chloé : Dans tous les cas, ça va être mieux que dans ton char.

Moi : Fuck j'ai oublié mon *hoody* en d'dans.

Chloé : J't'attends.

Moi : OK.

Je rentre à l'intérieur.

Groupe : OHHHHH PINEAULT *IS BACK*, ON FAIT DES *SHOTS* !!!

Moi : Ah non, j'ai juste oublié mon chandail.

Fille numéro 1 : Tu peux pas partir de même. Si tu veux, tu peux venir dormir chez nous.

Moi : Ah, c'est fin, je vais rentrer, c'est plus sage.

Fille numéro 1 : Certain ?

Moi : T'aurais pas une gomme ?

Fille numéro 1 : J'en n'ai pu, mais j'en ai une dans ma bouche, si tu veux.

Moi : OK.

Fille numéro 1 : Je te la donne, ou tu viens la chercher.

Préparez-vous à la grande classe.

Moi : C'est parce que j'ai vomi.

Fille numéro 1 : Je te la donne...

Je ressors, Chloé était partie, du moins c'est ce que je croyais.

Bruit de klaxon.

Chloé : J't'embarque, jeune homme ?

Moi : S'cuse, c'était long, j'ai dû gagner un match de *beer pong* pour partir la tête haute.

Chloé : Haha.

La route, le vent, la gomme, Chloé, le fait d'avoir vomi. J'avais repris mes sens.

On arrive à son appart : « Elle est où ta salle de bain ? »

Chloé : Vas-tu être malade ?

Moi : Pantoute, frais comme une rose. J'veux juste me brosser les dents.

Je me suis brossé les dents avec la pâte à dents appliquée sur mon doigt et, par chance, elle avait du Scope. Je sors de la salle de bain.

Chloé : Donc. Le divan du salon est là. Ma chambre est là.

Moi : OK.

Chloé *(en pointant)* : Ici tu dors seul, là tu dors avec moi. Bonne nuit.

Elle est partie en retirant son chandail, de dos, et en marchant vers sa chambre. Je me suis pincé, question de savoir si je n'avais pas perdu connaissance à côté du poteau de téléphone.

J'ai pris la sage décision de dormir sur le divan.

BEN NON !!!!

On a fait tout ce qu'on avait à faire avant de s'endormir. Le lendemain, au réveil, j'ai vu qu'elle avait des *gummy bears* sur sa table de chevet.

Moi : Fan de jujubes ?

Chloé : Des petits snacks de nuit, si j'ai une baisse de sucre.

On s'est échangé nos numéros. Deux jours plus tard, j'étais en show à Montréal. En sortant de scène, j'avais un texto : « *Gummy bears* ? »

Moi : T'es à Montréal ?

Chloé : Non.

Moi : J'arrive dans 45 ?

Chloé : Parfait.

C'est quoi, 45 minutes de char, pour manger un peu de jujubes ? On s'est vus deux-trois fois, puis elle m'a écrit un message super gentil pour me dire qu'elle devait se retirer de l'alliance *gummy bears* car elle avait rencontré un gars, qu'ils allaient sur leur deuxième date, et que ça avait l'air de quelqu'un de bien sympathique avec qui ça pourrait se développer.

De ça, j'ai donc appris que c'est fort possible, une amitié strictement sexuelle, quand tout est clair dès le début. J'étais sincèrement heureux pour elle quand elle a rencontré le bon gars. Je crois qu'elle est encore avec cette personne aujourd'hui.

Et je suis quand même sorti de là avec une meilleure confiance en moi.

Combien *sur 10 ?*

Frédérique

J'animais des soirées à Gatineau tous les mercredis, elle y était tous les mercredis. Quand nous, les humoristes, on restait prendre un verre parfois, elle restait également. Après la pause des fêtes, quand les soirées ont repris en février, j'ai ouvert la saison d'hiver avec mon numéro sur la rupture, ouvrant par le fait même la porte à quiconque voulait m'offrir un verre.

On avait discuté ensemble quelques mercredis. On s'était parlé de la fin avec mon ex, elle m'avait souhaité du bonheur et du repos.

Un soir, comme on avait un chauffeur désigné pour nous ramener à Montréal, on a décidé de veiller tard. Au bar, un des autres humoristes m'a dit gentiment : « QU'EST-CE QUE T'ATTENDS CÂLISSE ? »

Moi : Qu'est-ce que tu veux dire ?

Humoriste : Ben, me semble que c'est évident.

Moi : Quoi ça ?

Humoriste : *Man*, elle vient à chaque show, elle te jase, elle arrête pas de te regarder quand on se parle.

Moi : Ouais, mais qu'est-ce que je peux faire ?

Humoriste : J'pense que tu peux frencher, mon Ti-Gui.

Moi : Ben là, j'peux pas juste embrasser une fille que je connais à peine de même dans un bar.

Humoriste : Non, mais tu peux *feeler* le moment.

Moi : Ouais, ben j'anime ici tous les mercredis, j'veux pas commencer à frencher à qui mieux mieux dans le bar devant tout le monde.

Ses yeux quittent soudain la discussion.

Humoriste : Ouain, faque c'est ça… Comme je te disais, le numéro, je le rode pour les galas…

Moi : Hein ?!

Frédérique : Bon show ce soir, Guillaume.

Moi : Hey oh, Fred ! Salut, ça va ? Euh, merci pour les bons mots.

Humoriste : Bon je reviens, je vais aller nous pogner des drinks.

Fred : Ah pas pour moi, je dois partir, je travaille tôt demain. Je voulais juste te dire bye Guillaume, et je trouve que t'as vraiment l'air mieux qu'en décembre.

Moi : Merci. Tu sais quoi ? Je vais vraiment mieux.

Fred : Contente d'entendre ça. On se voit mercredi prochain.

Moi : Sans faute.

Fred : Bye.

Elle s'avance et me donne deux becs.

Moi : Fred…

Fred : Oui ?

Je lui dis à l'oreille : « Ça serait quoi mes chances de t'embrasser sur 10 ? »

Elle me regarde, me fait un grand sourire, s'approche de mon oreille et dit : « Onze. »

Moi : Tu veux que je te raccompagne à ta voiture ?

Fred : Avec plaisir.

On s'est frenchés à sa voiture.

Moi : Bonne semaine.

Fred : J'ai hâte à la semaine prochaine.

La semaine d'après, j'avais vraiment hâte à la fin du show. Le show se termine, et encore une fois, la plupart des humoristes restent à la fin. Le party pogne au bar. Je discute tout bonnement avec Fred et une jolie fille arrive :

Marie : Salut, j'm'appelle Marie, c'était vraiment bon le bout où tu parlais de l'Abitibi, je viens de Val-d'Or.

Moi : Ahhhhh *nice*, j'adore le FHAT (Festival d'humour de l'Abitibi-Témiscamingue).

Marie : T'es pas mal cute en passant !

Moi *(en souriant)* : Ah ben, merci… Je te retourne le compliment.

Marie : Veux-tu venir prendre un verre à notre table ? *(Elle me pointe sa table avec une de ses amies qui l'attend).*

Moi : Ah c'est super fin, mais je suis en train de prendre un verre avec une amie, j'irai peut-être vous dire un p'tit bonjour plus tard.

Le ton change drastiquement.

Marie : AH OK !

Fred : J'pense que tu l'as fâchée.

Moi : J'vais te le dire juste à toi, j'pense que j'm'en crisse.

Fred : Haha.

On continue à discuter de tout et de rien, en apprenant à se connaître plus.

Moi : Je suis venu par mes propres moyens ce soir.

Fred : Ah OK, et tu me dis ça pourquoi ?

Moi : De même, juste pour te dire que je ne vais pas trop boire, question de pouvoir prendre le volant jusqu'à Montréal.

Fred : Ouais, parce qu'on ne se connaît pas encore assez pour que tu dormes chez nous.

Moi : Exact.

Une main se dépose sur mon épaule.

Marie : On voudrait t'offrir un *shot*.

Moi : C'est vraiment fin, mais je suis en voiture, je ne prendrai pas de *shot*. Mais merci de l'offre, j'apprécie.

Marie : Un petit gars sage…

Moi : On essaye.

Marie : Tu sais que t'as pas besoin de prendre ton char, tu peux rentrer chez nous direct. On pourrait s'occuper de toé, moi pis mon amie.

Je n'ai jamais vécu ça de ma vie, un trip à trois. Je ne pense pas avoir la confiance qu'il faut pour maîtriser ça. Et pour être complètement transparent, je n'avais aucune attirance envers son amie.

Moi : Crime, c'est assez direct ça, Marie…

Marie : Faque.

Moi : Je vais décliner, je prends un verre avec une amie, mais merci.

Je me retourne, dos à Marie, vers Frédérique qui sourit de toutes ses dents. Marie fait deux pas, se met entre nous deux et, sur un ton agressif en pointant Fred : « Tu r'fuses un trip à trois pour ça ? »

Moi : Premièrement, elle s'appelle Frédérique, pas ÇA ! Pis deuxièmement, ouais à 100 %. Maintenant, Marie, je vais poliment te demander de nous laisser tranquilles, bonne soirée.

Marie : ARK !

(J'étais fier de m'être écouté quand Marie est venue me voir la première fois. Parfois, la petite voix intérieure, elle n'a pas tort.)

Je me suis retourné de nouveau vers Fred. C'était digne d'une scène de film.

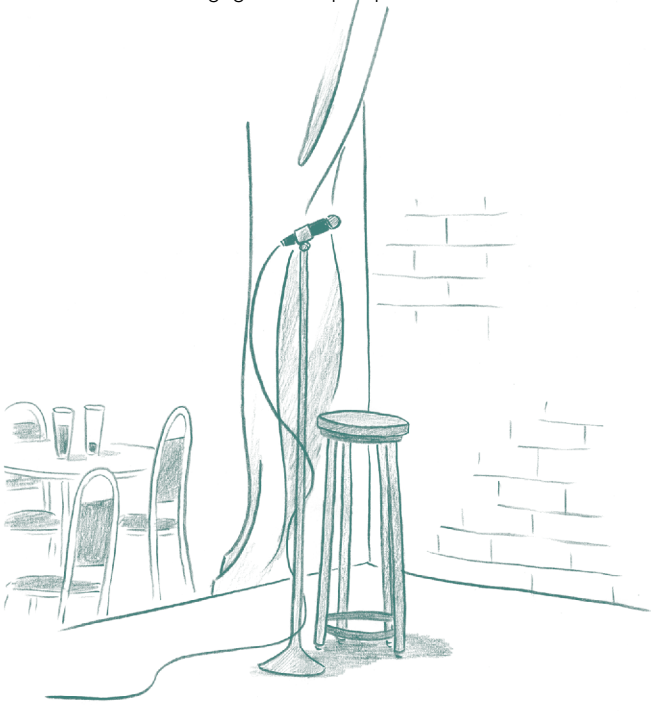
Fred : Toi, tu t'en viens chez nous, maintenant.

Moi : *Really* ?!

Fred : Va chercher tes affaires, je prends l'addition.

La route vers Gatineau sera soudainement moins pénible pour mes dernières animations. Quand la saison d'humour s'est terminée, la relation s'est terminée tout aussi naturellement.

Même si ç'a été très court, j'ai appris à me faire confiance, à nommer mes désirs et à faire fonctionner Snapchat. Que je n'utiliserai jamais ! Mais j'ai aussi réalisé que j'étais bien avec moi-même et que je n'avais plus l'impression de trahir mon ex si je rencontrais quelqu'un. J'pense que j'étais prêt à partager mon bonheur et à m'engager avec quelqu'un…



Le dernier *chapitre*

Elle n'est jamais revenue, Camille !

Par contre, j'ai terminé l'animation de mes soirées d'humour à Saint-Hyacinthe, Montréal et Gatineau. Cet été-là, j'avais accumulé assez de matériel pour écrire un show solo de 60 minutes au Zoofest. J'ai aussi continué à faire les premières parties de Phil Roy. Je gagnais enfin ma vie, seulement avec l'humour.

Un après-midi de printemps, à Tadoussac, dans la van de tournée :

Moi : Y'a une fille sur Instagram, je la trouve vraiment cute. J'aurais le goût de l'inviter sur une *date*. J'ai jamais fait ça.

Dadet : T'as rien à perdre, mon gars.

Phil : Dadet à raison.

Dadet : Montre donc sa photo, voir ?

Moi : Tiens.

Dadet : Voyons, tu niaises ?

Moi : Non.

Dadet : *Man*, je la connais bien. C'est une amie à ma blonde, en plus…

Un soir, en sortant de ma *game* de hockey, j'avais un texto de Dadet : « Appelle-moi le meilleur *wingman* au monde. » Il m'avait envoyé sa fiche contact. « Elle attend ton appel. »

J'étais trop *chicken* pour l'appeler.

Dix jours plus tard, dans une loge de show :

Dadet : Grand con, tu l'as pas appelée ?

Moi : Comment ça tu sais ça ?

Dadet : Elle me l'a dit.

Moi : Elle attendait mon appel ?

Dadet : Ben oui, elle donne pas son numéro à n'importe qui.

Moi : *Man*, j'ai pas eu une semaine facile, j'ai perdu mon chat…

Dadet : Ah, désolé pour ton chat. MAIS LÀ, APPELLE-LA !

Je la texterai le soir même, on se settera un rendez-vous au Rosemont le 8 juin 2016. J'espère que ça va bien aller. Qui sait, c'est peut-être la bonne… ou la prochaine à me briser le cœur.

To be continued…

Remerciements

Merci à toi qui a lu ce livre.

Merci à Camille, pour l'ensemble de l'œuvre ; merci d'avoir été mon premier vrai amour, et d'avoir si gentiment accepté qu'on mette ton nom sur la couverture du livre.

Merci à Maxime Lafleur d'avoir été et de demeurer un pilier, dans les tempêtes et les pandémies comme dans les réussites. Merci de croire en moi.

Merci à Chloé Rossi pour la mise en contact avec une si belle et compréhensive maison d'édition.

Merci à Joëlle Landry, pour la douceur tout au long de ce processus sinueux. Merci pour la patience, l'indulgence, les conseils et les cœurs en bordure de manuscrit.

Merci à Alexandra Dion-Fortin d'avoir su si brillamment et délicatement illustrer mes propos, et graver davantage mes souvenirs.

Merci à David et à son équipe chez Studio Miles pour les merveilleuses idées créatives, et simplement d'avoir été *oversmatt* pendant tout le parcours.

Merci à Manon Pineault et à Michel Pineault, j'pouvais pas avoir meilleurs parents.

Merci à Stéphanie et à Anne-Elisabeth pour ces merveilleuses années. Vous aurez toujours une énorme place dans ma p'tite boîte de pick-up.

Merci à Antoine Ross Trempe de ne pas m'avoir laissé écrire « Journal d'un comico-romantique » sur la couverture. Mais surtout, merci pour l'accueil et d'avoir cru au projet.

Merci à toute l'équipe des Éditions Cardinal.

Merci à Yan Bilodeau d'avoir pris le temps de lire certains passages en me disant : « c'est clair, je comprends ».

Merci à mes boys : JF, Big Luc, Coach, Hugo. Les amours passent, les amitiés restent. Je suis privilégié de vous avoir dans ma vie.

Merci à Rose-Aimé Automne T. Morin pour la magnifique préface.